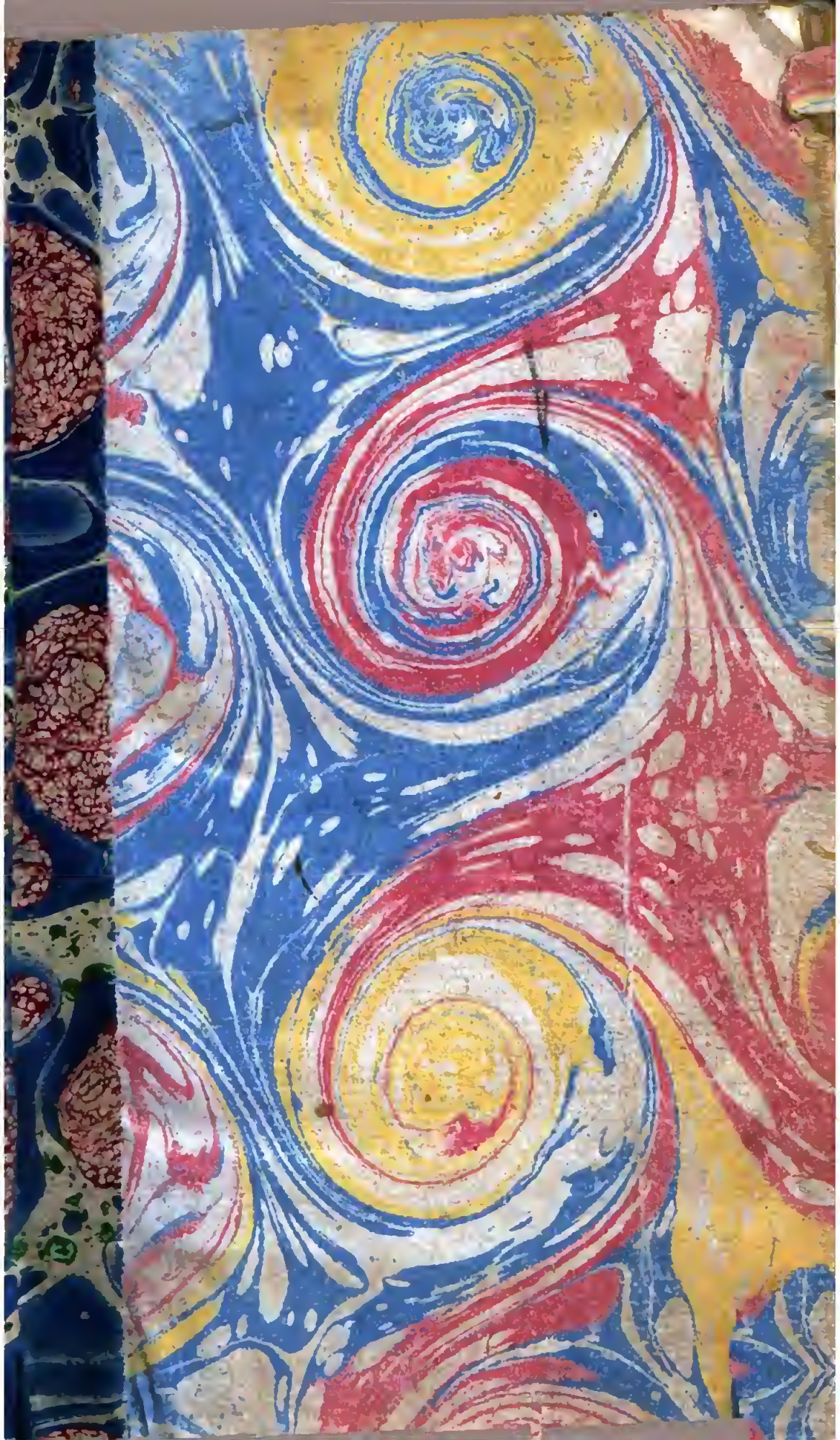
ALLI

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE ..... B
PLUTEO 1
N.° CATENA 4



THÉATRE
COMPLET
DE M. DE VOLTAIRE.
TOME PREMIER.

Biblioteca Bagatti

30880

THÉATRE

COMPLET

DE M. DE VOLTAIRE;

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & corrigée par l'AUTEUR.

TOME PREMIER,

CONTENANT

ŒDIPE, MARIAMNE, ET BRUTUS;

A AMSTERDAM,
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVII.

AVERTISSEMENT.

NOUS donnons ici toutes les pièces de théâtre de monſieur DE VOLTAIRE, avec les variantes que nous avons pu recueillir. Ce ſera la ſeule édition correcte & complète. Toutes celles qu'on a données à Paris ſont très-informes; cela ne pouvait être autrement. Il arriva plus d'une fois que le public ſéduit par les ennemis de l'auteur, ſembla rejeter aux premières repréſentations les mêmes morceaux qu'il redemanda enſuite avec empreſſement quand la cabale fut diſſipée.

Quelquefois les acteurs déroutés par les cris de la cabale, ſe voyaient forcés de changer eux-mêmes les vers qui avaient été le prétexte du murmure; ils leur en ſubſtituaient d'autres au haſard. Preſque tous ſes ouvrages dramatiques ont été repréſentés & imprimés à Paris dans ſon abſence. Delà viennent les fautes dont fourmillent les éditions faites dans cette capitale.

Par exemple, dans la pièce de *Gengis*, imprimée par nous in-8°. ſous les yeux de l'auteur, on trouve dans la ſcène où *Gengis-Kan* paraît pour la première fois, les vers ſuivans.

Ceſſez de multiplier tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les tems;
Reſpectez-les; ils ſont le prix de mon courage;
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives des loix, ce vaſte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile, &c.

Ce morceau important eſt tronqué & défiguré

dans l'édition de *Duchesne* & dans les autres. Voici comme il s'y trouve.

Cessez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts consacrés par les tems,
Échappés aux fureurs des flammes, du pillage,
Respectez-les; ils sont le prix de mon courage, &c.

On voit assez que ce qu'on a retranché était absolument nécessaire & très à sa place. Le vers qu'on a substitué, *Échappé aux fureurs des flammes, du pillage*, est un vers indigne de quiconque est instruit des règles de son art, & connaît un peu l'harmonie. *Échappés des fureurs des flammes* est une césure monstrueuse.

Ceux qui se plaisent à étudier l'esprit humain doivent savoir que les ennemis de l'auteur, pour faire tomber la pièce, insinuèrent que les meilleurs morceaux étaient dangereux, & qu'il fallait les retrancher. Ils eurent la malignité de faire regarder ces vers comme une illusion à la religion, qui rend le peuple plus docile. Il est évident que par ce passage on ne peut entendre que les sciences des Chinois méprisées alors des Tartares. On a représenté cette pièce en Italie; il y en a trois traductions. Les inquisiteurs ne se sont jamais avisés de retrancher cette tirade.

La même difficulté fut faite en France à la tragédie de *Mahomet*; on suscita contre elle une persécution violente; on fit défendre les représentations: ainsi le fanatisme voulait anéantir la peinture du fanatisme, Rome vengea l'auteur. Le pape *Benoît XIV* protégea la pièce; elle lui fut dédiée; des académiciens la représentèrent dans plusieurs villes d'Italie, & à Rome même. Il faut avouer qu'il n'y a point de pays au monde où les gens de lettres aient été plus maltraités qu'en France, où on ne leur rend justice que bien tard.

La tragédie de *Tancrède* eſt défigurée d'un bout à l'autre d'une manière encor plus barbare. Dans les éditions de France il n'y a preſque pas une ſcène où il ne ſe trouve des vers qui péchent également contre la langue, l'harmonie & les règles du théâtre. Le libraire de Paris eſt d'autant plus inexcuſable qu'il pouvait conſulter notre édition, à laquelle il devait ſe conformer.

Les éditeurs de Paris ont porté la négligence juſqu'à répéter les mêmes vers dans pluſieurs ſcènes d'*Adelaïde du Gueſclin*. Nous trouvons dans leur édition, à la ſcène 7e. du ſecond acte, ces vers qui n'ont pas de ſens :

Gardez d'être réduit au haſard dangereux
Que les chefs de l'état ne trahiſſent leurs vœux.

Il y a dans notre édition :

Tous les chefs de l'état, laſſés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages.
Gardez d'être réduit au haſard dangereux
De vous voir, ou prévenir par eux.

Ces vers ſont dans les règles de la ſyntaxe la plus exacte. Ceux qu'on a ſubſtitués dans l'édition de Paris ſont de vrais ſoléciſmes, & n'ont aucun ſens. *Gardez d'être réduit au haſard que les chefs de l'état ne trahiſſent leurs vœux ;* de quels vœux s'agit-il ? que veut dire, *être réduit au haſard qu'un autre ne trahiſſe ſes vœux !* On s'imagine qu'il n'y a qu'à faire des vers qui riment, que le public ne s'aperçoit pas s'ils ſont bons ou mauvais, & que la rapidité de la déclamation fait diſparaître les défauts du ſtyle ; mais les connaiſſeurs remarquent ces fautes : ils ſont bleſſés des barbariſmes innombrables qui défigurent preſque toutes nos tragédies. C'eſt un devoir indiſpenſable de parler purement ſa langue.

Nous avons ſouvent entendu dire à l'auteur, que la langue était trop négligée au théâtre, & que c'eſt là que les régles du langage doivent être obſervées avec le plus de ſcrupule, parce que les étrangers y viennent apprendre le français. Il diſait que ce qui avait nui le plus aux belles-lettres était le ſuccès de pluſieurs pièces, qui à la faveur de quelques Beautés ont fait oublier qu'elles étaient écrites dans un ſtyle barbare. On ſait que *Boileau* en mourant ſe plaignait de cette horrible décadence. Des éloges prodigués à cette barbarie ont achevé de corrompre le *goût*.

Les comédiens croient que les loix de l'art d'écrire, l'élégance, l'harmonie, la pureté de la langue, ſont des choſes inutiles; ils coupent, ils retranchent, ils tranſpoſent tout à leur plaiſir, pour ſe ménager des ſituations qui les faſſent valoir. Ils ſubſtituent à des paſſages néceſſaires des vers ineptes & ridicules; ils en chargent leurs manuſcrits, & c'eſt ſur ces manuſcrits que des libraires ignorans impriment des choſes qu'ils n'entendent point.

L'extrême abondance des ouvrages dramatiques a dégradé l'art au lieu de le perfectionner; & les amateurs des lettres accablés ſous l'immenſité des volumes, n'ont pas eu le même tems de diſtinguer ſi ces ouvrages imprimés ſont corrects ou non.

Les nôtres du moins le ſeront, & nous pouvons aſſurer les étrangers qui attendent notre édition, qu'ils n'y trouveront rien qui offenſe une langue devenue leurs délices, & l'objet conſtant de leurs études.

*

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS

DE CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Nous ayons donné mot à mot cet avertissement tel qu'il eſt dans l'édition in-quarto, mais nous devons ajouter avec confiance & d'après la vérité, que nous devons à la pure généroſité de monſieur DE VOLTAIRE *un grand nombre de corrections & d'améliorations qu'il a bien voulu prendre la peine de faire lui-même pour celle que nous préſentons au public, & qu'il a eu la bonté de nous envoyer. Il ſera très-aiſé, à tout lecteur intelligent, de s'en apercevoir.*

AVERTISSEMENT
SUR
ŒDIPE.

AYANT entendu dire qu'on fait à Lauſanne *une nouvelle édition de mes œuvres dramatiques, je prie l'éditeur de ſe conformer à celle que je lui envoie. Il faut rejeter une ancienne préface d'*Œdipe *qui eſt preſque par-tout falſifiée, & ſur laquelle les autres éditeurs ne m'ont point conſulté.*

L'auteur compoſa cette pièce à l'âge de dix-neuf ans. Elle fut jouée en mil ſept cent dix-huit, quarante-cinq fois de ſuite (1). *Ce fut le ſieur* du Frêne, *célèbre acteur, de l'âge de l'auteur, qui joua le rôle d'*Œdipe ; *mademoiſelle* Deſmares, *très-grande actrice, joua celui de* Jocaſte, *& quitta le théâtre quelque tems après. On a rétabli dans cette nouvelle édition le rôle de* Philoctète, *telle qu'il fut joué à la première repréſentation.*

---

(1) A l'égard de ces quarante-cinq repréſentations, il ne faut avoir aucun égard à ces vogues paſſagères. J'ai vu des pièces qui valaient cent fois mieux qu'Œdipe n'avoir que ſix ou ſept repréſentations, & aujourd'hui toute tragédie eſt jouée bien moins long-tems qu'autrefois.

A Ferney 1er. Mai 1771.

VOLTAIRE.

ŒDIPE,

TRAGÉDIE,

AVEC

DES CHŒURS;

Précédée d'une lettre au P. PORÉE, d'une préface dans laquelle on combat les ſentimens de monſieur DE LA MOTTE ſur la poëſie.

Repréſentée pour la première fois le .. novembre 1718.

LETTRE

DE

M. DE VOLTAIRE

AU PÈRE PORÉE,

JÉSUITE.

JE vous envoie, mon cher père (1), la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'*Œdipe*. J'ai eu soin d'effacer, autant que je l'ai pu, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles & terribles que ce sujet exige.

Je veux d'abord que vous sachiez, pour ma justification, que tout jeune que j'étais quand je fis *Œdipe*, je le composai à peu près tel que vous le voyez aujourd'hui. J'étais plein de la lecture des anciens & de vos leçons, & je connaissais fort peu le théâtre de Paris, je travaillai à peu près comme si j'avais été à Athènes. Je consultai monsieur *Dacier*, qui était du pays. Il

(1) Cette lettre a été trouvée dans les papiers du père *Porée* après sa mort.

me conſeilla de mettre un chœur dans toutes les ſcènes à la manière des Grecs. C'était me conſeiller de me promener dans les rues de Paris avec la robe de *Platon*. J'eus bien de la peine ſeulement à obtenir que les comédiens de Paris vouluſſent exécuter les chœurs, qui paraiſſent trois ou quatre fois dans la pièce ; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie preſque ſans amour. Les comédiennes ſe moquèrent de moi, quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour l'*amoureuſe*. On trouva la ſcène de la double confidence entre *Œdipe* & *Jocaſte*, tirée en partie de *Sophocle*, tout à fait inſipide. En un mot, les acteurs, qui étaient en ce tems-là petits maîtres & grands ſeigneurs, refuſèrent de repréſenter l'ouvrage. J'étais extrêmement jeune, je crus qu'ils avaient raiſon. Je gâtai ma pièce pour leur plaire, en affadiſſant par des ſentimens de tendreſſe un ſujet qui le comporte ſi peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi ; mais on ne voulut point du tout de cette grande ſcène entre *Jocaſte* & *Œdipe* ; on ſe moqua de *Sophocle* & de ſon imitateur. Je tins bon, je dis mes raiſons, j'employai des amis ; enfin ce ne fut qu'à force de protection que j'obtins qu'on jouerait *Œdipe*. Il y avait un acteur nommé *Quinault*, qui dit tout haut, que pour me punir de mon opiniâtreté il fallait jouer la pièce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatrième acte tiré du grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire, d'oſer traiter un ſujet où *Pierre Corneille* avait ſi bien réuſſi. On trouvait alors l'*Œdipe* de *Corneille*

excellent; je le trouvais un fort mauvais ouvrage, & je n'osais le dire. Je ne le dis enfin qu'au bout de douze ans, quand tout le monde fut de mon avis. Il faut souvent bien du tems pour que justice soit exactement rendue. On l'a faite un peu plus tôt aux deux *Œdipes* de monsieur *de la Motte*. Le révérend père de *Tournemine* a dû vous communiquer la petite préface dans laquelle je lui livre bataille. Monsieur *de la Motte* a bien de l'esprit; il est un peu comme cet athlète Grec, qui, quand il était terrassé, prouvait qu'il avait le dessus.

Je ne suis de son avis sur rien. Mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête homme. J'écris avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface, où je tâche de lui prouver son tort à chaque ligne; & il a lui-même approuvé ma petite dissertation polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient se combattre; voilà comme ils en useraient, s'ils avaient été à votre école; mais ils sont plus mordans d'ordinaire que des avocats, & plus emportés que des jansénistes. Les lettres humaines sont devenues très-inhumaines. On injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il est plaisant, qu'il soit permis de dire aux gens par écrit ce qu'on n'oserait pas leur dire en face. Vous m'avez appris, mon cher père, à fuir ces bassesses, & à savoir vivre, comme à savoir écrire.

Les muses filles du ciel,
Sont des sœurs sans jalousie;
Elles vivent d'ambroisie,
Et non d'absinthe & de fiel;

Et quand Jupiter appelle
Leur aſſemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux dieux,
Il défend que la ſatyre
Trouble les ſons de leur lyre
Par ſes ſons audacieux.

Adieu, mon cher & révérend père; je ſuis pour jamais à vous & aux vôtres, avec la tendre reconnaiſſance que je vous dois, & que ceux qui ont été élevés par vous ne conſervent pas toujours, &c.

A Paris, ce 7 janvier 1729.

PRÉFACE.

L'*Œdipe*, dont on donne cette nouvelle édition, fut repréſenté pour la première fois à la fin de l'année 1718. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence Depuis même, cette tragédie s'eſt toujours ſoutenue ſur le théâtre, & on la revoit encor avec quelque plaiſir malgré ſes défauts, ce que j'attribue en partie à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être très-bien repréſentée, & en partie à la pompe & au pathétique du ſpectacle même.

Le père *Folard*, jéſuite, & monſieur *de la Motte* de l'académie françaiſe, ont depuis traité tous deux le même ſujet, & tous deux ont évité les défauts dans leſquels je ſuis tombé. Il ne m'appartient pas de parler de leurs pièces ; mes critiques, & même mes louanges, paraîtraient également ſuſpectes (1).

Je ſuis encor plus éloigné de prétendre donner une poétique à l'occaſion de cette tragédie ; je ſuis perſuadé que tous ces raiſonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une ſcène de génie, & qu'il y a bien plus à apprendre dans *Polyeucte* & dans *Cinna*, que dans tous les préceptes de l'abbé *d'Aubignac*. *Sévère* & *Pauline* ſont les véritables maîtres de

(1) Monſieur *de la Motte* donna deux *Œdipes* en 1762, l'un en rimes, & l'autre en proſe non rimée. L'*Œdipe* en rimes fut joué quatre fois ; l'autre n'a jamais été joué.

l'art. Tant de livres faits ſur la peinture par des connaiſſeurs n'inſtruiront pas tant un élève, que la ſeule vue d'une tête de *Raphaël*.

Les principes de tous les arts, qui dépendent de l'imagination, ſont tous aiſés & ſimples, tous puiſés dans la nature & dans la raiſon. Les *Pradons* & les *Boyers* les ont connus auſſi bien que les *Corneilles* & les *Racines*; la différence n'a été & ne ſera jamais que dans l'application. Les auteurs d'*Armide* & d'*Iſſé*, & les plus mauvais compoſiteurs, ont eu les mêmes règles de muſique. Le *Pouſſin* a travaillé ſur les mêmes principes que *Vignon*. Il paraît donc auſſi inutile de parler de règles à la tête d'une tragédie, qu'il le ſerait à un peintre de prévenir le public par ſes diſſertations ſur ſes tableaux, ou à un muſicien de vouloir démontrer que la muſique doit plaire.

Mais puiſque monſieur *de la Motte* veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands maîtres, il eſt juſte de défendre ces anciennes loix, non pas parce qu'elles ſont anciennes, mais parce qu'elles ſont bonnes & néceſſaires, & qu'elles pourraient avoir dans un homme de ſon mérite un adverſaire redoutable.

DES TROIS UNITÉS.

Monſieur *de la Motte* veut d'abord proſcrire l'unité d'action, de lieu & de tems.

Les Français ſont les premiers d'entre les nations modernes, qui ont fait revivre ces ſages règles du théâtre; les autres peuples ont été long-tems ſans vouloir recevoir un joug qui paraiſſait ſi ſévère; mais comme ce joug était juſte, & que la raiſon triomphe enfin de tout, ils s'y ſont ſoumis avec le tems. Aujourd'hui même en Angleterre, les auteurs affectent d'avertir au devant de leurs pièces, que la durée de l'action

eſt égale à celle de la repréſentation ; & ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs maîtres. Toutes les nations commencent à regarder comme barbares les tems où cette pratique était ignorée des plus grands génies, tels que *Don Lopez de Vega* & *Shakeſpear*. Elles avouent l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie. Faut-il qu'un Français ſe ſerve aujourd'hui de tout ſon eſprit pour nous y ramener ?

Quand je n'aurais autre choſe à dire à monſieur *de la Motte*, ſinon que meſſieurs *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Addiſſon*, *Congreve*, *Maffei*, ont tous obſervé les loix du théâtre, c'en ſerait aſſez pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer : mais monſieur *de la Motte* mérite qu'on le combatte par des raiſons plus que par des autorités.

Qu'eſt ce qu'une pièce de théâtre ? La repréſentation d'une action. Pourquoi d'une ſeule, & non de deux ou trois ? C'eſt que l'eſprit humain ne peut embraſſer pluſieurs objets à la fois ; c'eſt que l'intérêt, qui ſe partage, s'anéantit bientôt ; c'eſt que nous ſommes choqués de voir, même dans un tableau, deux événemens ; c'eſt qu'enfin la nature ſeule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raiſon, l'unité de lieu eſt eſſentielle ; car une ſeule action ne peut ſe paſſer en pluſieurs lieux à la fois. Si les perſonnages que je vois ſont à Athènes au premier acte, comment peuvent-ils ſe trouver en Perſe au ſecond ? monſieur *le Brun* a-t-il peint *Alexandre* à Arbelles & dans les Indes ſur la même toile ? *Je ne ſerais pas étonné*, dit adroitement monſieur de la Motte, *qu'une nation ſenſée, mais moins amie des règles, s'accommodât de voir Coriolan condamné à Rome au premier acte, reçu chez les Volſques au troiſième, & aſſiégeant Rome au quatrième, &c.*

Premièrement, je ne conçois point qu'un peuple ſenſé & éclairé ne fût pas ami des règles, toutes puiſées dans le bon ſens, & toutes faites pour ſon plaiſir. Secondement, qui ne ſent que voilà trois tragédies & qu'un pareil projet, fût-il exécuté même en beaux vers, ne ſerait jamais qu'une pièce de *Jodelle* ou de *Hardy* verſifiée par un moderne habile ?

L'unité de tems eſt jointe naturellement aux deux premières. En voici, je crois, une preuve bien ſenſible. J'aſſiſte à une tragédie, c'eſt-à-dire, à la repréſentation d'une action. Le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique. On conſpire contre *Auguſte* dans Rome ; je veux ſavoir ce qui va arriver d'*Auguſte* & des conjurés. Si le poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui ſe ſera paſſé dans ces quinze jours ; car je ſuis là pour être informé de ce qui ſe paſſe, & rien ne doit arriver d'inutile. Or s'il met devant mes yeux quinze jours d'événemens, voilà au moins quinze actions différentes, quelque petites qu'elles puiſſent être. Ce n'eſt plus uniquement cet accompliſſement de la conſpiration, auquel il fallait marcher rapidement ; c'eſt une longue hiſtoire qui ne ſera plus intéreſſante, parce qu'elle ne ſera plus vive, parce que tout ſe ſera écarté du moment de déciſion, qui eſt le ſeul que j'attends. Je ne ſuis point venu à la comédie pour entendre l'hiſtoire d'un héros, mais pour voir un ſeul événement de ſa vie. Il y a plus. Le ſpectateur n'eſt que trois heures à la comédie ; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. *Cinna*, *Andromaque*, *Bajazet*, *Œdipe*, ſoit celui du grand *Corneille*, ſoit celui de monſieur *de la Motte*, ſoit même le mien, ſi j'oſe en parler, ne durent pas davantage. Si quelques autres pièces exigent plus de tems, c'eſt une licence, qui n'eſt pardonnable qu'en

faveur des beautés de l'ouvrage ; & plus cette licence eſt grande, plus elle eſt fautive.

Nous étendons ſouvent l'unité de tems juſqu'à vingt-quatre heures, & l'unité de lieu à l'enceinte de tout un palais. Plus de ſévérité rendrait quelquefois d'aſſez beaux ſujets impraticables, & plus d'indulgence ouvrirait la carrière à de trop grands abus. Car s'il était une fois établi, qu'une action théâtrale pût ſe paſſer en deux jours, bientôt quelque auteur y emploierait deux ſemaines, & un autre deux années ; & ſi l'on ne réduiſait pas le lieu de la ſcène à un eſpace limité, nous verrions en peu de tems des pièces telles que l'ancien *Jules-Céſar* des Anglais, où *Caſſus* & *Brutus* ſont à Rome au premier acte, & en Theſſalie dans le cinquième.

Ces loix obſervées, non-ſeulement ſervent à écarter des défauts, mais auſſi amènent de vraies beautés ; de même que les règles de la belle architecture exactement ſuivies compoſent néceſſairement un bâtiment qui plaît à la vue. On voit qu'avec l'unité de tems, d'action & de lieu, il eſt bien difficile qu'une pièce ne ſoit pas ſimple. Auſſi voilà le mérite de toutes les pièces de monſieur *Racine*, & celui que demandait *Ariſtote*. Monſieur *de la Motte*, en défendant une tragédie de ſa compoſition, préfère à cette noble ſimplicité la multitude des évènemens, il croit ſon ſentiment autoriſé par le peu de cas qu'on fait de *Bérénice*, par l'eſtime où eſt encor le *Cid*. Il eſt vrai que le *Cid* eſt plus touchant que *Bérénice* ; mais *Bérénice* n'eſt condamnable que parce que c'eſt une élégie plutôt qu'une tragédie ſimple ; & le *Cid*, dont l'action eſt véritablement tragique, ne doit point ſon ſuccès à la multiplicité des événemens ; mais il plaît malgré cette multiplicité ; comme il touche malgré l'infante, & non pas à cauſe de l'infante.

Monſieur *de la Motte* croit qu'on peut ſe

mettre au-dessus de toutes ces règles, en s'en tenant à l'unité d'intérêt, qu'il dit avoir inventée, & qu'il appelle un paradoxe : mais cette unité d'intérêt ne me paraît autre chose que celle de l'action. *Si plusieurs personnages*, dit-il, *sont diversement intéressés dans le même événement, & s'ils sont tous dignes que j'entre dans leurs passions, il y a alors unité d'action, & non pas unité d'intérêt.*

Depuis que j'ai pris la liberté de disputer contre monsieur *de la Motte*, sur cette petite question, j'ai relu le discours du grand *Corneille* sur les trois unités ; il vaut mieux consulter ce grand maître que moi. Voici comme il s'exprime : *Je tiens donc, & je l'ai déjà dit, que l'unité d'action consiste en l'unité d'intrigue & en l'unité de péril.* Que le lecteur lise cet endroit de *Corneille*, & il décidera bien vîte entre monsieur *de la Motte* & moi ; & quand je ne serais pas fort de l'autorité de ce grand homme, n'ai-je pas encor une raison plus convaincante ? C'est l'expérience. Qu'on lise nos meilleures tragédies françaises, on trouvera toujours les personnages principaux diversement intéressés ; mais ces intérêts divers se rapportent tous à celui du personnage principal, & alors il y a unité d'action. Si au contraire tous ces intérêts différens ne se rapportent pas au principal acteur, si ce ne sont pas des lignes qui aboutissent à un centre commun, l'intérêt est double, & ce qu'on appelle *action* au théâtre, l'est aussi. Tenons-nous-en donc, comme le grand *Corneille*, aux trois unités, dans lesquelles les autres règles, c'est-à-dire, les autres beautés, se trouvent renfermées.

Monsieur *de la Motte* les appelle *des principes de fantaisie*, & prétend, qu'on peut fort bien s'en passer dans nos tragédies, parce qu'elles sont négligées dans nos opéra. C'est, ce me semble, vouloir réformer un gouvernement régulier sur l'exemple d'une anarchie.

DE L'OPÉRA.

L'opéra eſt un ſpectacle auſſi bizarre que magnifique, où les yeux & les oreilles ſont plus ſatisfaits que l'eſprit, où l'aſſerviſſement à la muſique rend néceſſaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des *ariettes* dans la deſtruction d'une ville, & danſer autour d'un tombeau; où l'on voit le palais de *Pluton* & celui du *Soleil*, des dieux, des démons, des magiciens, des preſtiges, des monſtres, des palais formés & détruits en un clin d'œil. On tolère ces extravagances, on les aime même, parce qu'on eſt là dans le pays des fées; & pourvu qu'il y ait du ſpectacle, de belles danſes, une belle muſique, quelques ſcènes intéreſſantes, on eſt content. Il ſeroit auſſi ridicule d'exiger dans *Alceſte* l'unité d'action, de lieu & de tems, que de vouloir introduire des danſes & des démons dans *Cinna* ou dans *Rodogune*.

Cependant quoique les opéra ſoient diſpenſés de ces trois règles, les meilleurs ſont encor ceux où elles ſont le moins violées: on les trouve même, ſi je ne me trompe, dans pluſieurs, tant elles ſont néceſſaires & naturelles, & tant elles ſervent à intéreſſer le ſpectateur. Comment donc monſieur *de la Motte* peut-il reprocher à notre nation la légéreté de condamner dans un ſpectacle les mêmes choſes que nous approuvons dans un autre? Il n'y a perſonne qui ne pût répondre à monſieur *de la Motte*: J'exige avec raiſon beaucoup plus de perfection d'une tragédie, que d'un opéra; parce qu'à une tragédie mon attention n'eſt point partagée; que ce n'eſt ni l'une ſarabande ni d'un pas de deux que dépend mon plaiſir; que c'eſt à mon ame uniquement qu'il faut plaire. J'admire qu'un homme ait ſu mener & conduire dans un ſeul lieu, & dans

un ſeul jour, un ſeul événement, que mon eſprit conçoit ſans fatigue, & où mon cœur s'intéreſſe par degrés. Plus je vois combien cette ſimplicité eſt difficile, plus elle me charme; & ſi je veux enſuite me rendre raiſon de mon plaiſir, je trouve que je ſuis de l'avis de monſieur *Deſpréaux*, qui dit :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli,
Tienne juſqu'à la fin le théâtre rempli.

J'ai pour moi encor, pourra-t-il dire, l'autorité du grand *Corneille ;* j'ai plus encor, j'ai ſon exemple, & le plaiſir que me font ſes ouvrages à proportion qu'il a plus ou moins obéi à cette règle.

Monſieur *de la Motte* ne s'eſt pas contenté de vouloir ôter du théâtre ſes principales règles, il veut encor lui ôter la poéſie, & nous donner des tragédies en proſe.

DES VERS EN PROSE.

Cet auteur ingénieux & fécond, qui n'a fait que des vers en ſa vie, ou des ouvrages de proſe à l'occaſion de ſes vers, écrit contre ſon art même. & le traite avec le même mépris qu'il a traité *Homère*, que pourtant il a traduit. Jamais *Virgile*, ni *le Taſſe*, ni monſieur *Deſpréaux*, ni monſieur *Racine*, ni monſieur *Pope*, ne ſe ſont aviſés décrire contre l'harmonie des vers, ni monſieur *de Lully* contre la muſique, ni monſieur *Newton* contre les mathématiques. On a vu des hommes qui ont eu quelquefois la faibleſſe de ſe croire ſupérieurs à leur profeſſion, ce qui eſt le ſûr moyen d'être au-deſſous : mais on n'en avait point encore vu qui vouluſſent l'avilir. Il n'y a que trop de perſonnes qui mépriſent la poéſie, faute de la connaître. Paris eſt plein de gens de bon ſens, nés avec des organes inſen-

ſibles à toute harmonie, pour qui de la muſique n'eſt que du bruit, & à qui la poéſie ne paraît qu'une folie ingénieuſe. Si ces perſonnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou ſix volumes de vers, eſt de leur avis, ne ſe croiront-ils pas en droit de regarder tous les autres poëtes comme des fous, & celui-là comme le ſeul à qui la raiſon eſt revenue! Il eſt donc néceſſaire de lui répondre pour l'honneur de l'art, & joſe dire pour l'honneur d'un pays, qui doit une partie de ſa gloire, chez les étrangers, à la perfection de cet art même.

Monſieur *de la Motte* avance que la rime eſt un uſage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la terre, excepté les anciens Romains & les Grecs, ont rimé & riment encor. Le retour des mêmes ſons eſt ſi naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les ſauvages, comme elle l'eſt à Rome, à Paris, à Londres, & à Madrid. Il y a dans *Montagne* une chanſon en rimes américaines traduite en français; on trouve dans un des *Spectateurs* de monſieur *Addiſſon* une traduction d'une ode lapone rimée, qui eſt pleine de ſentiment.

Les Grecs, *quibus dedit ore rotundo Muſa loqui*, nés ſous un ciel plus heureux, & favoriſés par la nature d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue dont toutes les ſyllabes pouvaient, par leur longueur ou leur briéveté, exprimer les ſentimens lents ou impétueux de l'ame. De cette variété de ſyllabes & d'intonations, réſultait dans leurs vers, & même auſſi dans leur proſe, une harmonie que les anciens Italiens ſentirent, qu'ils imitèrent & qu'aucune nation n'a pu ſaiſir après eux. Mais ſoit rime, ſoit ſyllabes cadencées, la poéſie, contre laquelle monſieur *de la Motte* ſe révolte, a été & ſera toujours cultivée par tous les peuples.

Avant *Hérodote* l'hiſtoire même ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Égyptiens, le peuple le plus ſage de la terre, le mieux policé, & le plus ſavant. Cette coutume était très-raiſonnable : car le but de l'hiſtoire était de conſerver à la poſtérité la mémoire du petit nombre de grands hommes, qui lui devaient ſervir d'exemple. On ne s'était point encor aviſé de donner l'hiſtoire d'un couvent, ou d'une petite ville, en pluſieurs volumes in-folio. On n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on ſe ſervait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. C'eſt pour cette raiſon que les premiers philoſophes, les légiſlateurs, les fondateurs des religions, & les hiſtoriens, étaient tous poëtes.

Il ſemble, que la poéſie dût manquer communément, dans de pareils ſujets, ou de préciſion ou d'harmonie : mais depuis que *Virgile* a réuni ces deux grands mérites qui paraiſſent ſi incompatibles; depuis que meſſieurs *Deſpréaux* & *Racine* ont écrit comme *Virgile*, un homme qui les a lus tous trois, & qui ſait que tous trois ſont traduits dans preſque toutes les langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même ? Je placerai nos *Deſpréaux* & nos *Racines* à côté de *Virgile* pour le mérite de la verſification ; parce que ſi l'auteur de l'*Enéide* était né à Paris, il aurait rimé comme eux ; & ſi ces deux Français avaient vécu du tems d'*Auguſte*, ils auraient fait le même uſage que *Virgile* de la meſure des vers latins. Quand donc monſieur *de la Motte* appelle la verſification *un travail méchanique & ridicule*, c'eſt charger de ce ridicule, non ſeulement tous nos grands poëtes, mais tous ceux de l'antiquité. *Virgile & Horace* ſe ſont aſſervis à un travail auſſi méchanique que nos auteurs. Un arrangement

arrangement heureux de ſpondées & de dactyles, était bien auſſi pénible que nos rimes & nos hémiſtiches. Il faut que ce travail fût bien laborieux, puiſque l'*Enéide* après onze années n'était pas encor dans ſa perfection.

Monſieur *de la Motte* prétend, qu'au moins une ſcène de tragédie miſe en proſe ne perd rien de ſa grace ni de ſa force. Pour le prouver il tourne en proſe la première ſcène de *Mithridate*, & perſonne ne peut la lire. Il ne ſonge pas que le grand mérite des vers eſt qu'ils ſoient auſſi naturels, auſſi corrects que la proſe. C'eſt cette extrême difficulté ſurmontée qui charme les connaiſſeurs. Réduiſez les vers en proſe, il n'y a plus ni mérite ni plaiſir.

Mais, dit-il, nos voiſins ne riment point dans leurs tragédies. Cela eſt vrai; mais ces pièces ſont en vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de ſavoir, ſi nos vers doivent être rimés ou non Meſſieurs *Corneille* & *Racine* ont employé la rime: craignons que ſi nous voulons ouvrir une autre carrière, ce ne ſoit plutôt par l'impuiſſance de marcher dans celle de ces grands hommes, que par le deſir de la nouveauté. Les Italiens & les Anglais peuvent ſe paſſer de rime, parce que leur langue a des inverſions, & leur poéſie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a ſon génie déterminé par la nature de la conſtruction de ſes phraſes, par la fréquence de ſes voyelles ou des ſes conſonnes, ſes inverſions, ſes verbes auxiliaires, &c. Le génie de notre langue eſt la clarté & l'élégance, nous ne permettons nulle licence à notre poéſie, qui doit marcher, comme notre proſe, dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un beſoin eſſentiel du retour des mêmes ſons, pour que notre

poésie ne soit pas confondue avec la prose. Tout le monde connaît ces vers :

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? Mon père y tient l'urne fatale
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place ;

Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? Mon père y tient l'urne funeste;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains ;
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque poétique que soit ce morceau, fera-t-il le même plaisir, dépouillé de l'agrément de la rime? Les Anglais & les Italiens diraient également, après les Grecs & les Romains, *les pâles humains Minos aux enfers juge*, & enjamberaient avec grace sur l'autre vers. La manière même de réciter des vers en Italien & en Anglais, fait sentir des syllabes longues & brèves, qui soutiennent encor l'harmonie sans besoin de rimes. Nous, qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laisse ?

M. *de la Motte* compare nos poëtes, c'est-à-dire, nos *Corneille*, nos *Racine*, nos *Despréaux*, à des faiseurs d'acrostiches, & à un charlatan, qui fait passer des grains de millet par le trou d'une aiguille ; & ajoute, que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté surmontée. J'avoue, que les mauvais vers sont à peu près dans ce cas. Ils ne diffèrent de la mauvaise prose que par la rime, & la rime seule ne fait ni le mérite du poëte ni le plaisir du lecteur. Ce ne sont point seulement des dactyles & des spondées qui plaisent dans *Virgile & Homère*. Ce qui enchante toute la terre, c'est l'harmonie

charmante qui naît de cette mesure difficile. Quiconque se borne à vaincre une difficulté pour le seul mérite de la vaincre, est un fou; mais celui qui tire du fond de ces obstacles même des beautés qui plaisent à tout le monde, est un homme très-sage & presque unique. Il est très-difficile de faire de beaux tableaux, de belles statues, de bonne musique, de bons vers. Aussi les noms des hommes supérieurs qui ont vaincu ces obstacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être, que les royaumes où ils sont nés.

Je pourrais prendre encor la liberté de disputer avec monsieur *de la Motte* sur quelques autres points; mais ce serait, peut-être, marquer un dessein de l'attaquer personnellement, & faire soupçonner une malignité dont je suis aussi éloigné que de ses sentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuses & fines qu'il a répandues dans son livre, que m'engager à en réfuter quelques-unes qui me paraissent moins vraies que les autres. C'est assez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime, & qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai seulement un mot, (si M. *de la Faye* veut bien me le permettre) à l'occasion de l'ode en faveur de l'harmonie, dans laquelle il combat en beaux vers le système de M. *de la Motte*, & à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en prose. Voici une stance dans laquelle M. *de la Faye* a rassemblé en vers harmonieux & pleins d'imagination, presque toutes les raisons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuse,
Où l'esprit semble resserré,
Il reçoit cette force heureuse,
Qui l'élève au plus haut degré.

Telle dans des canaux preſſée ;
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs ;
Et la règle qui ſemble auſtère,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vu de comparaiſon plus juſte, plus gracieuſe, ni mieux exprimée. M. *de la Motte*, qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant, examine, ſi ce ſont les canaux qui font que l'eau s'élève, ou ſi c'eſt la hauteur dont elle tombe qui fait la meſure de ſon élévation. Or où trouvera-t-on, continue-t-il, *dans les vers plutôt que dans la proſe, cette première hauteur de pen ées*, &c.

Je crois que M. *de la Motte* ſe trompe comme phyſicien, puiſqu'il eſt certain, que ſans la gêne de ces canaux dont il s'agit, l'eau ne s'élèveroit point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât : mais ne ſe trompe-t-il pas encor plus comme poëte ? Comment n'a-t-il pas ſenti, que comme la gêne de la meſure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainſi cette priſon, où l'eau coule renfermée, produit un jet-d'eau qui plaît à la vue ? La comparaiſon n'eſt-elle pas auſſi juſte que riante ? M. *de la Faye* a pris ſans doute un meilleur parti que moi. Il s'eſt conduit comme ce philoſophe, qui, pour toute réponſe à un ſophiſte qui niait le mouvement, ſe contenta de marcher en ſa préſence. M. *de la Motte* nie l'harmonie des vers : M. *de la Faye* lui envoie des vers harmonieux ; cela ſeul doit m'avertir de finir ma proſe.

ŒDIPE,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

ŒDIPE, roi de Thèbes.

JOCASTE, reine de Thèbes.

PHILOCTÈTE, prince d'Eubée.

Le grand prêtre.

ARASPE, confident d'Œdipe.

ÉGINE, confidente de Jocaſte.

DIMAS, ami de Philoctète.

PHORBAS, vieillard Thébain.

ICARE, vieillard de Corinthe.

Chœur de Thébains.

La ſcène eſt à Thèbes.

ŒDIPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILOCTÊTE, DIMAS.

DIMAS.

PHILOCTÈTE, eſt-ce vous ? quel coup affreux du ſort
Dans ces lieux empeſtés vous fait chercher la mort?
Venez-vous de nos Dieux affronter la colère ?
Nul mortel n'oſe ici mettre un pied téméraire ;

Digitized by Google

Ces climats ſont remplis du céleſte courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous,
Thèbe depuis long-tems aux horreurs conſacrée,
Du reſte des vivans ſemble être ſéparée:
Retournez....

PHILOCTÈTE.

Ce ſéjour convient aux malheureux.
Va, laiſſe-moi le ſoin de mes deſtins affreux,
Et dis-moi ſi des Dieux la colère inhumaine,
En accablant ce peuple, a reſpecté la reine?

DIMAS.

Oui, Seigneur, elle vit; mais la contagion
Juſqu'au pied de ſon trône apporte ſon poiſon.
Chaque inſtant lui dérobe un ſerviteur fidelle,
Et la mort par degrés ſemble s'approcher d'elle;
On dit qu'enfin le ciel, après tant de courroux,
Va retirer ſon bras appeſanti ſur nous.
Tant de ſang, tant de morts ont dû le ſatisfaire.

PHILOCTÈTE.

Eh! quel crime a produit un courroux ſi ſévère?

DIMAS.

Depuis la mort du roi.....

PHILOCTÈTE.

Qu'entends-je? quoi? Laïus...

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans ce héros ne vit plus.

PHILOCTÈTE.

Il ne vit plus! Quel mot a frappé mon oreille!
Quel eſpoir ſéduiſant dans mon cœur ſe réveille?

Quoi, Jocaſte ! les Dieux me ſeraient-ils plus doux ?
Quoi ! Philoctète enfin pourrait-il être à vous ?
Il ne vit plus ! . . . quel ſort a terminé ſa vie ?

DIMAS.

Quatre ans ſont écoulés depuis qu'en Béotie,
Pour la dernière fois, le ſort guida vos pas.
A peine vous quittiez le ſein de vos états,
A peine vous preniez le chemin de l'Aſie,
Lorſque, d'un coup perfide, une main ennemie
Ravit à ſes ſujets ce prince infortuné.

PHILOCTÈTE.

Quoi ! Dimas, votre maître eſt mort aſſaſſiné ?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la première origine ;
Ce crime a de l'empire entraîné la ruine.
Du bruit de ſon trépas mortellement frappés,
A répandre des pleurs nous étions occupés,
Quand du courroux des Dieux miniſtre épouvantable,
Funeſte à l'innocent, ſans punir le coupable,
Un monſtre (loin de nous que faiſiez-vous alors ?)
Un monſtre furieux vient ravager ces bords.
Le ciel induſtrieux dans ſa triſte vengeance,
Avait, à le former, épuiſé ſa puiſſance.
Né parmi des rochers au pied du Cythéron,
Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion,
De la nature entière exécrable aſſemblage,
Uniſſait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préſerver ces lieux,
D'un ſens embarraſſé dans des mots captieux,

Le monſtre chaque jour, dans Thèbe épouvantée
Propoſait un énigme avec art concertée,
Et ſi quelque mortel voulait nous ſecourir,
Il devait voir le monſtre, & l'entendre ou périr.
A cette loi terrible il nous fallut ſouſcrire;
D'une commune voix Thèbes offrit ſon empire
A l'heureux interprète inſpiré par les Dieux,
Qui nous dévoilerait ce ſens myſtérieux.
Nos ſages, nos vieillards, ſéduits par l'eſpérance,
Oſèrent, ſur la foi d'une vaine ſcience,
Du monſtre impénétrable affronter le courroux;
Nul d'eux ne l'entendit, ils expirèrent tous.
Mais Œdipe, héritier du ſceptre de Corinthe,
Au deſſus de ſon âge, au deſſus de la crainte,
Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce monſtre affreux, l'entendit & fut roi.
Il vit, il règne encor; mais ſa triſte puiſſance
Ne voit que des mourans ſous ſon obéiſſance.
Hélas, nous nous flattions que ces heureuſes mains
Pour jamais, à ſon trône, enchaînaient les deſtins.
Déjà même les Dieux nous ſemblaient plus faciles;
Le monſtre en expirant laiſſait ces murs tranquilles;
Mais la ſtérilité, ſur ce funeſte bord,
Bientôt avec la faim nous rapporta la mort.
Les Dieux nous ont conduits de ſupplice en ſupplice;
La famine a ceſſé, mais non leur injuſtice;
Et la contagion, dépeuplant nos états,
Pourſuit un faible reſte échappé du trépas.
Tel eſt l'état horrible où les Dieux nous réduiſent;
Mais vous, heureux guerrier, que ces Dieux favoriſent,

Qui du ſein de la gloire a pu vous arracher ?
Dans ce ſéjour affreux que venez-vous chercher ?

PHILOCTÈTE.

J'y viens porter mes pleurs, & ma douleur profonde.
Apprends mon infortune & les malheurs du monde.
Mes yeux ne verront plus ce digne fils des Dieux,
Cet appui de la terre, invincible comme eux.
L'innocent opprimé perd ſon Dieu tutélaire ;
Je pleure mon ami, le monde pleure un père.

DIMAS.

Hercule eſt mort ?

PHILOCTÈTE.

Ami, ces malheureuſes mains
Ont mis ſur le bûcher le plus grand des humains.
Je rapporte en ces lieux ces flèches invincibles,
Du Fils de Jupiter préſens chers & terribles.
Je rapporte ſa cendre, & viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Crois-moi, s'il eût vécu, ſi d'un préſent ſi rare
Le ciel pour les humains eût été moins avare,
J'aurais loin de Jocaſte achevé mon deſtin ;
Et dût ma paſſion renaître dans mon ſein,
Tu ne me verais point, ſuivant l'amour pour guide,
Pour ſervir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint long-tems ce feu ſi puiſſant & ſi doux ;
Il naquit dans l'enfance, il croiſſait avec vous.
Jocaſte, par un père à ſon hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée.

Hélas ! par cet hymen, qui coûta tant de pleurs,
Les deſtins en ſecret préparaient nos malheurs.
Que j'admirais en vous cette vertu ſuprême,
Ce cœur digne du trône, & vainqueur de ſoi-même !
En vain l'amour parlait à ce cœur agité,
C'eſt le premier tiran que vous avez dompté.

PHILOCTÈTE.

Il fallut fuir pour vaincre ; oui, je te le confeſſe ;
Je luttai quelque tems, je ſentis ma foibleſſe :
Il fallut m'arracher de ce funeſte lieu,
Et je dis à Jocaſte un éternel adieu.
Cependant l'univers tremblant au nom d'Alcide,
Attendait ſon deſtin de ſa valeur rapide ;
A ſes divins travaux j'oſai m'aſſocier ;
Je marchai près de lui, ceint du même laurier.
C'eſt alors en effet que mon ame éclairée
Contre les paſſions ſe ſentit aſſurée.
L'amitié d'un grand homme eſt un bienfait des Dieux ;
Je liſais mon devoir & mon ſort dans ſes yeux.
Des vertus avec lui je fis l'apprentiſſage ;
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage :
L'inflexible vertu m'enchaîna ſous ſa loi :
Qu'euſſai-je été ſans lui ? Rien que le fils d'un roi,
Rien qu'un prince vulgaire, & je ſerais peut-être
Eſclave de mes ſens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Vous donc déſormais ſans plainte & ſans courroux,
Reverrez Jocaſte & ſon nouvel époux.

PHILOCTÈTE.

Comment ? que dites-vous ? un nouvel hyménée ?

DIMAS.

Œdipe à cette reine a joint sa destinée.

PHILOCTÈTE.

Œdipe est trop heureux. Je n'en suis point surpris;
Et qui sauva son peuple est digne d'un tel prix.
Le ciel est juste.

DIMAS.

Œdipe en ces lieux va paraître;
Tout le peuple avec lui conduit par le Grand-Prêtre,
Vient des Dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTÈTE.

Je me sens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi, du haut des cieux, veille sur ta patrie,
Exauce en sa faveur un ami qui t'en prie;
Hercule, sois le Dieu de tes concitoyens;
Que leurs vœux jusqu'à toi montent avec les miens!

SCÈNE II.

LE GRAND-PRÊTRE, LE CHŒUR.

(*La porte du temple s'ouvre, & le Grand-Prêtre paraît au milieu du peuple.*)

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

ESPRITS contagieux, tyrans de cet empire,
Qui soufflez dans ces murs la mort qu'on y respire,

Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, Dieux tout-puiſſans, vos victimes ſont prêtes :
O monts, écraſez-nous... Cieux, tombez ſur nos têtes !
O mort, nous implorons ton funeſte ſecours !
O mort, viens nous ſauver, viens terminer nos jours !

LE GRAND-PRÊTRE.

Ceſſez, & retenez ces clameurs lamentables,
Faible ſoulagement aux maux des miſérables;
Fléchiſſons ſous un Dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre, & d'un mot nous ſauver.
Il ſait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains ſont montés vers ſon trône.
Le roi vient. Par ma voix, le ciel va lui parler;
Les deſtins à ſes yeux veulent ſe dévoiler;
Les tems ſont arrivés; cette grande journée
Va du peuple & du roi changer la deſtinée.

SCÈNE III.

ŒDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRÊTRE, ÉGINE, DIMAS, ARASPE, LE CHŒUR.

ŒDIPE.

PEUPLES, qui dans ce temple apportant vos douleurs,
Préſentez à nos Dieux des offrandes de pleurs,
Que ne puis-je ſur moi, détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous ſuit étouffer les ſemences!
Mais un roi n'eſt qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire eſt de le partager.
(*Au Grand-Prêtre.*)
Vous, miniſtre des Dieux que dans Thèbe on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore?
Verront-ils ſans pitié finir nos triſtes jours?
Ces maîtres des humains ſont-ils muets & ſourds?

LE GRAND-PRÊTRE.

Roi, peuple, écoutez-moi, cette nuit à ma vue,
Du ciel ſur nos autels la flamme eſt deſcendue;
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible, & reſpirant la haine & le courroux.
Une effrayante voix s'eſt fait alors entendre:
« Les Thébains, de Laïus, n'ont point vengé la
» cendre;

„ Le meurtrier du roi reſpire en ces états,
„ Et de ſon ſouffle impur infecte vos climats.
„ Il faut qu'on le connaiſſe, il faut qu'on le puniſſe,
„ Peuple, votre ſalut dépend de ſon ſupplice.

ŒDIPE.

Thébains, je l'avouerai, vous ſouffrez juſtement
D'un crime inexcuſable un rude châtiment.
Laïus vous était cher, & votre négligence
De ſes mânes ſacrés a trahi la vengeance.
Tel eſt ſouvent le ſort du plus juſte des rois;
Tant qu'ils ſont ſur la terre on reſpecte leurs loix;
On porte juſqu'aux cieux leur juſtice ſuprême:
Adorés de leur peuple, ils ſont des Dieux eux-mêmes:
Mais après leur trépas, que ſont-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus eſt bientôt oubliée.
Ainſi du ciel vengeur implorant le courroux,
Le ſang de votre roi, s'élève contre vous.
Apaiſons ſon murmure; & qu'au lieu d'hécatombe,
Le ſang du meurtrier ſoit verſé ſur ſa tombe.
A chercher le coupable appliquons tous nos ſoins.
Quoi! de la mort du roi n'a-t-on pas de témoins?
Et n'a-t-on jamais pû, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les veſtiges?
On m'avait toujours dit, que ce fût un Thébain
Qui leva ſur ſon prince une coupable main.
(à *Jocaſte.*)
Pour moi qui de vos mains recevant ſa couronne,
Deux ans après ſa mort, ai monté ſur ſon trône,

Madame, jusqu'ici respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le sujet de vos pleurs;
Et de vos seuls périls chaque jour alarmée,
Mon ame à d'autres soins semblait être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le destin me réservant à vous,
Par un coup imprévu, m'enleva mon époux;
Lorsque de ses états, parcourant les frontières,
Ce héros succomba sous des mains meurtrières;
Phorbas en ce voyage était seul avec lui.
Phorbas était du roi le conseil & l'appui.
Laïus qui connaissait son zèle & sa prudence,
Partageait avec lui le poids de sa puissance.
Ce fut lui qui du prince à ses yeux massacré
Rapporta dans nos murs le corps défiguré:
Percé de coups lui-même il se traînait à peine:
Il tomba tout sanglant aux genoux de sa reine.
„ Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands
„ coups:
„ Ils ont devant mes yeux massacré votre époux;
„ Ils m'ont laissé mourant, & le pouvoir céleste
„ De mes jours malheureux a ranimé le reste.
Il ne m'en dit pas plus, & mon cœur agité
Voyait fuir loin de lui la triste vérité:
Et peut-être le ciel, que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juste poursuite;
Peut-être accomplissant ses décrets éternels,
Afin de nous punir, il nous fit criminels.
Le Sphynx bientôt après désola cette rive:
A ses seules fureurs Thebe fut attentive;
Et l'on ne pouvait guère, en un pareil effroi,
Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour
soi.

ŒDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce ſujet fidèle ?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal ſon ſervice & ſon zèle :
Tout l'état en ſecret était ſon ennemi :
Il était trop puiſſant pour n'être point haï ;
Et du peuple & des grands la colère inſenſée
Brûlait de le punir de ſa faveur paſſée.
On l'accuſa lui-même, & d'un commun tranſport,
Thèbe entière à grands cris me demanda ſa mort ;
Et moi de tous côtés redoutant l'injuſtice,
Je tremblais d'ordonner ſa grace, ou ſon ſupplice.
Dans un château voiſin conduit ſecrètement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.
Là, depuis quatre hivers ce vieillard vénérable,
De la faveur des rois exemple déplorable,
Sans ſe plaindre de moi, ni du peuple irrité,
De ſa ſeule innocence attend ſa liberté.

ŒDIPE.

(*à ſa ſuite.*)

Madame, c'eſt aſſez. Courez, que l'on s'empreſſe,
Qu'on ouvre ſa priſon, qu'il vienne, qu'il paraiſſe.
Moi-même devant vous je veux l'interroger.
J'ai tout mon peuple enſemble & Laïus à venger ;
Il faut tout écouter, il faut d'un œil ſévère
Sonder la profondeur de ce triſte myſtère.
Et vous, Dieux des Thébains, Dieux qui nous exaucez,
Puniſſez l'aſſaſſin, vous qui le connaiſſez.
Soleil, cache à ſes yeux le jour qui nous éclaire ;
Qu'en horreur à ſes fils, exécrable à ſa mère,

Errant, abandonné, proſcrit dans l'univers,
Il raſſemble ſur lui tous les maux des enfers;
Et que ſon corps ſanglant, privé de ſépulture,
Des vautours dévorans devienne la pâture.

LE GRAND-PRÊTRE.

A ces ſermens affreux nous nous uniſſons tous.

ŒDIPE.

Dieux, que le crime ſeul épouvante enfin vos coups!
Ou ſi de vos décrets l'éternelle juſtice
Abandonne à mon bras le ſoin de ſon ſupplice;
Et ſi vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéir.
Si ſur un inconnu vous pourſuivez un crime,
Achevez votre ouvrage, & nommez la victime.
Vous, retournez au temple, allez, que votre voix
Interroge ces Dieux une ſeconde fois:
Que vos vœux parmi nous les forcent à deſcendre;
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront ſa cendre;
Et conduiſant un roi, facile à ſe tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, EGINE, ARASPE, le Chœur.

ARASPE.

OUI, ce peuple expirant, dont je ſuis l'interprète,
D'une commune voix accuſe Philoctète,
Madame, & les deſtins dans ce triſte ſéjour,
Pour nous ſauver ſans doute, ont permis ſon retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux!

EGINE.

Ma ſurpriſe eſt extrême...

JOCASTE.

Qui, lui! qui, Philoctète?

ARASPE.

Oui, Madame, lui-même.
A quel autre en effet pourraient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il ſembla méditer?
Il haïſſait Laïus, on le ſait; & ſa haine
Aux yeux de votre époux ne ſe cachait qu'à peine.

La jeuneſſe imprudente aiſément ſe trahit ;
Son front mal déguiſé découvrait ſon dépit.
J'ignore quel ſujet animait ſa colère :
Mais, au ſeul nom du roi, trop prompt, & trop ſincère,
Eſclave d'un courroux qu'il ne pouvait dompter,
Juſques à la menace il oſait s'emporter.
Il partit ; & depuis, ſa deſtinée errante
Ramena ſur nos bords ſa fortune flottante ;
Même il était dans Thèbe en ces tems malheureux,
Que le ciel a marqués d'un parricide affreux.
Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence,
De nos peuples ſur lui tomba la défiance.
Que dis-je ? Aſſez long-tems les ſoupçons des Thébains
Entre Phorbas & lui flottèrent incertains :
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre ſi fameux de vengeur de la terre,
Ce reſpect qu'aux héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos ſoupçons, & ſuſpendit nos coups.
Mais les tems ſont changés : Thèbe en ce jour funeſte,
D'un reſpect dangereux dépouillera le reſte.
En vain ſa gloire parle à ces cœurs agités ;
Les Dieux veulent du ſang, & ſont ſeuls écoutés.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O reine, ayez pitié d'un peuple qui vous aime ;
Imitez de ces Dieux la juſtice ſuprême ;
Livrez-nous leur victime, adreſſez-leur nos vœux :
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur ſi digne d'eux ?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas ! c'eſt ſans regret que je la ſacrifie.
Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon ſang : n'exigez rien de plus.
Allez. . . .

SCÈNE II.

JOCASTE, ÉGINE.

ÉGINE.

QUE je vous plains !

JOCASTE.

Hélas ! je porte envie
À ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux !

ÉGINE.

Il n'en faut point douter, votre ſort eſt affreux.
Ces peuples qu'un faux zèle aveuglément anime,
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'oſe l'accuſer ; mais quel horreur pour vous,
Si vous trouvez dans lui l'aſſaſſin d'un époux.

JOCASTE.

Et l'on oſe à tous deux faire un pareil outrage !
Le crime, la baſſeſſe eût été ſon partage !
Égine, après les nœuds qu'il a fallu briſer,
Il manquait à mes maux de l'entendre accuſer.
Apprends, que ces ſoupçons irritent ma colère,
Et qu'il eſt vertueux, puiſqu'il m'avait ſu plaire,

ÉGINE.

Cet amour ſi conſtant....

JOCASTE.

Ne crois pas que mon cœur
De cet amour funeſte ait pu nourrir l'ardeur.
Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Égine,
Quoi que faſſe un grand cœur où la vertu domine,
On ne ſe cache point ces ſecrets mouvemens,
De la nature en nous indomptables enfans;
Dans les replis de l'ame ils viennent nous ſurprendre,
Ces feux qu'on croit éteints renaiſſent de leur cendre;
Et la vertu ſévère en de ſi durs combats,
Réſiſte aux paſſions, & ne les détruit pas.

ÉGINE.

Votre douleur eſt juſte autant que vertueuſe,
Et de tels ſentimens....

JOCASTE.

Que je ſuis malheureuſe!
Tu connais, chère Égine, & mon cœur & mes maux;
J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux;
Deux fois de mon deſtin ſubiſſant l'injuſtice,
J'ai changé d'eſclavage, ou plutôt de ſupplice:
Et le ſeul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devait être arraché.
Pardonnez-moi, grands Dieux, ce ſouvenir funeſte
D'un feu que j'ai dompté, c'eſt le malheureux reſte.
Égine, tu nous vis l'un de l'autre charmés;
Tu vis nos nœuds rompus auſſitôt que formés.

Mon ſouverain m'aima, m'obtint malgré moi-même ;
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du diadême ;
Il fallut oublier, dans ſes embraſſemens,
Et mes premiers amours, & mes premiers ſermens,
Tu ſais qu'à mon devoir toute entière attachée ;
J'étouffai de mes ſens la révolte cachée :
Et déguiſant mon trouble, & dévorant mes pleurs,
Je n'oſais à moi-même avouer mes douleurs.

ÉGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hyménée
Une ſeconde fois tenter la deſtinée ?

JOCASTE.

Hélas !

ÉGINE.

M'eſt-il permis de ne vous rien cacher ?

JOCASTE.

Parle.

ÉGINE.

Œdipe, Madame, a paru vous toucher ;
Et votre cœur, du moins, ſans trop de réſiſtance,
De vos états ſauvés donna la récompenſe.

JOCASTE.

Ah grands Dieux !

ÉGINE.

Etait-il plus heureux que Laïus ?
Ou Philoctète abſent ne vous touchait-il plus ?
Entre ces deux héros étiez-vous partagée ?

JOCASTE.

Par un monſtre cruel Thèbe alors ravagée,

À ſon libérateur avait promis ma foi,
Et le vainqueur du Sphynx était digne de moi.

ÉGINE.

Vous l'aimiez ?

JOCASTE.

Je ſentis pour lui quelque tendreſſe ;
Mais que ce ſentiment fut loin de la faibleſſe !
Ce n'était point, Égine, un feu tumultueux,
De mes ſens enchantés enfant impétueux.
Je ne reconnus point cette brûlante flamme,
Que le ſeul Philoctète a fait naître en mon ame ;
Et qui ſur mon eſprit répandant ſon poiſon,
De ſon charme fatal a ſéduit ma raiſon.
Je ſentais pour Œdipe une amitié ſévère.
Œdipe eſt vertueux, ſa vertu m'était chère ;
Mon cœur avec plaiſir le voyait élevé
Au trône des Thébains qu'il avait conſervé.
Mais enfin ſur ſes pas aux autels entraînée,
Égine, je ſentis dans mon ame étonnée
Des tranſports inconnus que je ne conçus pas ;
Avec horreur enfin je me vis dans ſes bras.
Cet hymen fut conclu ſous un affreux augure.
Égine, je voyais dans une nuit obſcure,
Près d'Œdipe & de moi je voyais des enfers
Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts ;
De mon premier époux l'ombre pâle & ſanglante
Dans cet abîme affreux paraiſſait menaçante,
Il me montrait mon fils, ce fils, qui dans mon flanc
Avait été formé de ſon malheureux ſang ;
Ce fils dont ma pieuſe & barbare injuſtice
Avait fait à nos Dieux un ſecret ſacrifice.

De les ſuivre tous deux ils ſemblaient m'ordonner ;
Tous deux dans le Tartare ils ſemblaient m'entraîner.
De ſentimens confus mon ame poſſédée
Se préſentait toujours cette effroyable idée ;
Et Philoctète encor trop préſent dans mon cœur,
De ce trouble fatal augmentait la terreur.

ÉGINE.

J'entends du bruit, on vient, je le vois qui s'avance.

JOCASTE.

C'eſt lui-même : je tremble ; évitons ſa préſence.

SCÈNE III.

JOCASTE, PHILOCTÈTE.

PHILOCTÈTE.

NE fuyez point, Madame, & ceſſez de trembler :
Oſez me voir, oſez m'entendre & me parler ;
Ne craignez point ici, que mes jalouſes larmes
De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes.
N'attendez point de moi des reproches honteux,
Ni de lâches ſoupirs indignes de tous deux :
Je ne vous tiendrai point de ces diſcours vulgaires,
Que dicte la molleſſe aux amans ordinaires.
Un cœur qui vous chérit, & (s'il faut dire plus,
S'il vous ſouvient des nœuds que vous avez rompus.)

Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendreſſe,
N'a point appris de vous à montrer de faibleſſe.

JOCASTE.

De pareils ſentimens n'appartenaient qu'à nous ;
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous.
Si Jocaſte avec vous n'a pu ſe voir unie,
Il eſt juſte avant tout que je m'en juſtifie.
Je vous aimais ; Seigneur : une ſuprême loi
Toujours malgré moi-même a diſpoſé de moi ;
Et du Sphynx & des Dieux la fureur trop connue
Sans doute à votre oreille eſt déjà parvenue.
Vous ſavez quels fléaux ont éclaté ſur nous,
Et qu'Œdipe....

PHILOCTÈTE.

Je ſais qu'Œdipe eſt votre époux ;
Je ſais qu'il en eſt digne : & malgré ſa jeuneſſe,
L'empire des Thébains ſauvé par ſa ſageſſe,
Ses exploits, ſes vertus, & ſur-tout votre choix,
Ont mis cet heureux prince au rang des plus grands rois.
Ah ! pourquoi la fortune à me nuire conſtante,
Emportait-elle ailleurs ma valeur imprudente ?
Si le vainqueur du Sphynx devait vous conquérir,
Fallait-il loin de vous ne chercher qu'à périr ?
Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles
D'un vain ſens déguiſé ſous d'obſcures paroles.
Ces bras, que votre aſpect eût encor animé,
A vaincre avec le fer était accoutumé.
Du monſtre à vos genoux j'euſſe apporté la tête ;
D'un autre cependant Jocaſte eſt la conquête ;

Un autre a pu jouir de cet excès d'honneur.

JOCASTE.

Vous ne connaissez pas quel est votre malheur.

PHILOCTÈTE.

Je perds Alcide & vous : qu'aurai-je à craindre encore ?

JOCASTE.

Vous êtes dans les lieux qu'un Dieu vengeur abhorre.
Un feu contagieux annonce son courroux ;
Et le sang de Laïus est retombé sur nous.
Du ciel qui nous poursuit la justice outragée
Venge ainsi de ce roi la cendre négligée ;
On doit sur nos autels immoler l'assassin ;
On le cherche, on vous nomme, on vous accuse enfin.

PHILOCTÈTE.

Madame, je me tais ; une pareille offense
Étonne mon courage, & me force au silence.
Qui moi de tels forfaits ! moi des assassinats !
Et que de votre époux... Vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le crois point : & c'est vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'imposture.
Votre cœur m'est connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les Dieux abandonnent.
Trop dignes de périr, depuis qu'ils vous soupçonnent.

Fuyez-moi, c'en eſt fait : nous nous aimions en vain :
Les Dieux vous réſervaient un plus noble deſtin.
Vous étiez né pour eux ; leur ſageſſe profonde
N'a pu fixer dans Thèbe un bras utile au monde,
Ni ſouffrir que l'amour rempliſſant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obſcure valeur.
Non, d'un lien charmant le ſoin tendre & timide
Ne dut point occuper le ſucceſſeur d'Alcide ;
Ce n'eſt qu'aux malheureux que vous devez vos ſoins,
De toutes vos vertus comptable à leurs beſoins.
Déjà de tous côtés les tyrans reparaiſſent ;
Hercule eſt ſous la tombe, & les monſtres renaiſſent.
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris,
Partez, rendez Hercule à l'univers ſurpris,
Seigneur, mon époux vient, ſouffrez que je vous laiſſe :
Non que mon cœur troublé redoute ſa faibleſſe ;
Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puiſque je vous aimais, & qu'il eſt mon époux.

SCENE IV.

ŒDIPE, PHILOCTÈTE, ARASPE.

ŒDIPE.

ARASPE, c'eſt donc là le prince Philoctète !

PHILOCTÈTE.

Oui, c'eſt lui qu'en ces murs un ſort aveugle jette,

Et que le ciel encor à ſa perte animé,
A ſouffrir des affronts n'a point accoutumé
Je ſais de quels forfaits on veut noircir ma vie;
Seigneur, n'attendez pas que je m'en juſtifie;
J'ai pour vous trop d'eſtime, & je ne penſe pas
Que vous puiſſiez deſcendre à des ſoupçons ſi bas.
Si ſur les mêmes pas nous marchons l'un & l'autre,
Ma gloire d'aſſez près eſt unie à la vôtre.
Théſée, Hercule & moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire, où vous êtes entré:
Ne déshonorez point par une calomnie
La ſplendeur de ces noms, où votre nom s'allie;
Et ſoutenez ſur-tout, par un trait généreux,
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

ŒDIPE.

Être utile aux mortels, & ſauver cet empire,
Voilà, Seigneur, voilà l'honneur ſeul où j'aſpire;
Et ce que m'ont appris en ces extrémités
Les héros que j'admire, & que vous imitez.
Certes, je ne veux point vous imputer un crime;
Si le ciel m'eût laiſſé le choix de la victime,
Je n'aurais immolé de victime que moi.
Mourir pour ſon pays, c'eſt le devoir d'un roi;
C'eſt un honneur trop grand pour le céder à d'autres;
J'aurais donné mes jours, & défendu les vôtres;
J'aurais ſauvé mon peuple une ſeconde fois.
Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'eſt un ſang criminel que nous devons répandre:
Vous êtes accuſé, ſongez à vous défendre;
Paraiſſez innocent, il me ſera bien doux
D'honorer

D'honorer dans ma cour un héros tel que vous ;
Et je me tiens heureux, s'il faut que je vous traite,
Non comme un accuſé, mais comme Philoctète.

PHILOCTÈTE.

Je veux bien l'avouer, ſur la foi de mon nom,
J'avais oſé me croire au-deſſus du ſoupçon.
Cette main qu'on accuſe, au défaut du tonnerre,
D'infames aſſaſſins a délivré la terre ;
Hercule à les dompter avait inſtruit mon bras :
Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

ŒDIPE.

Ah ! je ne penſe point qu'aux exploits conſacrées
Vos mains par des forfaits ſe ſoient déshonorées,
Seigneur, & ſi Laïus eſt tombé ſous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira ſous vous.
Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime.
Je vous rends trop juſtice.

PHILOCTÈTE.

Eh ! quel ſerait mon crime ?
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus !
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un roi pour ſes ſujets eſt un Dieu qu'on révère ;
Pour Hercule & pour moi, c'eſt un homme ordinaire.
J'ai défendu des rois, & vous devez ſonger
Que j'ai pu les combattre, ayant pu les venger.

ŒDIPE.

Je connais Philoctète à ces illuſtres marques.
Des guerriers comme vous ſont égaux aux monarques :
Je le ſais ; cependant, Prince, n'en doutez pas,
Le vainqueur de Laïus eſt digne du trépas ;

Sa tête répondra des malheurs de l'empire,
Et vous...

PHILOCTÈTE.

Ce n'eſt point moi, ce mot doit vous ſuffire :
Seigneur, ſi c'était moi, j'en ferais vanité ;
En vous parlant ainſi je dois être écouté.
C'eſt aux hommes communs, aux ames ordinaires,
A ſe juſtifier par des moyens vulgaires ;
Mais un prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi,
Quand il a dit un mot, en eſt cru ſur ſa foi.
Du meurtre de Laïus Œdipe me ſoupçonne !
Ah ! ce n'eſt point à vous d'en accuſer perſonne.
Son ſceptre & ſon épouſe ont paſſé dans vos bras ;
C'eſt vous qui recueillez le fruit de ſon trépas ;
Ce n'eſt pas moi, ſurtout, de qui l'heureuſe audace
Diſputa ſa dépouille, & demanda ſa place.
Le trône eſt un objet qui n'a pu me tenter.
Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toujours libre avec lui, ſans ſujets & ſans maître,
J'ai fait des ſouverains, & n'ai point voulu l'être.
Mais c'eſt trop me défendre, & trop m'humilier ;
La vertu s'avilit à ſe juſtifier.

ŒDIPE.

Votre vertu m'eſt chère, & votre orgueil m'offenſe ;
On vous jugera, Prince, & ſi votre innocence
De l'équité des loix n'a rien à redouter,
Avec plus de ſplendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous...

PHILOCTÈTE.

J'y reſterai ſans doute,
Il y va de ma gloire, & le ciel qui m'écoute

Ne me verra partir que vengé de l'affront,
Dont vos ſoupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCÈNE V.

ŒDIPE, ARASPE.

ŒDIPE.

JE l'avouerai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le ſien l'audace inébranlable
Ne ſait point s'abaiſſer à des déguiſemens :
Le menſonge n'a point de ſi hauts ſentimens.
Je ne puis voir en lui cette baſſeſſe infame.
Je te dirai bien plus ; je rougiſſais dans l'ame,
De me voir obligé d'accuſer ce grand cœur ;
Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.
Néceſſité cruelle, attachée à l'empire !
Dans le cœur des humains les rois ne peuvent lire ;
Souvent ſur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous ſommes, Araſpe, injuſtes malgré nous.
Mais que Phorbas eſt lent pour mon impatience !
C'eſt ſur lui cependant que j'ai quelque eſpérance ;
Car les Dieux irrités ne nous répondent plus,
Ils ont par leur ſilence expliqué leur refus.

ARASPE.

Tandis que par vos ſoins vous pouvez tout apprendre,
Quel beſoin que le ciel ici ſe faſſe entendre ?

Ces Dieux dont le pontife a promis le ſecours ;
Dans leurs temples, Seigneur, n'habitent pas toujours ;
On ne voit point leur bras ſi prodigue en miracles ;
Ces antres, ces trépieds, qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un ſouffle pur ne ſont pas animés.
Ne nous endormons point ſur la foi de leurs prêtres ;
Au pied du ſanctuaire il eſt ſouvent des traîtres,
Qui nous aſſervilſant ſous un pouvoir ſacré,
Font parler les deſtins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un ſoin extrême
Philoctète, Phorbas, & Jocaſte elle-même.
Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux,
Ce ſont là nos trépieds, nos oracles, nos Dieux.

ŒDIPE.

Serait-il dans le temple un cœur aſſez perfide ?
Non, ſi le ciel enfin de nos deſtins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du ſalut des Thébains.
Je vais, je vais moi-même, accuſant leur ſilence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.
Toi, ſi pour me ſervir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attends cours hâter la lenteur.
Dans l'état déplorable où tu vois que nous ſommes,
Je veux interroger & les Dieux & les hommes.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, ÉGINE.

JOCASTE.

Oui, j'attends Philoctète, & je veux qu'en ces lieux
Pour la dernière fois il paraiſſe à mes yeux.

ÉGINE.

Madame, vous ſavez, juſqu'à quelle inſolence
Le peuple a de ſes cris fait monter la licence.
Ces Thébains, que la mort aſſiége à tout moment,
N'attendent leur ſalut que de ſon châtiment.
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous ſont intéreſſés à le trouver coupable;
Vous entendez d'ici leurs cris ſéditieux,
Ils demandent ſon ſang de la part de nos Dieux.
Pourrez-vous réſiſter à tant de violence?
Pourrez-vous le ſervir & prendre ſa défenſe?

JOCASTE.

Moi! ſi je la prendrai? dûſſent tous les Thébains
Porter juſque ſur moi leurs parricides mains,

Sous ces murs tout fumans dussé-je être écrasée,
Je ne trahirai point l'innocence accusée.
Mais une juste crainte occupe mes esprits.
Mon cœur de ce héros fut autrefois épris ;
On le sait, on dira, que je lui sacrifie
Ma gloire, mes époux, mes Dieux & ma patrie ;
Que mon cœur brûle encor.

ÉGINE.

Ah ! calmez cet effroi ;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais....

JOCASTE.

Que dis-tu ? crois-tu qu'une princesse
Puisse jamais cacher sa haine ou sa tendresse ?
Des courtisans sur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts :
A travers les respects, leurs trompeuses souplesses
Pénètrent dans nos cœurs, & cherchent nos faiblesses :
A leur malignité rien n'échappe & ne fuit ;
Un seul mot, un soupir, un coup d'œil nous trahit ;
Tout parle contre nous, jusqu'à notre silence :
Et quand leur artifice & leur persévérance
Ont enfin malgré nous arraché nos secrets,
Alors avec éclat leurs discours indiscrets,
Portant sur notre vie une triste lumière,
Vont de nos passions remplir la terre entière.

ÉGINE.

Eh ! qu'avez-vous, Madame, à craindre de leurs coups ?
Quels regards si perçans sont dangereux pour vous ?

Quel ſecret pénétré peut flétrir votre gloire ?
Si l'on ſait votre amour, on ſait votre victoire ;
On ſait que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE.

Et c'eſt cette vertu qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être à m'accuſer toujours prompte & ſévère,
Je porte ſur moi-même un regard trop auſtère :
Peut-être je me juge avec trop de rigueur ;
Mais enfin Philoctète a régné ſur mon cœur.
Dans ce cœur malheureux ſon image eſt tracée ;
La vertu ni le tems ne l'ont point effacée.
Que dis-je ? Je ne ſais, quand je ſauve ſes jours,
Si la ſeule équité m'appelle à ſon ſecours.
Ma pitié me paraît trop ſenſible & trop tendre ;
Je ſens trembler mon bras tout prêt à le défendre ;
Je me reproche enfin mes bontés & mes ſoins ;
Je le ſervirais mieux, ſi je l'euſſe aimé moins.

ÉGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte ?

JOCASTE.

Oui, je le veux ſans doute :
C'eſt ma ſeule eſpérance ; & pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma prière ait ſur lui de pouvoir,
Il faut qu'il ſe prépare à ne me plus revoir :
De ces funeſtes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuie,
Qu'il ſauve en s'éloignant & ma gloire & ſa vie :
Mais qui peut l'arrêter ? il devrait être ici :
Chère Égine, va, cours.

SCÈNE II.

JOCASTE, PHILOCTÈTE, ÉGINE.

JOCASTE.

AH ! prince, vous voici.
Dans le mortel effroi dont mon ame eſt émue,
Je ne m'excuſe point de chercher votre vue ;
Mon devoir, il eſt vrai, m'ordonne de vous fuir,
Je dois vous oublier, & non pas vous trahir ;
Je crois que vous ſavez le ſort qu'on vous apprête.

PHILOCTÈTE.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête :
Il ſouffre, il eſt injuſte, il faut lui pardonner.

JOCASTE.

Gardez à ſes fureurs de vous abandonner.
Partez, de votre ſort vous êtes encor maître ;
Mais ce moment, Seigneur, eſt le dernier peut-être,
Où je puis vous ſauver d'un indigne trépas.
Fuyez, & loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureuſement ſauvée,
Oubliez que c'eſt moi qui vous l'ai conſervée.

PHILOCTÈTE.

Daignez montrer, Madame, à mon cœur agité
Moins de compaſſion, & plus de fermeté ;
Préférez comme moi mon honneur à ma vie,
Commandez que je meure, & non pas que je fuie ;

Et ne me forcez point, quand je ſuis innocent,
A devenir coupable en vous obéiſſant.
Des biens que m'a ravis la colère céleſte,
Ma gloire, mon honneur eſt le ſeul qui me reſte.
Ne m'ôtez pas ce bien dont je ſuis ſi jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triſte deſtinée,
Madame, à votre époux ma parole eſt donnée;
Quelque indigne ſoupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne ſais point encor comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des Dieux, au nom de cette flamme,
Dont la triſte Jocaſte avait touché votre ame,
Si d'une ſi parfaite & ſi tendre amitié
Vous conſervez encor un reſte de pitié,
Enfin s'il vous ſouvient, que promis l'un à l'autre,
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre,
Daignez ſauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été deſtinés.

PHILOCTÈTE.

Je vous les conſacrai, je veux que leur carrière,
De vous, de vos vertus, ſoit digne toute entière.
J'ai vécu loin de vous; mais mon ſort eſt trop beau,
Si j'emporte en mourant votre eſtime au tombeau.
Qui ſait même, qui ſait, ſi d'un regard propice
Le ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice?
Qui ſait, ſi ſa clémence au ſein de vos états,
Pour m'immoler à vous, n'a point conduit mes pas?
Peut-être il me devait cette grace infinie;
De conſerver vos jours aux dépens de ma vie.
Peut-être d'un ſang pur il peut ſe contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCÈNE III.

ŒDIPE, JOCASTE, PHILOCTÈTE, ÉGINE, ARASPE, Suite.

ŒDIPE.

PRINCE, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un peuple dont la voix preſſe votre ſupplice,
J'ai calmé ſon tumulte, & même contre lui
Je vous viens, s'il le faut, préſenter mon appui.
On vous a ſoupçonné, le peuple a dû le faire.
Moi qui ne juge point ainſi que le vulgaire,
Je voudrais que perçant un nuage odieux,
Déjà votre innocence éclatât à leurs yeux.
Mon eſprit incertain, que rien n'a pu réſoudre.
N'oſe vous condamner, mais ne peut vous abſoudre.
C'eſt au ciel, que j'implore, à me déterminer.
Ce ciel enfin s'apaiſe, il veut nous pardonner,
Et bientôt retirant la main qui nous opprime,
Par la voix du grand prêtre il nomme la victime;
Et je laiſſe à nos Dieux plus éclairés que nous,
Le ſoin de décider entre mon peuple & vous.

PHILOCTÈTE.

Votre équité, Seigneur, eſt inflexible & pure;
Mais l'extrême juſtice eſt une extrême injure,
Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.
Des loix que nous ſuivons la première eſt l'honneur.

Je me ſuis vu réduit à l'affront de répondre
A de vils délateurs que j'ai trop ſu confondre.
Ah! ſans vous abaiſſer à cet indigne ſoin,
Seigneur, il ſuffiſoit de moi ſeul pour témoin :
C'était, c'était aſſez d'examiner ma vie ;
Hercule, appui des Dieux & vainqueur de l'Aſie ;
Les monſtres, les tyrans qu'il m'apprit à dompter,
Ce ſont là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos Dieux cependant interrogez l'organe,
Nous apprendrons de lui ſi leur voix me condamne.
Je n'ai pas beſoin d'eux, & j'attends leur arrêt,
Par pitié pour ce peuple, & non par intérêt.

SCÈNE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, le Grand-Prêtre, ARASPE, PHILOCTÈTE, ÉGINE, Suite, le Chœur.

ŒDIPE.

Eh bien, les Dieux touchés des vœux qu'on leur adreſſe,
Suſpendent-ils enfin leur fureur vengereſſe ?
Quelle main parricide a pû les offenſer ?

PHILOCTÈTE.

Parlez, quel eſt le ſang que nous devons verſer ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Fatal préſent du ciel ! ſcience malheureuſe !
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuſe !

Plût aux cruels destins, qui pour moi sont ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fussent couverts!

PHILOCTÈTE.

Eh bien, que venez-vous annoncer de sinistre?

ŒDIPE.

D'une haine éternelle êtes-vous le ministre?

PHILOCTÈTE.

Ne craignez rien.

ŒDIPE.

Les Dieux veulent-ils mon trépas?

à Œdipe.

LE GRAND-PRÊTRE,

Ah! si vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

ŒDIPE.

Quel que soit le destin que le ciel nous annonce,
Le salut des Thébains dépend de sa réponse.

PHILOCTÈTE.

Parlez.

ŒDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux;
Songez qu'Œdipe....

LE GRAND-PRÊTRE.

Œdipe est plus à plaindre qu'eux.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Œdipe a pour son peuple une amour paternelle;
Nous joignons à sa voix notre plainte éternelle;

Vous, à qui le ciel parle, entendez nos clameurs.

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nous mourons, ſauvez-nous; détournez ſes fureurs;
Nommez cet aſſaſſin, ce monſtre, ce perfide.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nos bras vont dans ſon ſang laver ſon parricide.

LE GRAND-PRÊTRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous?

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dites un mot, il meurt, & vous nous ſauvez tous.

LE GRAND-PRÊTRE.

Quand vous ſerez inſtruits du deſtin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au ſeul nom du coupable.
Le Dieu, qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil ſoit ſon ſeul châtiment;
Mais bientôt éprouvant un déſeſpoir funeſte,
Ses mains ajouteront à la rigueur céleſte.
De ſon ſupplice affreux vos yeux ſeront ſurpris,
Et vous croirez vos jours trop payés à ce prix.

ŒDIPE.

Obéiſſez.

PHILOCTÈTE.

Parlez.

ŒDIPE.

C'eſt trop de réſiſtance.

LE GRAND-PRÊTRE,

à Œdipe.

C'eſt vous qui me forcez à rompre le ſilence.

ŒDIPE.

Que ces retardemens allument mon courroux !

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous le voulez.... eh bien.... c'eſt...

ŒDIPE.

Achève; qui ?

LE GRAND-PRÊTRE,

à Œdipe.

Vous.

ŒDIPE.

Moi ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous, malheureux Prince.

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

JOCASTE.

Interprète des Dieux, qu'oſez-vous nous apprendre ?

à Œdipe.

Qui ? vous ! de mon époux vous ſeriez l'aſſaſſin ?
Vous à qui j'ai donné ſa couronne & ma main ?
Non, Seigneur, non, des Dieux l'oracle nous abuſe;
Votre vertu dément la voix qui vous accuſe.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Ô ciel, dont le pouvoir préſide à notre ſort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTÈTE.

N'attendez point, Seigneur, outrage pour outrage;
Je ne tirerai point un indigne avantage
Du revers inoui qui vous preſſe à mes yeux;
Je vous crois innocent malgré la voix des Dieux.
Je vous rends la juſtice enfin qui vous eſt due,
Et que ce peuple & vous ne m'avez point rendue;
Contre vos ennemis je vous offre mon bras;
Entre un pontife & vous je ne balance pas.
Un prêtre, quel qu'il ſoit, quelque Dieu qui l'inſpire,
Doit prier pour ſes rois, & non pas les maudire.

ŒDIPE.

Quel excès de vertu, mais quel comble d'horreur!
L'un parle en demi-dieu? l'autre en prêtre impoſteur.

Au Grand-Prêtre.

Voilà donc des autels quel eſt le privilège!
Grace à l'impunité, ta bouche ſacrilège,
Pour accuſer ton roi d'un forfait odieux,
Abuſe inſolemment du commerce des Dieux?
Tu crois que mon courroux doit reſpecter encore
Le miniſtère ſaint que ta main déshonore.
Traître, aux pieds des autels il faudrait t'immoler,
A l'aſpect de tes dieux, que ta voix fait parler.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ma vie eſt en vos mains, vous en êtes le maître;
Profitez des momens que vous avez à l'être.
Aujourd'hui votre arrêt vous ſera prononcé.
Tremblez, malheureux roi, votre règne eſt paſſé;

Une invisible main suspend sur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance apprête.
Bientôt de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,
Privé des feux sacrés & des eaux salutaires,
Remplissant de vos cris les antres solitaires,
Partout d'un Dieu vengeur vous sentirez les coups:
Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres.
Au crime, au châtiment malgré vous destiné,
Vous seriez trop heureux de n'être jamais né.

ŒDIPE.

J'ai forcé jusqu'ici ma colère à t'entendre;
Si ton sang méritait qu'on daignât le répandre,
De ton juste trépas mes regards satisfaits,
De ta prédiction préviendraient les effets:
Va, fui, n'excite plus le transport qui m'agite,
Et respecte un courroux, que ta présence irrite;
Fui, d'un mensonge indigne abominable auteur.

LE GRANGD-PRÊTRE.

Vous me traitez toujours de traître & d'imposteur,
Votre père autrefois me croyait plus sincère.

ŒDIPE.

Arrête: que dis-tu? qui Polibe? mon père?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeste sort;
Ce jour va vous donner la naissance & la mort.
Vos destins sont comblés, vous allez vous connaître.
Malheureux! savez-vous quel sang vous donna l'être?

Entouré de forfaits à vous ſeul réſervés,
Savez-vous ſeulement avec qui vous vivez ?
Ô Corinthe ! ô Phocide ! exécrable hyménée !
Je vois naître une race impie, infortunée,
Digne de ſa naiſſance, & de qui la fureur
Remplira l'univers d'épouvante & d'horreur.
Sortons.

SCÈNE V.

ŒDIPE, PHILOCTÈTE, JOCASTE.

ŒDIPE.

CES derniers mots me rendent immobile ;
Je ne ſais où je ſuis, ma fureur eſt tranquille :
Il me ſemble qu'un Dieu deſcendu parmi nous,
Maître de mes tranſports, enchaîne mon courroux,
Et prêtant au pontife une force divine,
Par ſa terrible voix m'annonce ma ruine.

PHILOCTÈTE.

Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des rois,
Philoctète avec vous combattrait ſous vos loix ;
Mais un prêtre eſt ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait reſpectable.
Fortement appuyé ſur des oracles vains,
Un pontife eſt ſouvent terrible aux ſouverains ;
Et dans ſon zèle aveugle, un peuple opiniâtre,
De ſes liens ſacrés imbécille idolâtre,

Foulant par piété les plus ſaintes des loix,
Croit honorer les Dieux en trahiſſant ſes rois;
Surtout quand l'intérêt, père de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'inſolence.

ŒDIPE.

Ah! Seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs;
La grandeur de votre ame égale mes malheurs;
Accablé ſous le poids du ſoin qui me dévore,
Vouloir me ſoulager, c'eſt m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur?
Quel crime ai-je commis? Eſt-il vrai, Dieu vengeur?

JOCASTE.

Seigneur, c'en eſt aſſez, ne parlons plus de crime:
A ce peuple expirant il faut une victime;
Il faut ſauver l'état, & c'eſt trop différer:
Épouſe de Laïus, c'eſt à moi d'expirer;
C'eſt à moi de chercher ſur l'infernale rive
D'un malheureux époux l'ombre errante & plaintive.
De ſes mânes ſanglans j'apaiſerai les cris;
J'irai... Puiſſent les Dieux ſatisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas n'en point exiger d'autre,
Et que mon ſang verſé puiſſe épargner le vôtre!

ŒDIPE.

Vous mourir, vous, Madame! ah! n'eſt-ce point aſſez
De tant de maux affreux ſur ma tête amaſſés?
Quittez, Reine, quittez ce langage terrible;
Le ſort de votre époux eſt déjà trop horrible;

Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.
Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
Venez.

JOCASTE.

Comment, Seigneur, vous pourriez....

ŒDIPE.

Suivez-moi,
Et venez diſſiper, ou combler mon effroi.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

NON, quoi que vous diſiez, mon ame inquiétée
De ſoupçons importuns n'eſt pas moins agitée.
Le Grand-Prêtre me gêne, & prêt à l'excuſer,
Je commence en ſecret moi-même à m'accuſer.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me ſuis en ſecret interrogé moi-même,
Et mille événemens de mon ame effacés
Se ſont offerts en foule à mes eſprits glacés.
Le paſſé m'interdit, & le préſent m'accable;
Je lis dans l'avenir un ſort épouv[illegible]
Et le crime par-tout ſemble [illegible]

JOC[illegible]

Et quoi? votre vert[illegible]
N'êtes-vous pas [illegible]

[illegible]on ne pen[illegible]
[illegible].

ŒDIPE.

Au nom du grand Laïus, & du courroux céleſte ;
Quand Laïus entreprit ce voyage funeſte,
Avait-il près de lui des gardes, des ſoldats ?

JOCASTE.

Je vous l'ai déjà dit, un ſeul ſuivait ſes pas.

ŒDIPE.

Un ſeul homme ?

JOCASTE.

Ce roi, plus grand que ſa fortune,
Dédaignait, comme vous, une pompe importune ;
On ne voyait jamais marcher devant ſon char
D'un bataillon nombreux le faſtueux rempart :
Au milieu des ſujets ſoumis à ſa puiſſance,
Comme il était ſans crainte, il marchait ſans défenſe ;
Par l'amour de ſon peuple il ſe croyait gardé.

ŒDIPE.

Ô héros, par le ciel aux mortels accordé,
Des véritables rois exemple auguſte & rare !
Œdipe a-t-il ſur toi porté ſa main barbare ?
Dépeignez-moi dans ce prince malheureux !

T

Puiſque vou ux ;
Malgré le f eilleſſe,
Ses yeux br uneſſe ;
Son front c chis,
Imprimaie lits ;
Et ſi j'o e nſe,
ur ,
,
oux.

Seigneur, qu'a ce diſcours qui doive vous ſurprendre ?

ŒDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre,
Je crains que par les Dieux le pontife inſpiré,
Sur mes deſtins affreux ne ſoit trop éclairé.
Moi, j'aurais maſſacré ! ... Dieux ! ſerait-il poſſible ?

JOCASTE.

Cet organe des Dieux eſt-il donc infaillible ?
Un miniſtère ſaint les attache aux autels :
Ils approchent des Dieux ; mais ils ſont des mortels.
Penſez-vous qu'en effet, au gré de leur demande,
Du vol de leurs oiſeaux la vérité dépende ?
Que ſous un fer ſacré des taureaux gémiſſans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs feſtons ces victimes ornées,
Des humains dans leurs flancs portent les deſtinées ?
Non, non, chercher ainſi l'obſcure vérité,
C'eſt uſurper les droits de la divinité.
Nos prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe ;
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

ŒDIPE.

Ah Dieux ! s'il était vrai, quel ſerait mon bonheur ?

JOCASTE.

Seigneur, il eſt trop vrai, croyez-en ma douleur ;
Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas ! pour mon malheur je ſuis bien détrompée,
Et le ciel me punit d'avoir trop écouté

D'un oracle impoſteur la fauſſe obſcurité.
Il m'en coûta mon fils. Oracles, que j'abhorre,
Sans vos ordres, ſans vous, mon fils vivrait encore.

ŒDIPE.

Votre fils ! par quels coups l'avez-vous donc perdu ?
Quel oracle ſur vous les Dieux ont-ils rendu ?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même,
Et d'un oracle faux ne vous alarmez plus.
Seigneur, vous le ſavez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le ſort de mon fils ma tendreſſe inquiète
Conſulta de nos Dieux la fameuſe interprète.
Quelle fureur, hélas ! de vouloir arracher
Des ſecrets que le ſort a voulu nous cacher ;
Mais enfin j'étais mère, & pleine de faibleſſe,
Je me jetai craintive aux pieds de la prêtreſſe ;
Voici ſes propres mots, j'ai dû les retenir ;
Pardonnez ſi je tremble à ce ſeul ſouvenir.
« Ton fils tuera ſon père, & ce fils ſacrilège,
» Inceſte & parricide... Ô Dieux ! achèverai-je ?

ŒDIPE.

Eh bien, Madame ?

JOCASTE.

Enfin, Seigneur, on me prédit
Que mon fils, que ce monſtre entrerait dans mon lit ;
Que je le recevrais, moi, Seigneur, moi ſa mère,
Dégouttant dans mes bras du meurtre de ſon père,
Et tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, Seigneur, à ce récit funeſte ;
Vous craignez de m'entendre & d'écouter le reſte.

ŒDIPE.

Ah ! Madame, achevez. Dites, que fîtes-vous
De cet enfant, l'objet du céleſte courroux ?

JOCASTE.

Je crus les Dieux, Seigneur ; & ſaintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'impérieuſe voix
S'oppoſait à nos Dieux, & condamnait leurs loix :
Il fallut dérober cette tendre victime
Au fatal aſcendant qui l'entraînait au crime ;
Et penſant triompher des horreurs de ſon ſort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
Ô pitié criminelle autant que malheureuſe !
Ô d'un oracle faux obſcurité trompeuſe !
Quel fruit me revient-il de mes barbares ſoins ?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins ;
Dans le cours triomphant de ſes deſtins proſ-
pères,
Il fut aſſaſſiné par des mains étrangères.
Ce ne fut point ſon fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils ſans ſauver mon époux.
Que cet exemple affreux puiſſe au moins vous
inſtruire !
Banniſſez cet effroi qu'un prêtre vous inſpire ;
Profitez de ma faute, & calmez vos eſprits.

ŒDIPE.

Après le grand ſecret que vous m'avez appris,
Il eſt juſte à mon tour que ma reconnaiſſance
Faſſe de mes deſtins l'horrible confidence.
Lorſque vous aurez ſu, par ce triſte entretien,
Le rapport effrayant de votre ſort au mien,
Peut-être, ainſi que moi, frémirez-vous de
crainte.

Le

Le deſtin m'a fait naître au trône de Corinthe,
Cependant de Corinthe, & du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je ſuis né.
Un jour, ce jour affreux, préſent à ma penſée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée.
Pour la première fois, par un don ſolennel,
Mes mains jeunes encor enrichiſſaient l'autel:
Du temple tout à coup les combles s'entr'ouvrirent;
De traits affreux de ſang les marbres ſe couvrirent:
De l'autel, ébranlé par de longs tremblemens,
Une inviſible main repouſſait mes préſens,
Et les vents au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent juſqu'à moi cette voix effrayante:
» Ne viens plus des lieux ſaints ſouiller la pureté;
» Du nombre des vivans les Dieux t'ont rejeté;
» Ils ne reçoivent point tes offrandes impies;
» Va porter tes préſens aux autels des furies;
» Conjure leurs ſerpens prêts à te déchirer;
» Va, ce ſont là les Dieux que tu dois implorer.
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon ame,
Cette voix m'annonça, le croirez-vous, Madame?
Tout l'aſſemblage affreux des forfaits inouis,
Dont le ciel autrefois menaça votre fils;
Me dit que je ſerais l'aſſaſſin de mon père.

JOCASTE.

Ah Dieux!

ŒDIPE,

Que je ſerai le mari de ma mère.

JOCASTE.

Où ſuis-je? Quel démon en uniſſant nos cœurs,
Cher prince, a pu dans nous raſſembler tant d'horreurs?

ŒDIPE.

Il n'eſt pas encor temps de répandre des larmes,
Vous apprendrez bientôt d'autres ſujets d'alarmes.
Écoutez-moi, Madame, & vous allez trembler.
Du ſein de ma patrie il fallut m'exiler
Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,
Aux deſtins ennemis ne fût un jour fidelle;
Et ſuſpect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'oſa point lutter contre les Dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée:
Je partis, je courus de contrée en contrée:
Je déguiſai partout ma naiſſance & mon nom.
Un ami de mes pas fut le ſeul compagnon.
Dans plus d'une aventure, en ce fatal voyage,
Le Dieu qui me guidait feconda mon courage:
Heureux, ſi j'avais pu, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon deſtin par un noble trépas!
Mais je ſuis réſervé ſans doute au parricide.
Enfin, je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliai juſqu'ici ce grand événement,
La main des Dieux ſur moi ſi long-tems ſuſpendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient ſur ma vue,)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que traînaient deux courſiers.
Il fallut diſputer, dans cet étroit paſſage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune & ſuperbe, & nourri dans un rang,
Où l'on puiſa toujours l'orgueil avec le ſang:
Inconnu, dans le ſein d'une terre étrangère,
Je me croyais encore au trône de mon père;

Et tous ceux qu'à mes yeux le ſort venait offrir,
Me ſemblaient mes ſujets, & faits pour m'obéir.
Je marche donc vers eux, & ma main furieuſe
Arrête des courſiers la fougue impétueuſe.
Loin du char à l'inſtant ces guerriers élancés
Avec fureur ſur moi fondent à coup preſſés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine.
Dieux puiſſans, je ne ſais ſi c'eſt faveur ou haine,
Mais ſans doute pour moi contr'eux vous combattiez,
Et l'un & l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en ſouvient, déjà glacé par l'âge,
Couché ſur la pouſſière, obſervait mon viſage;
Il me tendit les bras, il voulut me parler;
De ſes yeux expirans je vis des pleurs couler;
Moi-même, en le perçant, je ſentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais.... Vous frémiſſez, Madame.

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

ŒDIPE.

Hélas! mon doute affreux va donc être éclairci.

SCÈNE II.

ŒDIPE, JOCASTE, PHORBAS, Suite.

ŒDIPE.

VIENS, malheureux vieillard, viens, approche.... A ſa vue,
D'un trouble renaiſſant je ſens mon ame émue:

Un confus ſouvenir vient encor m'affliger.
Je tremble de le voir & de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien! eſt-ce aujourd'hui qu'il faut que je périſſe?
Grande reine, avez-vous ordonné mon ſupplice?
Vous ne futes jamais injuſte que pour moi.

JOCASTE.

Raſſurez-vous, Phorbas, & répondez au roi.

PHORBAS.

Au roi!

JOCASTE.

C'eſt devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS.

O Dieux! Laïus eſt mort, & vous êtes mon maître!
Vous, Seigneur?

ŒDIPE.

Épargnons les diſcours ſuperflus:
Tu fus le ſeul témoin du meurtre de Laïus,
Tu fus bleſſé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus eſt mort, laiſſez en paix ſa cendre;
N'inſultez pas du moins au malheureux deſtin
D'un fidèle ſujet bleſſé de votre main.

ŒDIPE.

Je t'ai bleſſé? qui? moi?

PHORBAS.

Contentez votre envie;
Achevez de m'ôter une importune vie.
Seigneur, que votre bras, que les Dieux ont trompé,
Verſe un reſte de ſang qui vous eſt échapé;
Et puiſqu'il vous ſouvient de ce ſentier funeſte,
Où mon roi, ...

ŒDIPE.

Malheureux, épargne-moi le reſte.
J'ai tout fait, je le vois; c'en eſt aſſez. O Dieux!
Enfin après quatre ans vous deſſillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas! il eſt donc vrai!

ŒDIPE.

Quoi! c'eſt toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit paſſage?
Oui, c'eſt toi: vainement je cherche à m'abuſer;
Tout parle contre moi, tout ſert à m'accuſer;
Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il eſt vrai, ſous vos coups, j'ai vu tomber mon maître,
Vous avez fait le crime & j'en fus ſoupçonné;
J'ai vécu dans les fers & vous avez régné.

ŒDIPE.

Va, bientôt à mon tour je me rendrai juſtice.
Va, laiſſe-moi du moins le ſoin de mon ſupplice;
Laiſſe-moi, ſauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCÈNE III.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

JOCASTE.... car enfin la fortune jalouſe
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouſe.
Vous voyez mes forfaits: libre de votre foi,
Frappez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas !

ŒDIPE.

Prenez ce fer inſtrument de ma rage,
Qu'il vous ſerve aujourd'hui pour un plus juſte uſage ;
Plongez-le dans mon ſein.

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur ?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur,
Vivez.

ŒDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéreſſe ?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'eſt moi qui vous en preſſe ;
Écoutez ma prière.

ŒDIPE.

Ah ! je n'écoute rien ;
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

ŒDIPE.

Je le ſuis par le crime.

JOCASTE.

Il eſt involontaire.

ŒDIPE.

N'importe, il eſt commis.

JOCASTE.

O comble de miſère !

ŒDIPE.

O trop funeſte hymen ! ô feux jadis ſi doux !

JOCASTE.

Ils ne ſont point éteints ; vous êtes mon époux.

ŒDIPE.

Non, je ne le ſuis plus; & ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le ſaint nœud qui nous lie.
Je remplis ces climats du malheur qui me ſuit.
Redoutez-moi, craignez le Dieu qui me pourſuit;
Ma timide vertu ne ſert qu'à me confondre,
Et de moi déſormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce Dieu partageant le courroux,
L'horreur de mon deſtin s'étendrait juſqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes;
Frappez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accuſez point d'un deſtin ſi cruel;
Vous êtes malheureux & non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,
Vous ignoriez quel ſang vos mains allaient répandre;
Et ſans trop rappeler cet affreux ſouvenir,
Je ne puis que me plaindre, & non pas vous punir.
Vivez.....

ŒDIPE.

Moi, que je vive! il faut que je vous fuie.
Hélas! où traînerai-je une mourante vie?
Sur quels bords malheureux, dans quels triſtes climats
Enſevelir l'horreur qui s'attache à mes pas?
Irai-je, errant encor, & me fuyant moi-même,
Mériter par le meurtre un nouveau diadême?
Irai-je dans Corinthe, où mon triſte deſtin
A des crimes plus grands réſerve encor ma main?
Corinthe, que jamais ta déteſtable rive.....

SCÈNE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

SEIGNEUR, en ce moment un étranger arrive;
Il ſe dit de Corinthe, & demande à vous voir.

ŒDIPE.

Allons, dans un moment je vais le recevoir.
à Jocaſte.
Adieu; que de vos pleurs la ſource ſe diſſipe.
Vous ne reverrez plus l'inconſolable Œdipe:
C'en eſt fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux;
En ceſſant d'être roi, je ceſſe d'être à vous.
Je pars, je vais chercher dans ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne ſoit point criminelle;
Et vivant loin de vous, ſans états, mais en roi,
Juſtifier les pleurs que vous verſez pour moi.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, ARASPE, DIMAS, Suite.

ŒDIPE.

FINISSEZ vos regrets, & retenez vos larmes.
Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes.
Ma fuite à vos malheurs aſſure un prompt ſecours;
En perdant votre roi, vous conſervez vos jours.
Du ſort de tout ce peuple il eſt tems que j'ordonne.
J'ai ſauvé cet empire en arrivant au trône;
J'en deſcendrai du moins comme j'y ſuis monté;
Ma gloire me ſuivra dans mon adverſité.
Mon deſtin fut toujours de vous rendre la vie:
Je quitte mes enfans, mon trône, ma patrie:
Écoutez-moi du moins pour la dernière fois;
Puiſqu'il vous faut un roi, conſultez-en mon choix.
Philoctète eſt puiſſant, vertueux, intrépide;
Un monarque eſt ſon père (1), il fut l'ami d'Alcide;

(1) Il étoit fils du roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

Que je parte, & qu'il règne. Allez chercher Phorbas.
Qu'il paraiſſe à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.
Il faut de mes bontés lui laiſſer quelque marque,
Et deſcendre du moins de mon trône en monarque.
Que l'on faſſe approcher l'étranger devant moi.
Vous, demeurez.

SCÈNE II.

ŒDIPE, ARASPE, ICARE, Suite.

ŒDIPE.

ICARE, eſt-ce vous que je vois?
Vous, de mes premiers ans, ſage dépoſitaire,
Vous, digne favori de Polibe mon père?
Quel ſujet important vous conduit parmi nous?

ICARE.

Seigneur, Polibe eſt mort.

ŒDIPE.

Ah! que m'apprenez-vous?
Mon père.....

ICARE.

A ſon trépas vous deviez vous attendre.
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait deſcendre;
Ses jours étaient remplis, il eſt mort à mes yeux.

ŒDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos Dieux!
Vous qui faiſiez trembler ma vertu trop timide,
Vous qui me prépariez l'horreur d'un parricide!

Mon père eſt chez les morts, & vous m'avez trompé.
Malgré vous dans ſon ſang mes mains n'ont point trempé.
Ainſi de mon erreur eſclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnai ma vie à des malheurs certains,
Trop crédule artiſan de mes triſtes deſtins.
O ciel! & quel eſt donc l'excès de ma miſère?
Si le trépas des miens me devient néceſſaire,
Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un père eſt un bienfait des Dieux?
Allons, il faut partir; il faut que je m'acquitte
Des funèbres tributs que ſa cendre mérite.
Partons. Vous vous taiſez, je vois vos pleurs couler;
Que ce ſilence.....

ICARE.

O ciel! oſerai-je parler?

ŒDIPE.

Vous reſte-t-il encor des malheurs à m'apprendre?

ICARE.

Un moment ſans témoins, daignerez-vous m'entendre?

ŒDIPE *à ſa ſuite.*

Allez, retirez-vous.... Que va-t-il m'annoncer?

ICARE.

A Corinthe, Seigneur, il ne faut plus penſer.
Si vous y paraiſſez, votre mort eſt jurée.

ŒDIPE.

Eh! qui de mes états me défendrait l'entrée?

ICARE.

Du ſceptre de Polibe un autre eſt l'héritier.

ŒDIPE.

Eſt-ce aſſez ? & ce trait ſera-t-il le dernier ?
Pourſuis, deſtin, pourſuis, tu ne pourras m'abattre,
Eh bien, j'allais régner; Icare, allons combattre.
A mes lâches ſujets courons me préſenter.
Parmi ces malheureux prompts à ſe révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains, je mourrais en coupable.
Je dois périr en roi. Quels ſont mes ennemis ?
Parle, quel étranger ſur mon trône eſt aſſis ?

ICARE.

Le gendre de Polibe; & Polibe lui-même
Sur ſon front en mourant a mis le diadême.
A ſon maître nouveau tout le peuple obéit.

ŒDIPE.

Eh quoi! mon père auſſi, mon père me trahit ?
De la rébellion mon père eſt le complice !
Il me chaſſe du trône!

ICARE.

Il vous a fait juſtice;
Vous n'étiez point ſon fils.

ŒDIPE.

Icare....

ICARE.

Avec regret
Je révèle en tremblant ce terrible ſecret:
Mais il le faut, Seigneur, & toute la province....

ŒDIPE.

Je ne ſuis point ſon fils ?

ICARE.

Non, Seigneur; & ce prince
A tout dit en mourant, de ſes remords preſſé;
Pour le ſang de nos rois il vous a renoncé;
Et moi de ſon ſecret confident & complice,
Craignant du nouveau roi la ſévère juſtice,
Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

ŒDIPE.

Je n'étais point ſon fils! & qui ſuis-je, grands Dieux?

ICARE.

Le ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naiſſance;
Et je ſais ſeulement, qu'en naiſſant condamné,
Et ſur un mont déſert à périr deſtiné,
La lumière, ſans moi, vous eût été ravie.

ŒDIPE.

Ainſi donc mon malheur commence avec ma vie;
J'étais dès le berceau l'horreur de ma maiſon.
Où tombais-je en vos mains?

ICARE.

Sur le mont Cythéron.

ŒDIPE.

Près de Thèbe?

ICARE.

Un Thébain, qui ſe dit votre père,
Expoſa votre enfance en ce lieu ſolitaire.
Quelque Dieu bienfaiſant guida vers vous mes pas;
La pitié me ſaiſit, je vous prends dans mes bras;
Je ranime dans vous la chaleur preſque éteinte:
Vous vivez, & bientôt je vous porte à Corinthe.
Je vous préſente au prince: admirez votre ſort;
Le prince vous adopte au lieu de ſon fils mort;

Et par ce coup adroit, ſa politique heureuſe
Affermit pour jamais ſa puiſſance douteuſe.
Sous le nom de ſon fils vous fûtes élevé
Par cette même main qui vous avait ſauvé.
Mais le trône en effet n'était point votre place,
L'intérêt vous y mit, le remord vous en chaſſe.

ŒDIPE.

O vous, qui préſidez aux fortunes des rois,
Dieux! faut-il en un jour m'accabler tant de fois,
Et préparant vos coups par vos trompeurs oracles,
Contre un faible mortel, épuiſer les miracles!
Mais ce vieillard, ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce tems fatal, ne l'as-tu jamais vu?

ICARE.

Jamais; & le trépas vous a ravi peut-être
Le ſeul qui vous eût dit quel ſang vous a fait naître;
Mais long-tems de ſes traits mon eſprit occupé,
De ſon image encor eſt tellement frappé,
Que je le connaîtrais, s'il venait à paraître.

ŒDIPE.

Malheureux! eh pourquoi chercher à le connaître?
Je devrais bien plutôt, d'accord avec les Dieux,
Chérir l'heureux bandeau, qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon deſtin; ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le ſais; mais malgré les maux que je prévois
Un deſir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Le doute en mon malheur eſt un tourment trop rude;
J'abhorre le flambeau, dont je veux m'éclairer;
Je crains de me connaître, & ne puis m'ignorer.

SCÈNE III.

ŒDIPE, ICARE, PHORBAS.

ŒDIPE.

AH! Phorbas, approchez.

ICARE.

Ma ſurpriſe eſt extrême ;
Plus je le vois, & plus.... Ah ! Seigneur, c'eſt lui-même,
C'eſt lui.

PHORBAS *à Icare.*

Pardonnez-moi, ſi vos traits inconnus...

ICARE.

Quoi ! du mont Cythéron ne vous ſouvient-il plus ?

PHORBAS.

Comment ?

ICARE.

Quoi ! cet enfant qu'en mes mains vous remîtes,
Cet enfant qu'au trépas.....

PHORBAS.

Ah, qu'eſt-ce que vous dites ?
Et de quel ſouvenir venez-vous m'accabler ?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, ceſſez de vous troubler.
Vous n'avez en ces lieux que des ſujets de joie ;
Œdipe eſt cet enfant.

PHORBAS.

Que le ciel te foudroie !
Malheureux, qu'as-tu dit ?

ICARE *à Œdipe.*

Seigneur, n'en doutez pas;
Quoi que ce Thébain dise, il vous mit dans mes bras.
Vos destins sont connus, & voilà votre père.

ŒDIPE.

O sort, qui me confond! ô comble de misére!
à Phorbas.
Je serais né de vous, le ciel aurait permis,
Que votre sang versé.

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

ŒDIPE.

Eh quoi! n'avez-vous pas exposé mon enfance?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre présence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

ŒDIPE.

Phorbas, au nom des Dieux, ne me déguise rien.

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos enfans & la reine.

ŒDIPE.

Réponds-moi seulement, la résistance est vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort destiné,
en montrant Icare.
Le mis-tu dans ses bras?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fût-il le dernier de ma vie!

ŒDIPE.

Quel était son pays?

PHORBAS.

Thèbe était sa patrie.

ŒDIPE.

Tu n'étais point ſon père ?

PHORBAS.

Hélas ! il était né
D'un ſang plus glorieux & plus infortuné.

ŒDIPE.

Quel était-il enfin ?

PHORBAS *ſe jette aux genoux du roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

ŒDIPE.

Achève, je le veux.

PHORBAS.

Jocaſte était ſa mère.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux ſoins ?

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux ?

ŒDIPE.

Je n'attendais pas moins.

ICARE.

Seigneur.....

ŒDIPE.

Sortez, cruels, ſortez de ma préſence ;
De vos affreux bienfaits craignez la récompenſe ;
Fuyez ; à tant d'horreurs par vous ſeuls réſervé,
Je vous punirais trop de m'avoir conſervé.

SCENE IV.

ŒDIPE, *ſeul.*

LE voilà donc rempli cet oracle exécrable ;
Dont ma crainte a preſſé l'effet inévitable ;

Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
Inceſte, & parricide, & pourtant vertueux.
Miſérable vertu, nom ſtérile & funeſte,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteſte,
A mon noir aſcendant tu n'as pu réſiſter:
Je tombai dans le piége en voulant l'éviter.
Un Dieu plus fort que moi m'entraînait vers le crime;
Sous mes pas fugitifs il creuſait un abîme;
Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'eſclave & l'inſtrument.
Voilà tous mes forfaits, je n'en connais point d'autres.
Impitoyables Dieux! mes crimes ſont les vôtres,
Et vous m'en puniſſez.... Où ſuis-je? quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit!
Ces murs ſont teints de ſang; je vois les Eumé-nides
Secouer leurs flambeaux vengeurs des parricides.
Le tonnerre en éclat ſemble fondre ſur moi;
L'enfer s'ouvre... Ô Laïus, ô mon père! eſt-ce toi?
Je vois, je reconnais la bleſſure mortelle,
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, venges-toi d'un monſtre déteſté,
D'un monſtre qui ſouilla les flancs qui l'ont porté.
Approches, entraînes-moi dans les demeures ſombres,
J'irai de mon ſupplice épouvanter les ombres.
Viens, je te ſuis.

※

SCÈNE V.

ŒDIPE, JOCASTE, ÉGINE, le Chœur.

JOCASTE.

SEIGNEUR, dissipez mon effroi,
Vos redoutables cris ont été jusqu'à moi.

ŒDIPE.

Terre, pour m'engloutir, entr'ouvres tes abîmes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévu vous accable?

ŒDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur!

ŒDIPE.

Fuyez, Jocaste.

JOCASTE.

Ah trop cruel époux!

ŒDIPE.

Malheureuse! arrêtez, quel nom prononcez-vous?
Moi votre époux! quittez ce titre abominable,
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entends-je?

ŒDIPE.

C'en est fait, nos destins sont remplis.
Laïus était mon père, & je suis votre fils.

Il sort.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Ô crime!

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Ô jour affreux ! jour à jamais terrible !

JOCASTE.

Égine, arraches-moi de ce palais horrible.

ÉGINE.

Hélas !

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher,
Si ta main ſans frémir peut encor m'approcher,
Aides-moi, ſoutiens-moi, prens pitié de ta reine.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dieu ! eſt-ce donc ainſi que finit votre haine ?
Reprenez, reprenez vos funeſtes bienfaits,
Cruels, il valait mieux nous punir à jamais.

SCÈNE VI.

JOCASTE, ÉGINE, le Grand-Prêtre, le Chœur.

LE GRAND-PRÊTRE.

PEUPLE, un calme heureux écarte les tempêtes,
Un ſoleil plus ſerein ſe lève ſur vos têtes ;
Les feux contagieux ne ſont plus allumés ;
Vos tombeaux qui s'ouvraient ſont déjà refermés ;
La mort fuit, & le Dieu du ciel & de la terre
Annonce ſes bontés par la voix du tonnerre.

Ici on entend gronder la foudre, & on voit briller les éclairs.

JOCASTE.

Quels éclats ! ciel ! où ſuis-je, & qu'eſt-ce que jentens ?
Barbares !...

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en eſt fait, & les Dieux ſont contens.
Laïus du ſein des morts ceſſe de vous pourſuivre,
Il vous permet encor de régner & de vivre ;
Le ſang d'Œdipe enfin ſuffit à ſon courroux.

LE CHŒUR.

Dieux !

JOCASTE.

Ô mon fils ! hélas ! dirai-je mon époux ?
Ô des noms les plus chers, aſſemblage effroyable !
Il eſt donc mort ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Il vit, & le ſort qui l'accable
Des morts & des vivans ſemble le ſéparer ;
Il s'eſt privé du jour avant que d'expirer.
Je l'ai vu dans ſes yeux enfoncer cette épée,
Qui du ſang de ſon père avait été trempée,
Il a rempli ſon ſort, & ce moment fatal
Du ſalut des Thébains eſt le premier ſignal.
Tel eſt l'ordre du ciel, dont la fureur ſe laſſe ;
Comme il veut, aux mortels il fait juſtice ou grace ;
Ses traits ſont épuiſés ſur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi je me punis.
Elle ſe frappe.
Par un pouvoir affreux réſervé à l'inceſte,
La mort eſt le ſeul bien, le ſeul Dieu qui me reſte.
Laïus, reçois mon ſang, je te ſuis chez les morts :
J'ai vécu vertueuſe, & je meurs ſans remords.

LE CHŒUR.

Ô malheureuſe reine ! ô deſtin que j'abhorre !

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils, puiſqu'il reſpire encore.
Prêtres, & vous Thébains, qui fûtes mes ſujets,
Honorez mon bûcher, & ſongez à jamais,
Qu'au milieu des horreurs du deſtin qui m'opprime,
J'ai fait rougir les Dieux qui m'ont forcée au crime.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LETTRES

Écrites en 1719, *qui contiennent la critique de l'*ŒDIPE *de* Sophocle, *de celui* de Corneille, *& de celui de l'auteur.*

LETTRE PREMIÈRE.

JE vous envoie, Monſieur, ma tragédie d'*Œdipe*, que vous avez vu naître. Vous ſavez que j'ai commencé cette pièce à dix-neuf ans. Si quelque choſe pouvait faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeuneſſe me ſervirait d'excuſe. Du moins malgré les défauts dont cette tragédie eſt pleine, & que je ſuis le premier à reconnaître, j'oſe me flatter que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage & ceux que l'ignorance & la malignité m'ont imputés. Je ſens combien il eſt dangereux

de parler de ſoi : mais mes malheurs ayant été publics, il faut que ma juſtification le ſoit auſſi. La réputation d'honnête homme m'eſt plus chère que celle d'auteur : ainſi je crois que perſonne ne trouvera mauvais qu'en donnant au public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence, j'eſſaie de mériter entiérement ſon eſtime, en détruiſant l'impoſture qui pourrait me l'ôter.

Je ſais que tous ceux avec qui j'ai vécu ſont perſuadés de mon innocence : auſſi bien des gens qui ne connaiſſent ni la poéſie, ni moi, m'imputent encore les ouvrages les plus indignes d'un honnête homme & d'un poëte.

Il y a peu d'écrivains célèbres qui n'aient eſſuyé de pareilles diſgraces ; preſque tous les poëtes qui ont réuſſi ont été calomniés ; & il eſt bien triſte pour moi de ne leur reſſembler que par mes malheurs.

Vous n'ignorez pas que la cour & la ville ont, de tout tems, été remplies de critiques obſcènes, qui, à la faveur des nuages qui les couvrent, lancent, ſans être aperçus, les traits les plus envenimés contre les femmes & contre les puiſſances, & qui n'ont que la ſatisfaction de bleſſer adroitement, ſans goûter le plaiſir dangereux de ſe faire connaître. Leurs épigrammes & leurs vaudevilles ſont toujours des enfans ſuppoſés, dont on ne connaît point les vrais parens : ils cherchent à charger de ſes indignités quelqu'un qui ſoit aſſez connu pour que le monde puiſſe l'en ſoupçonner, & qui ſoit aſſez peu protégé pour ne pouvoir ſe défendre. Telle était la ſituation où je me ſuis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avais pas

plus de dix-huit ans. L'imprudence, attachée d'ordinaire à la jeuneſſe, pouvait aiſément autoriſer les ſoupçons que l'on faiſait naître ſur moi. J'étais d'ailleurs ſans appui, & n'avais jamais ſongé à me faire des protecteurs, parce que je ne croyais pas que je duſſe jamais avoir des ennemis.

Il parut, à la mort de *Louis XIV*, une petite pièce imitée des *J'ai vu* de l'abbé *Regnier*. C'était un ouvrage où l'auteur paſſait en revue tout ce qu'il avait vu dans ſa vie. Cette pièce eſt auſſi négligée aujourd'hui, qu'elle était alors recherchée. C'eſt le ſort de tous les ouvrages qui n'ont d'autre mérite que celui de la ſatyre. Cette pièce n'en avait point d'autre ; elle n'était remarquable que par les injures groſſières qui y étaient indignement répandues, & c'eſt ce qui lui donna un cours prodigieux : on oublia la baſſeſſe du ſtyle, en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finiſſait ainſi : *J'ai vu ces maux, & je n'ai pas vingt ans.*

Comme je n'avais pas vingt ans alors, pluſieurs perſonnes crurent que j'avais mis par là mon cachet à cet indigne ouvrage ; on ne me fit pas l'honneur de croire que je puſſe avoir aſſez de prudence pour me déguiſer. L'auteur de cette miſérable ſatyre ne contribua pas peu à la faire courir ſous mon nom, afin de mieux cacher le ſien. Quelques-uns m'imputèrent cette pièce par malignité, pour me décrier & pour me perdre. Quelques autres qui l'admiraient bonnement, me l'attribuèrent pour m'en faire honneur. Ainſi un ouvrage que je n'avais point fait, & même que je n'avais

n'avais point encore vu alors, m'attira de tous côtés des malédictions & des louanges.

Je me ſouviens que paſſant alors par une petite ville de province, les beaux eſprits du lieu me prièrent de leur réciter cette pièce, qu'ils diſaient être un chef-d'œuvre. J'eus beau leur répondre que je n'en étais point l'auteur, & que la pièce était miſérable, ils ne m'en crurent point ſur ma parole; ils admirèrent ma retenue, & j'acquis ainſi auprès d'eux, ſans y penſer, la réputation d'un grand poëte & d'un homme fort modeſte.

Cependant ceux qui m'avaient attribué ce malheureux ouvrage, continuaient à me rendre reſponſable de toutes les ſottiſes qui ſe débitaient dans Paris, & que moi-même je dédaignais de lire. Quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, il eſt ſûr de l'être toujours juſqu'à ce que ſon innocence éclate, ou que la mode de le perſécuter ſoit paſſée; car tout eſt mode en ce pays-là, & on ſe laſſe de tout à la fin, même de faire du mal.

Heureuſement ma juſtification eſt venue, quoiqu'un peu tard: celui qui m'avait calomnié, & qui avait cauſé ma diſgrace, m'a ſigné lui-même, les larmes aux yeux, le déſaveu de ſa calomnie, en préſence de deux perſonnes de conſidération, qui ont ſigné après lui. M. le Marquis de la V*** a eu la bonté de faire voir ce certificat à monſeigneur le régent.

Ainſi il ne manquait à ma juſtification que de la faire connaître au public. Je le fais aujourd'hui, parce que je n'ai pas eu occaſion de le faire plutôt; & je le fais avec d'autant plus de confiance,

qu'il n'y a perſonne en France qui puiſſe avancer que je ſois l'auteur d'aucune des choſes dont j'ai été accuſé, ni que j'en aie débité aucune, ni même que j'en aie jamais parlé, que pour marquer le mépris ſouverain que je fais de ces indignités.

Je m'attends bien que pluſieurs perſonnes, accoutumées à juger de tout ſur le rapport d'autrui, ſeront étonnées de me trouver ſi innocent, après m'avoir cru ſi criminel ſans me connaître. Je ſouhaite que mon exemple puiſſe leur apprendre à ne plus précipiter leurs jugemens ſur les apparences les plus frivoles, & à ne plus condamner ce qu'ils ne connaiſſent pas. On rougirait bientôt de ſes déciſions, ſi on voulait réfléchir ſur les raiſons par leſquelles on ſe détermine. Il s'eſt trouvé des gens qui ont cru ſérieuſement que l'auteur de la tragédie d'*Atrée*, était un méchant homme, parce qu'il avait rempli la coupe d'*Atrée* du ſang du fils de *Thyeſte;* & aujourd'hui il y a des conſciences timorées qui prétendent que je n'ai point de religion, parce que *Jocaſte* ſe défie des oracles d'*Apollon*. Voilà comme on décide preſque toujours dans le monde; & ceux qui ſont accoutumés à juger de la ſorte, ne ſe corrigeront pas par la lecture de cette lettre, peut-être même ne la liront-ils point.

Je ne prétends donc point ici faire taire la calomnie; elle eſt trop inſéparable des ſuccès: mais du moins il m'eſt permis de ſouhaiter, que ceux qui ne ſont en place que pour rendre juſtice, ne faſſent point des malheureux ſur le rapport vague & incertain du premier calomniateur. Faudra-t-il donc

qu'on regarde déſormais comme un malheur, d'être connu par les talens de l'eſprit, & qu'un homme ſoit perſécuté dans ſa patrie, uniquement parce qu'il court une carrière dans laquelle il peut faire honneur à ſa patrie même ?

Ne croyez pas, Monſieur, que je compte parmi les preuves de mon innocence le préſent dont monſeigneur le régent a daigné m'honorer : cette bonté pourrait n'être qu'une marque de ſa clémence ; il eſt au nombre des princes, qui, par des bienfaits, ſavent lier à leur devoir ceux même qui s'en ſont écartés. Une preuve plus sûre de mon innocence, c'eſt qu'il a daigné dire que je n'étais point coupable, & qu'il a reconnu la calomnie, lorſque le tems a permis qu'il pût la découvrir.

Je ne regarde point non plus cette grace que monſeigneur le duc d'Orléans m'a faite comme une récompenſe de mon travail, qui ne méritait tout au plus que ſon indulgence. Il a moins voulu me récompenſer que m'engager à mériter ſa protection : l'envie de lui plaire me tiendra lieu déſormais de génie.

Sans parler de moi, c'eſt un grand bonheur pour les lettres, que nous vivions ſous un prince qui aime les beaux arts autant qu'il hait la flatterie, & dont on peut obtenir la protection, plutôt par de bons ouvrages que par des louanges, pour leſquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux qui, par leur naiſſance & par leur rang, ſont deſtinés à être loués toute leur vie.

LETTRE II.

MOnſieur, avant que de vous faire lire ma tragédie, ſouffrez que je vous prévienne ſur le ſuccès qu'elle a eu, non pas pour m'en applaudir, mais pour vous aſſurer combien je m'en défie.

Je ſais que les premiers applaudiſſemens du public ne ſont pas toujours de sûrs garans de la bonté d'un ouvrage. Souvent un auteur doit le ſuccès de ſa pièce, ou à l'art des acteurs qui la jouent, ou à la déciſion de quelques amis accrédités dans le monde, qui entraînent pour un tems les ſuffrages de la multitude; & le public eſt étonné quelques mois après, de s'ennuyer à la lecture du même ouvrage, qui lui arrachait des larmes dans la repréſentation. Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un ſuccès peut-être paſſager, & dont les comédiens ont plus à s'applaudir que moi-même.

On ne voit que trop d'auteurs dramatiques qui impriment à la tête de leurs ouvrages des préfaces pleines de vanité, *qui comptent les princes & les princeſſes qui ſont venus pleurer aux repréſentations, qui ne donnent d'autres réponſes à leurs cenſeurs que l'approbation du public;* & qui enfin, après s'être placés à côté de *Corneille* & de *Racine*, ſe retrouvent confondus dans la foule des mauvais auteurs, dont ils ſont les ſeuls qui s'exceptent.

J'éviterai du moins ce ridicule: je vous parlerai de ma pièce plus pour avouer mes défauts que

pour les excuſer : mais auſſi je traiterai *Sophocle* & *Corneille* avec autant de liberté que je me traiterai avec juſtice.

J'examinerai les trois *Œdipes* avec une égale exactitude. Le reſpect que j'ai pour l'antiquité de *Sophocle* & pour le mérite de *Corneille*, ne m'aveuglera pas ſur leurs défauts; l'amour-propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. Au reſte, ne regardez point ces diſſertations comme les déciſions d'un critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer. La déciſion ne convient ni à mon âge, ni à mon peu de génie; & ſi la chaleur de la compoſition m'arrache quelques termes peu meſurés, je les déſavoue d'avance, & je déclare que je ne prétends parler affirmativement que ſur mes fautes.

LETTRE III,

Contenant la critique de l'ŒDIPE *de* Sophocle.

MONSIEUR, mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner *ſi la tragédie de* (1) Sophocle *fait ſon imitation par le diſcours, le nombre & l'harmonie; ce qu'*Ariſtote *appelle expreſſément un diſcours agréablement aſſaiſonné.* Je ne diſcuterai

(1) M. *Dacier*, préface ſur l'*Œdipe* de *Sophocle*.

pas non plus *ſi c'eſt une pièce du premier genre ſimple & implexe; ſimple, parce qu'elle n'a qu'une ſimple catastrophe, & implexe, parce qu'elle a la reconnaiſſance avec la péripetie.*

Je vous rendrai ſeulement compte, avec ſimplicité, des endroits qui m'ont révolté, & ſur leſquels j'ai beſoin des lumières de ceux qui connaiſſant mieux que moi les anciens, peuvent mieux excuſer tous leurs défauts.

La ſcène ouvre dans *Sophocle* par un chœur de Thébains proſternés au pied des autels, & qui par leurs larmes & par leurs cris, demandent aux Dieux la fin de leurs calamités. *Œdipe* leur libérateur & leur roi paraît au milieu d'eux.

Je ſuis Œdipe, leur dit-il, *ſi vanté par-tout le monde.* Il y a quelque apparence que les Thébains n'ignoraient pas qu'il s'appelait *Œdipe.*

A l'égard de cette grande réputation dont il ſe vante, M. *Dacier* dit que c'eſt une adreſſe de *Sophocle*, qui veut fonder par là le caractère d'*Œdipe* qui eſt orgueilleux.

Mes enfans, dit Œdipe, *quel eſt le ſujet qui vous amène ici!* Le grand Prêtre lui répond: *Vous voyez devant vous des jeunes gens & des vieillards. Moi qui vous parle, je ſuis le grand Prêtre de Jupiter. Votre ville eſt comme un vaiſſeau battu de la tempête, elle eſt prête d'être abîmée, & n'a pas la force de ſurmonter les flots qui fondent ſur elle.* De là le grand Prêtre prend occaſion de faire une deſcription de la peſte, dont *Œdipe* était auſſi-bien informé que du nom & de la qualité du grand Prêtre de *Jupiter.*

Tout cela n'eſt guères une preuve de cette

perfection, où on prétendait, il y a quelques années, que *Sophocle* avait pouſſé la tragédie; & il ne paraît pas qu'on ait ſi grand tort dans ce ſiècle de refuſer ſon admiration à un poëte, qui n'emploie d'autre artifice pour faire connaître ſes perſonnages, que de faire dire à l'un : *Je m'appelle Œdipe, ſi vanté par tout le monde;* & à l'autre : *Je ſuis le grand Prêtre de Jupiter.* Cette groſſièreté n'eſt plus regardée aujourd'hui comme une noble ſimplicité.

La deſcription de la peſte eſt interrompue par l'arrivée de *Créon*, frère de *Jocaſte*, que le roi avait envoyé conſulter l'oracle, & qui commence par dire à *Œdipe :*

Seigneur, nous avons eu autrefois un roi qui s'appelait Laïus.

ŒDIPE.

Je le ſais, quoique je ne l'aie jamais vu.

CRÉON.

Il a été aſſaſſiné, & Apollon veut que nous puniſſions ſes meurtriers.

ŒDIPE.

Fut-ce dans ſa maiſon ou à la campagne que Laïus fut tué ?

Il eſt déjà contre la vraiſemblance, qu'*Œdipe*, qui règne depuis ſi long-tems, ignore comment ſon prédéceſſeur eſt mort : mais qu'il ne ſache pas même ſi c'eſt aux champs ou à la ville que ce meurtre a été commis, & qu'il ne donne pas la moindre raiſon, ni la moindre excuſe de ſon ignorance, j'avoue que je ne connais point de terme pour exprimer une pareille abſurdité.

C'eſt une faute du ſujet, dit-on, & non de l'auteur, comme ſi ce n'était pas à l'auteur à corriger ſon ſujet, lorſqu'il eſt défectueux. Je ſais qu'on peut me reprocher à peu près la même faute : mais auſſi je ne me ferai pas plus de grace qu'à *Sophocle*, & j'eſpère que la ſincérité avec laquelle j'avouerai mes défauts, juſtifiera la hardieſſe que je prends de relever ceux d'un ancien.

Ce qui ſuit me paraît également éloigné du ſens commun. *Œdipe* demande s'il ne revint perſonne de la ſuite de *Laïus* à qui on puiſſe en demander des nouvelles. On lui répond, qu'*un de ceux qui accompagnaient ce malheureux roi s'étant ſauvé, vint dire dans Thèbes que Laïus avait été aſſaſſiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre.*

Comment ſe peut-il faire qu'un témoin de la mort de *Laïus* diſe que ſon maître a été accablé ſous le nombre, lorſqu'il eſt pourtant vrai que c'eſt un homme ſeul qui a tué *Laïus* & toute ſa ſuite ?

Pour comble de contradiction, *Œdipe* dit, au ſecond acte, qu'il a oui dire que *Laïus* avait été tué par des voyageurs ; mais qu'il n'y a perſonne qui diſe l'avoir vu : & *Jocaſte*, au troiſième acte, en parlant de la mort de ce roi, s'explique ainſi à *Œdipe :*

Soyez bien perſuadé, Seigneur, que celui qui accompagnait Laïus a rapporté que ſon maître avait été aſſaſſiné par des voleurs ; il ne ſaurait changer préſentement, ni parler d'une autre manière : toute la ville l'a entendu comme moi.

Les Thébains auraient été bien plus à plaindre,

ſi l'énigme du Sphynx n'avait pas été plus aiſée à deviner que tout ce galimathias.

Mais ce qui eſt encor plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'eſt point, aprés de telles fautes contre la vraiſemblance, c'eſt qu'*Œdipe*, lorſqu'il apprend que *Phorbas* vit encor, ne ſonge pas ſeulement à le faire chercher; il s'amuſe à faire des imprécations & à conſulter les oracles, ſans donner ordre qu'on amène devant lui le ſeul homme qui pouvait lui donner des lumiéres. Le chœur lui-même, qui eſt ſi intéreſſé à voir finir les malheurs de Thèbes, & qui donne toujours des conſeils à *Œdipe*, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu roi; il le prie ſeulement d'envoyer chercher *Tirésie*.

Enfin *Phorbas* arrive au quatriéme acte. Ceux qui ne connaiſſent point *Sophocle*, s'imaginent ſans doute qu'*Œdipe*, impatient de connaître le meurtrier de *Laïus*, & de rendre la vie aux Thébains, va l'interroger avec empreſſement ſur la mort du feu roi. Rien de tout cela. *Sophocle* oublie que la vengeance de la mort de *Laïus* eſt le ſujet de ſa piéce. On ne dit pas un mot à *Phorbas* de cette aventure, & la tragédie finit ſans que *Phorbas* ait ſeulement ouvert la bouche ſur la mort du roi ſon maître. Mais continuons à examiner de ſuite l'ouvrage de *Sophocle*.

Lorſque *Créon* a appris à *Œdipe* que *Laïus* a été aſſaſſiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre, *Œdipe* répond, au ſens de pluſieurs interprétes: *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, puiſque* Laïus *n'avait point d'argent ſur lui!* La plupart

des autres ſcholiaſtes entendent autrement ce paſſage, & font dire à *Œdipe : Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, ſi on ne leur avait donné de l'argent.* Mais ce ſens-là n'eſt guères plus raiſonnable que l'autre. On ſait que des voleurs n'ont pas beſoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager à faire un mauvais coup.

Et puiſqu'il dépend ſouvent des ſcholiaſtes de faire dire tout ce qu'ils veulent à leurs auteurs, que leur coûteroit-il de leur donner un peu de bon ſens ?

Œdipe, au commencement de ſon ſecond acte, au lieu de mander *Phorbas*, fait venir devant lui *Tirésie*. Le roi & le devin commencent par ſe mettre en colère l'un contre l'autre ; *Tirésie* finit par lui dire :

C'eſt vous qui êtes le meurtrier de Laïus ; *vous vous croyez fils de* Polybe, *roi de Corinthe : vous ne l'êtes point, vous êtes Thébain. La malédiction de votre père & de votre mère vous a autrefois éloigné de cette terre ; vous y êtes revenu, vous avez tué votre père, vous avez épouſé votre mère, vous êtes l'auteur d'un inceſte & d'un parricide ; & ſi vous trouvez que je mente, dites que je ne ſuis pas prophète.*

Tout cela ne reſſemble guères à l'ambiguité ordinaire des oracles. Il étoit difficile de s'expliquer moins obſcurément : & ſi vous joignez aux paroles de *Tirésie* le reproche qu'un ivrogne a fait autrefois à *Œdipe*, qu'il n'était pas fils de *Polybe*, & l'oracle d'*Apollon* qui lui prédit qu'il tuerait ſon père & qu'il épouſerait ſa mère, vous

trouverez que la pièce eſt entièrement finie au commencement de ce ſecond acte.

Nouvelle preuve que *Sophocle* n'avait pas perfectionné ſon art, puiſqu'il ne ſavait pas même préparer les événemens, ni cacher ſous le voile le plus mince la cataſtrophe de ſes pièces.

Allons plus loin. *Œdipe* traite *Tirésie de fou & de vieux enchanteur.* Cependant, à moins que l'eſprit ne lui ait tourné, il doit le regarder comme un véritable prophète. Eh ! de quel étonnement & de quelle horreur ne doit-il point être frappé, en apprenant de la bouche de *Tirésie* tout ce qu'*Apollon* lui a prédit autrefois ? Quel retour ne doit-il point faire ſur lui-même, en apprenant ce rapport fatal qui ſe trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe, qu'il était un fils ſuppoſé, & les oracles de *Thèbes* qui lui diſent qu'il eſt Thébain ? entre *Apollon* qui lui a prédit qu'il épouſerait ſa mère & qu'il tuerait ſon père, & *Tirésie* qui lui apprend que ſes deſtins affreux ſont remplis ? Cependant, comme s'il avait perdu la mémoire de ces événemens épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de ſoupçonner *Créon*, *ſon fidèle & ancien ami*, (comme il l'appelle) d'avoir tué *Laius* ; & cela ſans aucune raiſon, ſans aucun fondement, ſans que le moindre jour puiſſe autoriſer ſes ſoupçons, & (puiſqu'il faut appeler les choſes par leur nom) avec une extravagance dont il n'y a guères d'exemples parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

Quoi ! tu oſes paraître devant moi ! dit-il à Créon : *Tu as l'audace d'entrer dans ce palais,*

toi qui es assurément le meurtrier de Laïus, *& qui as manifestement conspiré contre moi pour me ravir ma couronne !*

Voyons, dis-moi, au nom des Dieux, as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie, pour que tu aies entrepris un si hardi dessein ! N'est-ce pas la plus folle de toutes les entreprises, que d'aspirer à la royauté sans troupes & sans amis, comme si, sans ce secours, il était aisé de monter au trône !

CRÉON lui répond.

Vous changerez de sentiment, si vous me donnez le tems de parler. Pensez-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférât d'être roi avec toutes les frayeurs & toutes les craintes qui accompagnent la royauté, à vivre dans le sein du repos avec toute la sûreté d'un particulier, qui, sous un autre nom, posséderait la même puissance !

Un prince qui serait accusé d'avoir conspiré contre son roi, & qui n'aurait d'autre preuve de son innocence que le verbiage de *Créon*, aurait besoin de la clémence de son maître. Après tous ces grands discours étrangers au sujet, *Créon* demande à *Œdipe* :

Voulez-vous me chasser du royaume ! (1)

ŒDIPE.

Ce n'est pas ton exil que je veux ; je te condamne à la mort.

---

(1) On avertit qu'on a suivi par-tout la traduction de M. *Dacier*.

CRÉON.

Il faut que vous fassiez voir auparavant si je suis coupable.

ŒDIPE.

Tu parles en homme résolu de ne pas obéir.

CRÉON.

C'est parce vous êtes injuste.

ŒDIPE.

Je prends mes sûretés.

CRÉON.

Je dois prendre aussi les miennes.

ŒDIPE.

O Thèbes ! Thèbes !

CRÉON.

Il m'est permis de crier aussi : Thèbes ! Thèbes !

Jocaste vient pendant ce beau discours, & le Chœur la prie d'emmener le roi : proposition très-sage ; car, après toutes les folies qu'*Œdipe* vient de faire, on ne ferait point mal de l'enfermer.

JOCASTE.

J'emmènerai mon mari, quand j'aurai appris la cause de ce désordre.

LE CHŒUR.

Œdipe & Créon ont eu ensemble des paroles sur des rapports forts incertains. On se pique souvent sur des soupçons très-injustes.

JOCASTE.

Celà est-il venu de l'un & de l'autre ?

LE CHŒUR.

Oui, Madame.

JOCASTE.

Quelles paroles ont-ils donc eues !

LE CHŒUR.

C'eſt aſſez, Madame ; les princes n'ont pas pouſſé la choſe plus loin, & cela ſuffit.

Effectivement, comme ſi cela ſuffiſait, *Jocaſte* n'en demande pas davantage au Chœur.

C'eſt dans cette ſcène qu'*Œdipe* raconte à *Jocaſte*, qu'un jour, à table, un homme ivre lui reprocha qu'il étoit un fils ſuppoſé : *J'allai*, continue-t-il, *trouver le roi & la reine ; je les interrogeai ſur ma naiſſance ; ils furent tous deux très-fâchés du reproche qu'on m'avait fait. Quoique je les aimaſſe avec beaucoup de tendreſſe, cette injure, qui était devenue publique, ne laiſſa pas de me demeurer ſur le cœur, & de me donner des ſoupçons. Je partis donc, à leur inſçu, pour aller à Delphes :* Apollon *ne daigna pas répondre préciſément à ma demande ; mais il me dit les choſes les plus affreuſes & les plus épouvantables dont on ait jamais oui parler ; que j'épouſerais infailliblement ma propre mère ; que je ferais voir aux hommes une race malheureuſe qui les remplirait d'horreur ; & que je ſerais le meurtrier de mon père.*

Voilà encor la pièce finie. On avait prédit à *Jocaſte* que ſon fils tremperait ſes mains dans le ſang de *Laïus*, & porterait ſes crimes juſqu'au lit de ſa mère. Elle avait fait expoſer ce fils ſur le mont Cithéron, & lui avait fait percer les talons, (comme elle l'avoue dans cette même ſcène :) *Œdipe* porte encor les cicatrices de cette bleſſure ; il ſait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fils

de *Polybe* : tout cela n'eſt-il pas pour *Œdipe* & pour *Jocaſte* une démonſtration de leurs malheurs ? & n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter ?

Je ſais que *Jocaſte* ne dit point dans cette ſcène qu'elle dût un jour épouſer ſon fils : mais cela même eſt une nouvelle faute.

Car lorſqu'*Œdipe* dit à *Jocaſte* : *On m'a prédit que je ſouillerais le lit de ma mère, & que mon père ſerait maſſacré par mes mains*, Jocaſte doit répondre ſur le champ : *on en avait prédit autant à mon fils ;* ou du moins elle doit faire ſentir au ſpectateur qu'elle eſt convaincue dans ce moment de ſon malheur.

Tant d'ignorance dans *Œdipe* & dans *Jocaſte* n'eſt qu'un artifice groſſier du poëte, qui pour donner à ſa pièce une juſte étendue, fait filer juſqu'au cinquième acte une reconnaiſſance manifeſtée au ſecond, & qui viole les règles du ſens commun, pour ne point manquer en apparence à celles du théâtre.

Cette même faute ſubſiſte dans tout le cours de la pièce.

Cet *Œdipe* qui expliquait les énigmes, n'entend pas les choſes les plus claires. Lorſque le paſteur de Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de *Polybe*, & qu'il lui apprend que *Polybe* n'était pas ſon père, qu'il a été expoſé par un Thébain ſur le mont Cithéron, que ſes pieds avaient été percés & liés avec des courroies, *Œdipe* ne ſoupçonne rien encor. Il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obſcure : & le Chœur toujours préſent dans le cours de la pièce, ne prête

aucune attention à tout ce qui aurait dû instruire *Œdipe* de sa naissance ; le Chœur, qu'on donne pour une assemblée de gens éclairés, montre aussi peu de pénétration qu'*Œdipe* ; & dans le tems que les Thébains devraient être saisis de pitié & d'horreur à la vue des malheurs dont ils sont témoins, ils s'écrient : *Si je puis juger de l'avenir, & si je ne me trompe dans mes conjectures, Cithéron, le jour de demain ne se passera pas que vous ne nous fassiez connaître la patrie & la mere d'*Œdipe, *& que nous ne menions des danses en votre honneur, pour vous rendre graces du plaisir que vous aurez fait à nos princes. Et vous, prince, duquel des Dieux êtes-vous donc fils ! Quelle nymphe vous a eu de* Pan, *Dieu des montagnes ! Etes-vous le fruit des amours d'*Apollon ? *car* Appollon *se plaît aussi sur les montagnes. Est-ce* Mercure *ou* Bacchus *qui se tient aussi sur les sommets des montagnes ? &c.*

Enfin celui qui a autrefois exposé *Œdipe*, arrive sur la scène. *Œdipe* l'interroge sur sa naissance. Curiosité que M. *Dacier* condamne après *Plutarque*, & qui me paraîtrait la seule chose raisonnable qu'*Œdipe* eût faite dans toute la pièce, si cette juste envie de se connaître n'était pas accompagnée d'une ignorance ridicule de lui-même.

Œdipe sait donc enfin tout son sort au quatrième acte. Voilà donc encor la pièce finie.

Monsieur *Dacier*, qui a traduit l'*Œdipe* de *Sophocle*, prétend que le spectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti que prendra *Jocaste*, & la manière dont *Œdipe* accomplira sur lui-même les malédictions qu'il a prononcées contre le meurtrier de *Laïus*. J'avais été séduit là-dessus

par le reſpect que j'ai pour ce ſavant homme, & j'étais de ſon ſentiment, lorſque je lus ſa traduction. La repréſentation de ma pièce m'a bien détrompé, & j'ai reconnu qu'on peut ſans péril louer tant qu'on veut les poëtes Grecs, mais qu'il eſt dangereux de les imiter.

J'avais pris dans *Sophocle* une partie du récit de la mort de *Jocaſte* & de la cataſtrophe d'*Œdipe*. J'ai ſenti que l'attention du ſpectateur diminuait avec ſon plaiſir au récit de cette cataſtrophe; les eſprits remplis de terreur au moment de la reconnaiſſance n'écoutaient plus qu'avec dégoût la fin de la pièce. Peut-être que la médiocrité des vers en était la cauſe; peut-être que le ſpectateur, à qui cette cataſtrophe eſt connue, regrettait de n'entendre rien de nouveau; peut-être auſſi que la terreur ayant été pouſſée à ſon comble, il était impoſſible que le reſte ne parût languiſſant. Quoi qu'il en ſoit, j'ai été obligé de retrancher ce récit, qui n'était pas de plus de quarante vers, & dans *Sophocle* il tient tout le cinquième acte. Il y a grande apparence qu'on ne doit point paſſer à un ancien deux ou trois cents vers inutiles, lorſqu'on n'en paſſe pas quarante à un moderne.

Monſieur *Dacier* avertit dans ſes notes que la pièce de *Sophocle* n'eſt point finie au quatrième acte. N'eſt-ce pas avouer qu'elle eſt finie, que d'être obligé de prouver qu'elle ne l'eſt pas? On ne ſe trouve pas dans la néceſſité de faire de pareilles notes ſur les tragédies de *Racine* & de *Corneille*; il n'y a que les *Horaces* qui auraient beſoin d'un tel commentaire: mais le cinquième

acte des *Horaces* n'en paraîtrait pas moins défectueux.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un endroit du cinquième acte de *Sophocle* que *Longin* a admiré, & que *Dejpréaux* a traduit.

Hymen, funeſte hymen, tu m'as donné la vie;
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
Tu fais rentrer ce ſang dont tu m'avais formé;
Et par là tu produis & des fils & des pères,
Des frères, des maris, des femmes & des mères,
Et tout ce que du ſort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Premièrement, il fallait exprimer que c'eſt dans la même perſonne qu'on trouve ces mères & ces maris; car il n'y a point de mariage qui ne produiſe de tout cela. En ſecond lieu, on ne paſſerait point aujourd'hui à *Œdipe* de faire une ſi curieuſe recherche des circonſtances de ſon crime, & d'en combiner ainſi toutes les horreurs; tant d'exactitude à compter tous ſes titres inceſtueux, loin d'ajouter à l'atrocité de l'action, ſemble plutôt l'affaiblir.

Ces deux vers de *Corneille* diſent beaucoup plus.

Ce ſont eux qui m'ont fait l'aſſaſſin de mon père;
Ce ſont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.

Les vers de *Sophocle* ſont d'un déclamateur, & ceux de *Corneille* ſont d'un poëte.

Vous voyez que dans la critique de l'*Œdipe* de *Sophocle*, je ne me ſuis attaché à relever que les défauts qui ſont de tous les tems & de tous les

lieux; les contradictions, les abſurdités, les vaines déclamations ſont des fautes par tout pays.

Je ne ſuis point étonné que, malgré tant d'imperfections, *Sophocle* ait ſurpris l'admiration de ſon ſiècle. L'harmonie de ſes vers, & le pathétique qui régne dans ſon ſtyle, ont pu ſéduire les Athéniens, qui avec tout leur eſprit & toute leur politeſſe, ne pouvaient avoir une juſte idée de la perfection d'un art qui était encor dans ſon enfance.

Sophocle touchait au tems où la tragédie fut inventée. *Eſchyle*, contemporain de *Sophocle*, était le premier qui s'était aviſé de mettre pluſieurs perſonnages ſur la ſcène. Nous ſommes auſſi touchés de l'ébauche la plus groſſière dans les premières découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées, lorſque la perfection nous eſt une fois connue. Ainſi *Sophocle* & *Euripide*, tout imparfaits qu'ils ſont, ont autant réuſſi chez les Athéniens que *Corneille* & *Racine* parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant les tragédies des Grecs, reſpecter le génie de leurs auteurs; leurs fautes ſont ſur le compte de leur ſiècle; leurs beautés n'appartiennent qu'à eux; & il eſt à croire que s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont preſque inventé de leur tems.

Il eſt vrai qu'ils ſont bien déchus de cette haute eſtime où ils étaient autrefois; leurs ouvrages ſont aujourd'hui ou ignorés ou mépriſés : mais je crois que cet oubli & ce mépris ſont au nombre des injuſtices dont on peut accuſer notre ſiècle; leurs ouvrages méritent d'être lus ſans doute, & s'ils

ſont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils ſont auſſi trop pleins de beautés pour qu'on les mépriſe entièrement.

Euripide ſur-tout, qui me paraît ſi ſupérieur à *Sophocle*, & qui ſerait le plus grand des poëtes, s'il était né dans un tems plus éclairé, a laiſſé des ouvrages qui décèlent un génie parfait, malgré les imperfections de ſes tragédies.

Eh! quelle idée ne doit-on point avoir d'un poëte qui a prêté des ſentimens à *Racine* même? Les endroits que ce grand homme a traduits d'*Euripide* dans ſon inimitable tragédie de *Phèdre*, ne ſont pas les moins beaux de ſon ouvrage.

Dieux, que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je, au travers d'une noble pouſſière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière?
.....Inſenſée; où ſuis-je, & qu'ai-je dit?
Où laiſſai-je égarer mes vœux & mon eſprit?
Je l'ai perdu, les Dieux m'en ont ravi l'uſage.
Œnone, la rougeur me couvre le viſage;
Je te laiſſe trop voir mes honteuſes douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, ſe rempliſſent de pleurs.

Preſque toute cette ſcène eſt traduite mot pour mot d'*Euripide*. Il ne faut pas cependant que le lecteur ſéduit par cette traduction, s'imagine que la pièce d'*Euripide* ſoit un bon ouvrage. Voilà le ſeul bel endroit de ſa tragédie, & même le ſeul raiſonnable; car c'eſt le ſeul que *Racine* ait imité: & comme on ne s'aviſera jamais d'approuver l'*Hippolyte* de *Séneque*, quoique *Racine* ait pris

dans cet auteur toute la déclaration de *Phèdre*, auſſi ne doit-on pas admirer l'*Hippolyte* d'*Euripide*, pour trente ou quarante vers qui ſe ſont trouvés dignes d'être imités par le plus grand de nos poëtes.

Molière prenait quelquefois des ſcènes entières dans *Cyrano de Bergerac*, & diſait pour ſon excuſe : *Cette ſcène eſt bonne, elle m'appartient de droit ; je reprends mon bien par-tout où je le trouve.*

Racine pouvait à peu près en dire autant d'*Euripide*.

Pour moi, après vous avoir dîre bien du mal de *Sophocle*, je ſuis obligé de vous en dire le peu de bien que j'en ſais ; tout différent en cela des médiſans, qui commencent toujours par louer un homme, & qui finiſſent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être, ſans *Sophocle*, je ne ſerais jamais venu à bout de mon *Œdipe*. Je lui dois l'idée de la première ſcène de mon quatrième acte. Celle du Grand-Prêtre qui accuſe le roi, eſt entièrement de lui ; la ſcène des deux vieillards lui appartient encor. Je voudrais lui avoir d'autres obligations, je les avouerais avec la même bonne foi. Il eſt vrai que comme je lui dois des beautés, je lui dois auſſi des fautes, & j'en parlerai dans l'examen de ma pièce, où j'eſpère vous rendre compte des miennes.

LETTRE IV,

*Contenant la critique de l'*ŒDIPE *de* Corneille.

MONSIEUR, après vous avoir fait part de mes ſentimens ſur l'*Œdipe* de *Sophocle*, je vous dirai ce que je penſe de celui de *Corneille*. Je reſpecte beaucoup plus, ſans doute, ce tragique Français, que le Grec: mais je reſpecte encor plus la vérité, à qui je dois les premiers égards. Je crois même que quiconque ne ſait pas connaître les fautes des grands hommes, eſt incapable de ſentir le prix de leurs perfections. J'oſe donc critiquer l'*Œdipe* de *Corneille*; & je le ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point que vous me ſoupçonniez de jalouſie, ni que vous me reprochiez de vouloir m'égaler à lui. C'eſt en l'admirant que je haſarde ma cenſure; & je crois avoir une eſtime plus véritable pour ce fameux poëte, que ceux qui jugent de l'*Œdipe* par le nom de l'auteur, & non par l'ouvrage même, & qui euſſent mépriſé dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'auteur de *Cinna*.

Corneille ſentit bien que la ſimplicité, ou plutôt la ſéchereſſe de la tragédie de *Sophocle*, ne pouvait fournir toute l'étendue qu'exigent nos pièces de théâtre. On ſe trompe fort, lorſqu'on penſe que tous ces ſujets, traités autrefois avec ſuccès par *Sophocle* & par *Euripide*; l'*Œdipe*, le *Philoctète*, l'*Electre*, l'*Iphigénie en Tauride*, ſont des

ſujets heureux & aiſés & à manier; ce ſont les plus ingrats & les plus impraticables ; ce ſont des ſujets d'une ou de deux ſcènes tout au plus, & non pas d'une tragédie. Je ſais qu'on ne peut guères voir ſur le théâtre des événemens plus affreux ni plus attendriſſans ; & c'eſt cela même qui rend le ſuccès plus difficile. Il faut joindre à ces événemens des paſſions qui les préparent : ſi ces paſſions ſont trop fortes, elles étouffent le ſujet; ſi elles ſont trop faibles, elles languiſſent. Il fallait que *Corneille* marchât entre ces deux extrémités, & qu'il ſuppléât par la fécondité de ſon génie à l'aridité de la matière. Il choiſit donc l'épiſode de *Théſée* & de *Dircé ;* & quoique cet épiſode ait été univerſellement condamné, quoique *Corneille* eût pris dès long-tems la glorieuſe habitude d'avouer ſes fautes, il ne reconnut point celle-ci; & parce que cet épiſode était tout entier de ſon invention, il s'en applaudit dans ſa préface : tant il eſt difficile aux plus grands hommes, & même aux plus modeſtes, de ſe ſauver des illuſions de l'amour-propre.

Il faut avouer qu *Théſée* joue un étrange rôle pour un héros, au milieu des maux les plus horribles dont un peuple puiſſe être accablé ; il débute par dire que,

Quelque ravage affreux que faſſe ici la peſte,
L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte;

Et parlant dans la ſeconde ſcène à *Œdipe* :

Il veut lui faire voir un beau feu dans ſon ſein,
Et tâcher d'obtenir un aveu favorable,
Qui peut faire un heureux d'un amant miſérable.

.....Il eſt vrai, j'aime en votre palais ;
Chez vous eſt la beauté qui fait tous mes ſouhaits.
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone & d'Iſmène ;
Elle tient même rang chez vous & chez la reine,
En un mot, c'eſt leur ſœur, la princeſſe Dircé,
Dont les yeux.....

Œdipe répond :

..... Quoi! ſes yeux, Prince, vous ont bleſſé!
Je ſuis fâché pour vous, que la reine ſa mère
Ait ſu vous prévenir pour un fils de ſon frère.
Ma parole eſt donnée, & je n'y puis plus rien :
Mais je crois qu'après tout ſes ſœurs la valent bien.

THÉSÉE.

Antigone eſt parfaite, Iſmène eſt admirable :
Dircé, ſi vous voulez, n'a rien de comparable ;
Elles ſont, l'une & l'autre, un chef-d'œuvre des cieux :
Mais.....
Ce n'eſt pas offenſer deux ſi charmantes ſœurs,
Que voir en leur ainée auſſi quelques douceurs.

Cependant l'ombre de *Laïus* demande un prince ou une princeſſe de ſon ſang pour victime ; *Dircé*, ſeul reſte du ſang de ce roi, eſt prête à s'immoler ſur le tombeau de ſon père : *Théſée*, qui veut mourir pour elle, lui fait accroire qu'il eſt ſon frère, & ne laiſſe pas de lui parler d'amour, malgré la nouvelle parenté.

J'ai mêmes yeux encor, & vous mêmes appas.
Mon cœur n'écoute point ce que le ſang veut dire ;
C'eſt d'amour qu'il gémit, c'eſt d'amour qu'il ſoupire ;

Et

Et pour pouvoir ſans crime en goûter la douceur,
Il ſe révolte exprès contre le nom de ſœur.

Cependant, qui le croirait? *Théſée*, dans cette même ſcène, ſe laſſe de ſon ſtratagême. Il ne peut plus ſoutenir davantage le perſonnage de frère; & ſans attendre que le frère de *Dircé* ſoit connu, il lui avoue toute la feinte, & la remet par-là dans le péril dont il voulait la tirer, en lui diſant pourtant :

Que l'amour, pour défendre une ſi chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin, lorſqu'*Œdipe* reconnaît qu'il eſt le meurtrier de *Laïus*, *Théſée*, au lieu de plaindre ce malheureux roi, lui propoſe un duel pour le lendemain; il épouſe *Dircé* à la fin de la pièce, ainſi la paſſion de *Théſée* fait tout le ſujet de la tragédie, & les malheurs d'*Œdipe* n'en ſont que l'épiſode.

Dircé, perſonnage plus défectueux que *Théſée*, paſſe tout ſon tems à dire des injures à *Œdipe* & à ſa mère; elle dit à *Jocaſte*, ſans détour, qu'elle eſt indigne de vivre.

Votre ſecond hymen peut avoir d'autres cauſes;
Mais j'oſerai vous dire, à bien juger des choſes,
Que pour avoir puiſé la vie en votre flanc,
J'y dois avoir ſucé fort peu de votre ſang.
Celui du grand Laïus dont je m'y ſuis formée,
Trouve bien qu'il eſt doux d'aimer & d'être aimée;
Mais il ne trouve pas qu'on ſoit digne du jour,
Lorſqu'au ſoin de ſa gloire on préfère l'amour.

Il eſt étonnant que *Corneille*, qui a ſenti ce défaut, ne l'ait connu que pour l'excuſer. *Ce manque de reſpect*, dit-il, *de* Dircé *envers ſa mère, ne peut être une faute de théâtre, puiſque nous ne ſommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faiſons voir.* Non ſans doute, on n'eſt pas obligé de faire des gens de bien de tous ſes perſonnages : mais les bienſéances exigent du moins qu'une princeſſe qui a aſſez de vertu pour vouloir ſauver ſon peuple aux dépens de ſa vie, en ait aſſez pour ne point dire des injures atroces à ſa mère.

Pour *Jocaſte*, dont le rôle devrait être intéreſſant, puiſqu'elle partage tous les malheurs d'*Œdipe*, elle n'en eſt pas même le témoin ; elle ne paraît point au cinquième acte, lorſqu'*Œdipe* apprend qu'il eſt ſon fils : en un mot, c'eſt un perſonnage abſolument inutile, qui ne ſert qu'à raiſonner avec *Théſée*, & à excuſer les inſolences de ſa fille, qui agit, dit-elle,

En amante à bon titre, en princeſſe aviſée.

Finiſſons par examiner le rôle d'*Œdipe*, & avec lui la contexture du poëme.

Il commence par vouloir marier une de ſes filles, avant que de s'attendrir ſur le malheur des Thébains; bien plus condamnable en cela que *Théſée*, qui n'étant point chargé, comme lui, du ſalut de tout ce peuple, peut ſans crime écouter ſa paſſion.

Cependant, comme il fallait bien dire au premier acte quelque choſe du ſujet de la pièce, on en touche un mot dans la cinquième ſcène. *Œdipe* ſoupçonne que les Dieux ſont irrités contre les Thébains, parce que *Jocaſte* avait autrefois fait

expoſer ſon fils, & trompé par-là les oracles des Dieux, qui prédiſaient que ce fils tuerait ſon père & épouſerait ſa mère.

Il me ſemble qu'il doit croire plutôt que les Dieux ſont ſatisfaits que *Jocaſte* ait étouffé un monſtre au berceau; & vraiſemblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils, qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

Jocaſte ſoupçonne, avec auſſi peu de fondement, que les Dieux puniſſent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de *Laïus*; elle prétend qu'on n'a jamais pu venger cette mort. Comment donc peut-elle croire que les Dieux la puniſſent de n'avoir pas fait l'impoſſible?

Avec moins de fondement encor *Œdipe* répond;

Pourrons-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus?
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadême.
. . . . . .
Au lieu même, au tems même, attaqué ſeul par trois,
J'en laiſſai deux ſans vie, & mis l'autre aux abois.

Œdipe n'a aucune raiſon de croire que ces trois voyageurs fuſſent des brigands, puiſqu'au quatrième acte, lorſque *Phorbas* paraît devant lui, il lui dit:

Et tu fus un des trois que je fus arrêter,
Dans ce paſſage étroit qu'il fallut diſputer?

S'il les a arrêtés lui-même, & s'il ne les a combattus que parce qu'ils ne voulaient pas lui céder le pas, il n'a point dû les prendre pour des voleurs, qui font ordinairement très-peu de cas des cérémonies, & qui fongent plutôt à détrouſſer les gens, qu'à leur diſputer le haut du pavé.

Mais il me ſemble qu'il y a dans cet endroit une faute encor plus grande. *Œdipe* avoue à *Jocaſte* qu'il s'eſt battu contre trois inconnus au tems même & au lieu même où *Laïus* a été tué. *Jocaſte* ſait que *Laïus* n'avait avec lui que deux compagnons de voyage. Ne devait-elle donc pas ſoupçonner que *Laïus* eſt peut-être mort de la main d'*Œdipe*? Cependant elle ne fait nulle attention à cet aveu; & de peur que la pièce ne finiſſe au premier acte, elle ferme les yeux ſur les lumières qu'*Œdipe* lui donne; & juſqu'à la fin du quatrième acte, il n'eſt pas dit un mot de la mort de *Laïus*, qui pourtant eſt le ſujet de la pièce. Les amours de *Théſée* & de *Dircé* occupent toute la ſcène.

C'eſt au quatrième acte qu'*Œdipe*, en voyant *Phorbas*, s'écrie :

C'eſt un de mes brigands à la mort échappé,
Madame, & vous pouvez lui choiſir des ſupplices:
S'il n'a tué *Laïus*, il fut un des complices.

Pourquoi prendre *Phorbas* pour un brigand? & pourquoi affirmer avec tant de certitude qu'il eſt complice de la mort de *Laïus*? Il me paraît que l'*Œdipe* de *Corneille* accuſe *Phorbas* avec autant de légèreté que l'*Œdipe* de *Sophocle* accuſe *Créon*.

Je ne parle point de l'acte giganteſque d'*Œdipe*

qui tue trois hommes tout seul dans *Corneille*, & qui en tue sept dans *Sophocle*. Mais il est bien étrange qu'*Œdipe* se souvienne, après seize ans, de tous les traits de ces trois hommes; *que l'un avait le poil noir, la mine assez farouche, le front cicatrisé, & le regard un peu louche; que l'autre avait le teint frais & l'œil perçant, qu'il était chauve sur le devant, & mêlé sur le derrière*; & pour rendre la chose encor moins vraisemblable, il ajoute :

On en peut voir en moi la taille & quelques traits.

Ce n'était point à *Œdipe* à parler de cette ressemblance; c'était à *Jocaste*, qui ayant vécu avec l'un & avec l'autre, pouvait en être bien mieux informée qu'*Œdipe*, qui n'a jamais vu *Laïus* qu'un moment en sa vie. Voilà comme *Sophocle* a traité cet endroit : mais il fallait que *Corneille*, ou n'eût point lu du tout *Sophocle*, ou le mépriſât beaucoup, puisqu'il n'a rien emprunté de lui, ni beautés ni défauts.

Cependant, comment se peut-il faire qu'*Œdipe* ait seul tué *Laïus*, & que *Phorbas*, qui a été blessé à côté de ce roi, dise pourtant qu'il a été tué par des voleurs? Il était difficile de concilier cette contradiction; & *Jocaste*, pour toute réponse, a dit que,

C'est un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher sa honte.

Cette petite tromperie de *Phorbas* devait-elle être le nœud de la tragédie d'*Œdipe*? Il s'est pourtant trouvé des gens qui ont admiré cette puérilité; & un homme distingué à la cour par son es-

prit, m'a dit que c'était là le plus bel endroit de *Corneille*.

Au cinquième acte, *Œdipe*, honteux d'avoir épouſé la veuve d'un roi qu'il a maſſacré, dit qu'il veut ſe bannir & retourner à Corinthe; & cependant il envoie chercher *Théſée* & *Dircé*.

Pour lire dans leur ame,
S'ils prêteraient la main à quelque ſourde trame.

Et que lui importent les ſourdes trames de *Dircé*, & les prétentions de cette princeſſe ſur une couronne à laquelle il renonce pour jamais?

Enfin, il me paraît qu'*Œdipe* apprend avec trop de froideur ſon affreuſe aventure. Je ſais qu'il n'eſt point coupable, & que ſa vertu peut le conſoler d'un crime involontaire: mais s'il a aſſez de fermeté dans l'eſprit pour ſentir qu'il n'eſt que malheureux, doit-il ſe punir de ſon malheur? Et s'il eſt aſſez furieux & aſſez déſeſpéré pour ſe crever les yeux, doit-il être aſſez froid pour dire à *Dircé* dans un moment ſi terrible:

Votre frère eſt connu, le ſavez-vous, Madame?
Votre amour pour Théſée eſt dans un plein repos.
. . . . . .
Aux crimes, malgré moi, l'ordre du ciel m'attache;
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache;
Il offre, en m'aveuglant ſur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée, & ma mère à mon lit.
Hélas! qu'il eſt bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous deſtine!
Les ſoins de l'éviter font courir au-devant,
Et l'adreſſe à le fuir y plonge plus avant.

Doit-il reſter ſur le théâtre à débiter plus de quatre-vingts vers avec *Dircé* & *Théſée*, qui ſont deux étrangers pour lui, tandis que *Jocaſte*, ſa femme & ſa mère, ne ſait encore rien de ſon aventure, & ne paraît pas même ſur la ſcène ?

Voilà à peu près les principaux défauts que j'ai cru apercevoir dans l'*Œdipe* de *Corneille*. Je m'abuſe peut-être : mais je parle de ſes fautes avec la même ſincérité que j'admire les beautés qui y ſont répandues ; & quoique les beaux morceaux de cette pièce me paraiſſent être très-inférieurs aux grands traits de ſes autres tragédies, je déſeſpère pourtant de les égaler jamais : car ce grand homme eſt toujours au-deſſus des autres, lors même qu'il n'eſt pas entièrement égal à lui-même.

Je ne parle point de la verſification ; on ſait qu'il n'a jamais fait des vers ſi faibles & ſi indignes de la tragédie. En effet, *Corneille* ne connaiſſait guère la médiocrité, & il tombait dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevait au ſublime.

J'eſpère que vous me pardonnerez, Monſieur, la témérité avec laquelle je parle ; ſi pourtant c'en eſt une de trouver mauvais ce qui eſt mauvais, & de reſpecter le nom de l'auteur ſans en être l'eſclave.

Et quelles fautes voudrait-on que l'on relevât ? Serait-ce celles des auteurs médiocres ; dont on ignore tout juſqu'aux défauts ? C'eſt ſur les imperfections des grands hommes qu'il faut attacher ſa critique ; car ſi le préjugé nous faiſait admirer leurs fautes, bientôt nous les imiterions, & il ſe trouverait peut-être que nous n'aurions pris de ces célèbres écrivains que l'exemple de mal faire.

LETTRE V,

Qui contient la critique du nouvel Œdipe.

MONSIEUR, me voilà enfin parvenu à la partie de ma diſſertation la plus aiſée, c'eſt-à-dire, à la critique de mon ouvrage ; & pour ne point perdre de tems, je commencerai par le premier défaut, qui eſt celui du ſujet. Régulièrement, la pièce d'*Œdipe* devrait finir au premier acte. Il n'eſt pas naturel qu'*Œdipe* ignore comment ſon prédéceſſeur eſt mort. *Sophocle* ne s'eſt point mis du tout en peine de corriger cette faute. *Corneille*, en voulant la ſauver, a fait encor plus mal que *Sophocle*, & je n'ai pas mieux réuſſi qu'eux. *Œdipe*, chez moi, parle ainſi à *Jocaſte*.

On m'avait toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva ſur ſon prince une coupable main.
Pour moi qui, ſur ſon trône élevé par vous-même,
Deux ans après ſa mort, ait ceint le diadême,
Madame, juſqu'ici reſpectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le ſujet de vos pleurs ;
Et de vos ſeuls périls chaque jour alarmée,
Mon ame à d'autres ſoins ſemblait être formée.

Ce compliment ne me paraît point une excuſe valable de l'ignorance d'*Œdipe*. La crainte de déplaire à ſa femme en lui parlant de ſon premier mari, ne doit point du tout l'empêcher de s'in-

former des circonſtances de la mort de ſon prédéceſſeur. C'eſt avoir trop de diſcrétion & trop peu de curioſité ; il ne lui eſt pas permis non plus de ne point ſavoir l'hiſtoire de *Phorbas*. Un miniſtre d'état ne ſaurait jamais être un homme aſſez obſcur pour être en priſon pluſieurs années, ſans qu'on n'en ſache rien. *Jocaſte* a beau dire :

Dans un château voiſin conduit ſecrètement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.

on voit bien que ces deux vers ne ſont mis que pour prévenir la critique ; c'eſt une faute qu'on tâche de déguiſer, mais qui n'en eſt pas moins faute.

Voici un défaut plus conſidérable qui n'eſt pas du ſujet, & dont je ſuis ſeul reſponſable. C'eſt le perſonnage de *Philoctète*. Il ſemble qu'il ne ſoit venu à Thèbes que pour y être accuſé ; encor eſt-il ſoupçonné peut-être un peu légèrement. Il arrive au premier acte, & s'en retourne au troiſième. On ne parle de lui que dans les trois premiers actes, & on n'en dit pas un ſeul mot dans les derniers. Il contribue un peu au nœud de la pièce, & le dénouement ſe fait abſolument ſans lui : ainſi il paraît que ce ſont deux tragédies, dont l'une roule ſur *Philoctète*, & l'autre ſur *Œdipe*.

J'ai voulu donner à *Philoctète* le caractère d'un héros, & j'ai bien peur d'avoir pouſſé la grandeur d'ame juſqu'à la fanfaronade. Heureuſement j'ai lu dans madame *Dacier*, qu'un homme peut parler avantageuſement de ſoi, lorſqu'il eſt calomnié ; voilà le cas où ſe trouve *Philoctète*. Il eſt réduit par la calomnie à la néceſſité de dire du bien

de lui-même. Dans une autre occaſion, j'aurais tâché de lui donner plus de politeſſe que de fierté; & s'il s'était trouvé dans les mêmes circonſtances que *Sertorius* & *Pompée*, j'aurais pris la converſation héroïque de ces deux grands hommes pour modèle, quoique je n'euſſe pas eſpéré de l'atteindre. Mais comme il eſt dans la ſituation de *Nicomède*, j'ai cru devoir le faire parler à peu près comme ce jeune prince, & qu'il lui était permis de dire, *un homme tel que moi*, lorſqu'on l'outrage. Quelques perſonnes s'imaginent que *Philoctete* était un pauvre écuyer d'*Hercule*, qui n'avait d'autre mérite que d'avoir porté ſes flèches, & qui veut s'égaler à ſon maître dont il parle toujours. Cependant il eſt certain que *Philoctete* était un prince de la Grèce, fameux par ſes exploits, compagnon d'*Hercule*, & de qui même les Dieux avaient fait dépendre le deſtin de Troye. Je ne ſais ſi je n'en ai point fait en quelques endroits un fanfaron; mais il eſt certain que c'était un héros.

Pour l'ignorance où il eſt, en arrivant, ſur les affaires de *Thèbes*, je ne la trouve pas moins condamnable que celle d'*Œdipe*. Le mont Œta où il avait vu mourir *Hercule*, n'était pas ſi éloigné de Thèbes, qu'il ne pût ſavoir aiſément ce qui ſe paſſait dans cette ville. Heureuſement cette ignorance vicieuſe de *Philoctete* m'a fourni une expoſition du ſujet qui m'a paru aſſez bien reçue; & c'eſt ce qui me perſuade que les beautés d'un ouvrage naiſſent quelquefois d'un défaut.

Dans toutes les tragédies, on tombe dans un écueil tout contraire. L'expoſition du ſujet ſe

fait ordinairement à un perſonnage qui en eſt auſſi bien informé que celui qui lui parle. On eſt obligé, pour mettre les auditeurs au fait, de faire dire aux principaux acteurs ce qu'ils ont dû vraiſemblablement déjà dire mille fois. Le point de perfection ſerait de combiner tellement les événemens, que l'acteur qui parle n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans ſa bouche que dans le tems même où il le dit. Telle eſt, entre autres exemples de cette perfection, la première ſcène de la tragédie de *Bajazet*. *Acomat* ne peut être inſtruit de ce qui ſe paſſe dans l'armée. *Oſmin* ne peut ſavoir des nouvelles du ſerrail. Ils ſe font l'un à l'autre des confidences réciproques, qui inſtruiſent & qui intéreſſent également le ſpectateur; & l'artifice de cette expoſition eſt conduit avec un ménagement dont je crois que *Racine* ſeul était capable.

Il eſt vrai qu'il y a des ſujets de tragédie où l'on eſt tellement gêné par la bizarrerie des événemens, qu'il eſt preſque impoſſible de réduire l'expoſition de ſa pièce à ce point de ſageſſe & de vraiſemblance. Je crois, pour mon bonheur, que le ſujet d'*Œdipe* eſt de ce genre; & il me ſemble que lorſqu'on ſe trouve ſi peu maître du terrein, il faut toujours ſonger à être intéreſſant plutôt qu'exact; car le ſpectateur pardonne tout, hors la longueur; & lorſqu'il eſt une fois ému, il examine rarement s'il a raiſon de l'être.

A l'égard de l'amour de *Jocaſte* & de *Philoctète*, j'oſe encor dire que c'eſt un défaut néceſſaire; le ſujet ne me fourniſſait rien par lui-même pour remplir les trois premiers actes; à peine même

avais-je de la matière pour les deux derniers. Ceux qui connaiſſent le théâtre, c'eſt-à-dire, ceux qui ſentent les difficultés de la compoſition auſſi-bien que les fautes, conviendront de ce que je dis. Il faut toujours donner des paſſions aux principaux perſonnages. Eh ! quel rôle inſipide aurait joué *Jocaſte*, ſi elle n'avait eu du moins le ſouvenir d'un amour légitime, & ſi elle n'avait craint pour les jours d'un homme qu'elle avait autrefois aimé !

Il eſt ſurprenant que *Philoctète* aime encor *Jocaſte*, après une ſi longue abſence : il reſſemble aſſez aux chevaliers errans, dont la profeſſion était d'être toujours fidèles à leurs maîtreſſes. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui trouvent *Jocaſte* trop âgée pour faire naître encor des paſſions ; elle a pu être mariée ſi jeune, & il eſt ſi ſouvent répété dans la pièce qu'*Œdipe* eſt dans une grande jeuneſſe, que ſans trop preſſer les tems, il eſt aiſé de voir qu'elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Les femmes ſeraient bien malheureuſes, ſi on n'inſpirait plus de ſentiment à cet âge.

Je veux que *Jocaſte* ait plus de ſoixante ans dans *Sophocle* & dans *Corneille*. La conſtruction de leur fable n'eſt pas une règle pour la mienne. Je ne ſuis pas obligé d'adopter leurs fictions ; & s'il leur a été permis de faire revivre dans pluſieurs de leurs pièces des perſonnes mortes depuis long-tems, & d'en faire mourir d'autres qui étaient encor vivantes, on doit bien me paſſer d'ôter à *Jocaſte* quelques années.

Mais je m'aperçois que je fais l'apologie de ma

piéce, au lieu de la critique que j'en avais promiſe. Revenons vîte à la cenſure.

Le troiſiéme acte n'eſt point fini : on ne ſait pourquoi les acteurs ſortent de la ſcéne. *Œdipe* dit à *Jocaſte* :

Suivez mes pas, rentrons ; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
. . . . . Suivez-moi,
Et venez diſſiper ou combler mon effroi.

Mais il n'y a pas de raiſon pour éclaircir ſon doute plutôt derriére le théâtre que ſur la ſcéne ; auſſi *Œdipe* après avoir dit à *Jocaſte* de le ſuivre, revient avec elle le moment d'après, & il n'y a nulle diſtinction entre le troiſiéme & le quatriéme acte, que le coup d'archer qui les ſépare.

La premiére ſcéne du quatriéme acte eſt celle qui a le plus réuſſi : mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait dire dans cette ſcéne à *Jocaſte* & à *Œdipe* tout ce qu'ils avaient dû s'apprendre depuis long-tems. L'intrigue n'eſt fondée que ſur une ignorance bien peu vraiſemblable. J'ai été obligé de recourir à un miracle pour couvrir ce défaut du ſujet. Je mets dans la bouche d'*Œdipe* :

Enfin je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais juſqu'ici ce grand événement,
La main des Dieux ſur moi ſi long-tems ſuſpendue,
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient ſur ma vue.)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers, &c.

Il eſt manifeſte que c'était au premier acte qu'*Œdipe* devait raconter cette aventure de la Phocide ; car dès qu'il apprend par la bouche du grand-Prêtre que les Dieux demandent la punition du meurtrier de *Laius*, ſon devoir eſt de s'informer ſcrupuleuſement & ſans délai de toutes les circonſtances de ce meurtre. On doit lui répondre que *Laïus* a été tué en Phocide, dans un chemin étroit, par deux étrangers, & lui qui ſait que dans ce tems-là même il s'eſt battu contre deux étrangers en Phocide, doit ſoupçonner dès ce moment que *Laïus* a été tué de ſa main. Il eſt triſte d'être obligé, pour cacher cette faute, de ſuppoſer que la vengeance des Dieux ôte dans un tems la mémoire à *Œdipe*, & la lui rend dans un autre.

La ſcène ſuivante d'*Œdipe* & de *Phorbas* me paraît bien moins intéreſſante chez moi que dans *Corneille*. *Œdipe*, dans ma pièce, eſt déjà inſtruit de ſon malheur, avant que *Phorbas* achève de l'en perſuader. *Phorbas* ne laiſſe l'eſprit du ſpectateur dans aucune incertitude, il ne lui inſpire aucune ſurpriſe, & ainſi il ne doit point l'intéreſſer : au contraire, dans *Corneille*, *Œdipe*, loin de ſe douter d'être le meurtrier de *Laïus*, croit en être le vengeur, & il ſe convainc lui-même en voulant convaincre *Phorbas*. Cet artifice de *Corneille* ſerait admirable, ſi *Œdipe* avait quelque lieu de croire que *Phorbas* eſt coupable, & ſi le nœud de la pièce n'était pas fondé ſur un menſonge puérile.

C'eſt un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Je ne pouſſerai pas plus loin la critique de mon ouvrage ; il me ſemble que j'en ai reconnu les défauts les plus importans. On ne doit pas en exiger davantage d'un auteur, & peut-être un cenſeur ne m'aurait-il pas plus maltraité. Si on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a ſouvent dans un ouvrage des défauts qu'on eſt obligé de laiſſer malgré ſoi ; & d'ailleurs il y a peut-être autant d'honneur à avouer ſes fautes qu'à les corriger. J'ajouterai encor que j'en ai ôté autant qu'il en reſte. Chaque repréſentation de mon *Œdipe* était pour moi un examen ſévère, où je recueillais les ſuffrages & les cenſures du public, & j'étudiais ſon goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que monſeigneur le prince de *Conti* eſt celui qui m'a fait les critiques les plus judicieuſes & les plus fines. S'il n'était qu'un particulier, je me contenterais d'admirer ſon diſcernement : mais puiſqu'il eſt élevé au-deſſus des autres par ſon rang autant que par ſon eſprit, j'oſe ici le ſupplier d'accorder ſa protection aux belles lettres dont il a tant de connaiſſance.

J'oubliais de dire que j'ai pris deux vers dans l'*Œdipe* de *Corneille*. L'un eſt au premier acte :

Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion :

L'autre eſt au dernier acte. C'eſt une traduction de *Sénèque : Nec vivis miſtus, nec ſepultis :*

Et le ſort qui l'accable,
Des morts & des vivans ſemble le ſéparer.

Je n'ai point fait ſcrupule de voler ces deux

vers, parce qu'ayant préciſément la même choſe à dire que *Corneille*, il m'était impoſſible de l'exprimer mieux, & j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais de moi.

Il me reſte à parler de quelques rimes que j'ai haſardées dans ma tragédie. J'ai fait rimer *frein* à *rien*; *héros* à *tombeaux*; *contagion* à *poiſon*, &c. Je ne défends point ces rimes, parce que je les ai employées: mais je ne m'en ſuis ſervi que parce que je les ai crues bonnes. Je ne puis ſouffrir qu'on ſacrifie à la richeſſe de la rime toutes les autres beautés de la poéſie, & qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur & à l'eſprit. On pouſſe même la tyrannie juſqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encor plus que pour les oreilles: *je ferais*, *j'aimerais*, &c. ne ſe prononcent point autrement que *traits* & *attraits*: cependant on prétend que ces mots ne riment point enſemble, parce qu'un mauvais uſage veut qu'on les écrive différemment. Mr. *Racine* avait mis dans ſon *Andromaque*:

M'en croirez-vous? Laſſé de ſes trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, Seigneur, je la fuirois.

Le ſcrupule lui prit, & il ôta la rime *fuirois*, qui me paraît (à ne conſulter que l'oreille) beaucoup plus juſte que celle de *jamais*, qu'il lui ſubſtitua.

La bizarrerie de l'uſage, ou plutôt des hommes qui l'établiſſent, eſt étrange ſur ce ſujet comme ſur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre*, qui a deux *r*, rime avec *encore*, qui

n'en a qu'une. Par la même raiſon, *tonnerre* & *terre* devraient rimer avec *père* & *mère:* cependant on ne le ſouffre pas, & perſonne ne réclame contre cette injuſtice.

Il me paraît que la poéſie Françaiſe y gagnerait beaucoup, ſi on voulait ſecouer le joug de cet uſage déraiſonnable & tyrannique. Donner aux auteurs de nouvelles rimes, ce ſerait leur donner de nouvelles penſées; car l'aſſujettiſſement à la rime fait que ſouvent on ne trouve dans la langue qu'un ſeul mot qui puiſſe finir un vers: on ne dit preſque jamais ce qu'on voulait dire; on ne peut ſe ſervir du mot propre; on eſt obligé de chercher une penſée pour la rime, parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce qu'on penſe. C'eſt à cet eſclavage qu'il faut imputer pluſieurs impropriétés qu'on eſt choqué de rencontrer dans nos poëtes les plus exacts. Les auteurs ſentent encor mieux que les lecteurs la dureté de cette contrainte, & ils n'oſent s'en affranchir.

Pour moi, dont l'exemple ne tire point à conſéquence, j'ai tâché de regagner un peu de liberté; & ſi la poéſie occupe encor mon loiſir, je préférerai toujours les choſes aux mots, & la penſée à la rime.

LETTRE VI,

Qui contient une dissertation sur les Chœurs.

MONSIEUR, il ne me reste plus qu'à parler du Chœur que j'introduis dans ma pièce. J'en ai fait un personnage qui paraît à son rang comme les autres acteurs, & qui se montre quelquefois sans parler, seulement pour jeter plus d'intérêt dans la scène, & pour ajouter plus de pompe au spectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on a tenue était la seule qu'on devait prendre, je m'imagine que la manière dont j'ai hasardé les Chœurs, est la seule qui pouvait réussir parmi nous.

Chez les anciens, le Chœur remplissait l'intervalle des actes, & paraissait toujours sur la scène. Il y avait à cela plus d'un inconvénient; car ou il parlait dans les entr'actes de ce qui s'était passé dans les actes précédens, & c'était une répétition fatigante; ou il prévenait ce qui devait arriver dans les actes suivans, & c'était une annonce qui pouvait dérober le plaisir de la surprise; ou enfin il était étranger au sujet, & par conséquent il devait ennuyer.

La présence continuelle du Chœur dans la tragédie, me paraît encor plus impraticable : l'intrigue d'une pièce intéressante exige d'ordinaire que les principaux acteurs aient des secrets à se confier. Eh! le moyen de dire son secret à tout un

peuple ? C'eſt une choſe plaiſante de voir *Phèdre* dans *Euripide* avouer à une troupe de femmes un amour inceſtueux, qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les anciens pouvaient conſerver ſi ſcrupuleuſement un uſage ſi ſujet au ridicule ; c'eſt qu'ils étaient perſuadés que le Chœur était la baſe & le fondement de la tragédie. Voilà bien les hommes, qui prennent preſque toujours l'origine d'une choſe pour l'eſſence de la choſe même. Les anciens ſavaient que ce ſpectacle avait commencé par une troupe de payſans ivres qui chantaient les louanges de *Bacchus*, & ils voulaient que le théâtre fût toujours rempli d'une troupe d'acteurs, qui en chantant les louanges des Dieux, rappelaſſent l'idée que le peuple avait de l'origine de la tragédie. Long-tems même le poëme dramatique ne fut qu'un ſimple Chœur, & les perſonnages qu'on y ajouta, ne furent regardés que comme des épiſodes ; & il y a encor aujourd'hui des ſavans qui ont le courage d'aſſurer que nous n'avons aucune idée de la véritable tragédie, depuis que nous avons banni les Chœurs : c'eſt comme ſi, dans une même pièce, on voulait que nous miſſions Paris, Londres & Madrid ſur le théâtre, parce que nos pères en uſaient ainſi, lorſque la comédie fut établie en France.

M. *Racine* qui a introduit des chœurs dans *Athalie* & dans *Eſther*, s'y eſt pris avec plus de précaution que les Grecs ; il ne les a guères fait paraître que dans les entr'actes ; encor a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraiſemblance qu'exige toujours l'art du théâtre.

A quel propos faire chanter une troupe de Juives, lorſqu'*Eſther* a raconté ſes aventures à *Élize?* Il faut néceſſairement, pour amener cette muſique, qu'*Eſther* leur ordonne de lui chanter quelque air.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques . . .

Je ne parle pas du bizarre aſſortiment du chant & de la déclamation dans une même ſcène : mais du moins il faut avouer que des moralités miſes en muſique doivent paraître bien froides, après ces dialogues pleins de paſſions qui font le caractère de la tragédie. Un Chœur ſerait bien mal venu, après la déclaration de *Phèdre*, ou après la converſation de *Sévère* & de *Pauline*.

Je croirai donc toujours, juſqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'on ne peut haſarder le Chœur dans une tragédie, qu'avec la précaution de l'introduire à ſon rang, & ſeulement lorſqu'il eſt néceſſaire pour l'ornement de la ſcène : encor n'y a-t-il que très-peu de ſujets où cette nouveauté puiſſe être reçue. Le Chœur ſerait abſolument déplacé dans *Bajazet*, dans *Mithridate*, dans *Britannicus*, & généralement dans toutes les pièces dont l'intrigue n'eſt fondée que ſur les intérêts de quelques particuliers : il ne peut convenir qu'à des pièces où il s'agit du ſalut de tout un peuple.

Les Thébains ſont les premiers intéreſſés dans le ſujet de ma tragédie ; c'eſt de leur mort ou de leur vie qu'il s'agit ; & il ne paraît pas hors des bienſéances de faire paraître quelquefois ſur la ſcène ceux qui ont le plus d'intérêt de s'y trouver.

LETTRE VII,

*A l'occaſion de pluſieurs critiques qu'on a faites d'*ŒDIPE.

MONSIEUR, on vient de me montrer une critique de mon *Œdipe*, qui, je crois, ſera imprimée avant que cette ſeconde édition puiſſe paraître. J'ignore quel eſt l'auteur de cet ouvrage. Je ſuis fâché qu'il me prive du plaiſir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté, & des critiques qu'il fait de mes fautes avec autant de diſcernement que de politeſſe.

J'avais déjà reconnu, dans l'examen que j'ai fait de ma tragédie, une bonne partie des défauts que l'obſervateur relève; mais je me ſuis aperçu qu'un auteur s'épargne toujours, quand il ſe critique lui-même, & que le cenſeur veille, lorſque l'auteur s'endort. Celui qui me critique a vu ſans doute mes fautes d'un œil plus éclairé que moi. Cependant je ne ſais ſi, comme j'ai été un peu trop indulgent, il n'eſt pas quelquefois un peu trop ſévère. Son ouvrage m'a confirmé dans l'opinion où je ſuis que le ſujet d'*Œdipe* eſt un des plus difficiles qu'on ait jamais mis au théâtre. Mon cenſeur me propoſe un plan ſur lequel il voudrait que j'euſſe compoſé ma pièce; c'eſt au public à en juger. Mais je ſuis perſuadé que ſi j'avais travaillé ſur le modèle qu'il me préſente, on ne m'aurait pas même fait l'honneur de me critiquer.

J'avoue qu'en ſubſtituant, comme il le veut, *Créon* à *Philoctète*, j'aurais peut-être donné plus d'exactitude à monouvrage ; mais *Créon* aurait été un perſonnage bien froid, & j'aurais trouvé par-là le ſecret d'être à la fois ennuyeux & irrépréhenſible.

On m'a parlé de quelques autres critiques. Ceux qui ſe donnent la peine de les faire me feront toujours beaucoup d'honneur, & même de plaiſir, quand ils daigneront me les montrer. Si je ne puis à préſent profiter de leurs obſervations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai compoſer ; & me feront marcher d'un pas plus ſûr dans cette carrière dangereuſe.

On m'a fait apercevoir que pluſieurs vers de ma pièce ſe trouvaient dans d'autres pièces de théâtre. Je dis qu'on m'en a fait apercevoir ; car, ſoit qu'ayant la tête remplie des vers d'autrui, j'aie cru travailler d'imagination, quand je ne travaillais que de mémoire ; ſoit qu'on ſe rencontre quelquefois dans les mêmes penſées & dans les mêmes tours : il eſt certain que j'ai été plagiaire ſans le ſavoir, & que hors ces deux beaux vers de *Corneille*, que j'ai pris hardiment, & dont je parle dans mes lettres, je n'ai eu deſſein de voler perſonne.

Il y a dans les *Horaces :*

Eſt-ce vous, Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

Et dans ma pièce il y avait :

Eſt-ce vous, Philoctète ? en croirai-je mes yeux ?

J'eſpère qu'on me fera l'honneur de croire que

j'aurais bien trouvé tout seul un pareil vers. Je l'ai changé cependant, aussi bien que plusieurs autres, & je voudrais que tous les défauts de mon ouvrage fussent aussi aisés à corriger que celui-là.

On m'apporte en ce moment une nouvelle critique de mon *Œdipe :* celle-ci me paraît moins instructive que l'autre ; mais beaucoup plus maligne. La première est d'un religieux, à ce qu'on vient de me dire : la seconde est d'un homme de lettres ; & ce qui est assez singulier, c'est que le religieux possède mieux le théâtre, & l'autre la raillerie. Le premier a voulu m'éclairer, & y a réussi. Le second a voulu m'outrager, mais il n'en est point venu à bout. Je lui pardonne sans peine ses injures, en faveur de quelques traits ingénieux & plaisans dont son ouvrage m'a paru semé. Ses railleries m'ont plus diverti qu'elles ne m'ont offensé ; & même de tous ceux qui ont vu cette satire en manuscrit, je suis celui qui en ai jugé le plus avantageusement. Peut-être ne l'ai-je trouvée bonne que par la crainte où j'étais de succomber à la tentation de la trouver mauvaise. Ce sera au public à juger de son prix.

Ce censeur assure, dans son ouvrage, que ma tragédie languira tristement dans la boutique de *Ribou*, lorsque sa lettre aura dessillé les yeux du public ; heureusement il empêche lui-même le mal qu'il me veut faire. Si sa satire est bonne, tous ceux qui la liront, auront quelque curiosité de voir la tragédie qui en est l'objet ; & au lieu que les pièces de théâtre font vendre d'ordinaire leurs critiques, cette critique fera vendre mon ouvrage.

Je lui aurai la même obligation qu'*Eſcobar* eut à *Paſcal*. Cette comparaiſon me paraît aſſez juſte, car ma poéſie pourrait bien être auſſi relâchée que la morale d'*Eſcobar ;* & il y a quelques traits dans la ſatire de ma pièce, qui ſont peut-être dignes des lettres Provinciales, du moins par la malignité.

Je reçois une troiſième critique ; celle-ci eſt ſi miſérable, que je n'en puis moi-même ſoutenir la lecture. J'en attends encor deux autres. Voilà bien des ennemis ; mais je ſouhaite donner bientôt une tragédie qui m'en attire encor davantage.

APPROBATION DE L'AUTEUR.

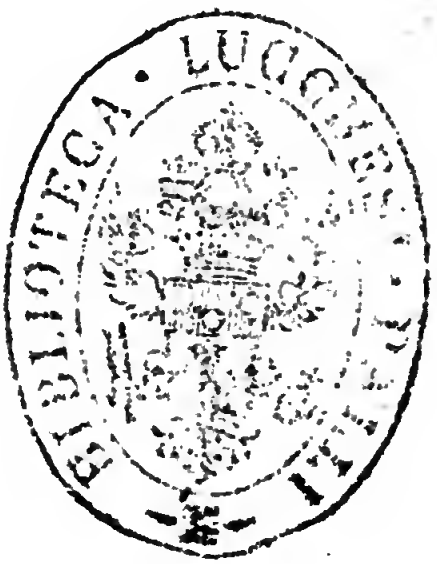
Ayant été obligé de relire le fatras ci-deſſus pour diriger les éditeurs, je déclare avoir trouvé tout cela fort inutile. Que de choſes on écrit qu'on voudrait bien enſuite n'avoir pas écrites !

VOLTAIRE.

MARIAMNE,

TRAGÉDIE,

Revue & corrigée par l'auteur en 1762 & en 1771.



PRÉFACE.

JE ne donne cette édition qu'en tremblant. Tant d'ouvrages que j'ai vu applaudir au théâtre & mépriſés à la lecture, me font craindre pour le mien le même ſort. Une ou deux ſituations, l'aiſ des acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pu m'attirer des ſuffrages aux repréſentations; mais il faut un autre mérite pour ſoutenir le grand jour de l'impreſſion. C'eſt peu d'une conduite régulière; ce ſerait peu même d'intéreſſer. Tout ouvrage en vers, quelque beau qu'il ſoit d'ailleurs, ſera néceſſairement ennuyeux, ſi tous les vers ne ſont pas pleins de force & d'harmonie, ſi on n'y trouve pas une élégance continue, ſi la pièce n'a point ce charme inexprimable de la poéſie que le génie ſeul peut donner, où l'eſprit ne ſaurait jamais atteindre, & ſur lequel on raiſonne ſi mal & ſi inutilement depuis la mort de M. *Deſpréaux*.

C'eſt une erreur bien groſſière de s'imaginer que les vers ſoient la dernière partie d'une pièce de théâtre, & celle qui doit le moins coûter. M. *Racine*, c'eſt-à-dire, l'homme de la terre qui, après *Virgile*, a le mieux connu l'art des vers, ne penſait pas ainſi. Deux années entières lui ſuffirent à peine pour écrire ſa *Phèdre*. *Pradon* ſe vante d'avoir compoſé la ſienne en moins de trois mois. Comme le ſuccès paſſager des repréſentations d'une tragédie ne dépend point du ſtyle, mais des acteurs

& des ſituations, il arriva que les deux *Phèdres* ſemblèrent d'abord avoir une égale deſtinée : mais l'impreſſion régla bientôt le rang de l'une & de l'autre. *Pradon*, ſelon la coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface inſolente, dans laquelle il traitait ſes critiques de malhonnêtes gens : ſa pièce, tant vantée par ſa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite ; & ſans la *Phèdre* de M. *Racine*, on ignorerait aujourd'hui que *Pradon* en a compoſé une.

Mais d'où vient enfin cette diſtance ſi prodigieuſe entre ces deux ouvrages : la conduite en eſt à peu près la même. *Phèdre* eſt mourante dans l'une & dans l'autre. *Théſée* eſt abſent dans les premiers actes : il paſſe pour avoir été aux enfers avec *Pyrithoüs*. *Hippolyte* ſon fils veut quitter *Trézène ;* il veut fuir *Aricie*, qu'il aime. Il déclare ſa paſſion à *Aricie* ; & reçoit avec horreur celle de *Phèdre :* il meurt du même genre de mort, & ſon gouverneur fait le récit de ſa mort. Il y a plus. Les perſonnages des deux pièces ſe trouvant dans les mêmes ſituations, diſent preſque les mêmes choſes ; mais c'eſt là qu'on diſtingue le grand homme, & le mauvais poëte. C'eſt lorſque *Racine* & *Pradon* penſent de même, qu'ils ſont le plus différens. En voici un exemple bien ſenſible, dans la déclaration d'*Hippolyte* à *Aricie*. Monſieur *Racine* fait ainſi parler *Hippolyte*.

Moi qui contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ſes captifs ai long-tems inſulté,
Qui des faibles mortels déplorant les naufrages,
Penſais ſoujours du bord contempler les orages,

Aſſervi maintenant ſous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi?
Un moment a vaincu mon audace imprudente;
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
Depuis près de ſix mois honteux déſeſpéré,
Portant partout le trait dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve;
Préſente je vous fuis, abſente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me ſuit;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me ſouviens plus des leçons de Neptune.
Mes ſeuls gémiſſemens font retentir les bois,
Et mes courſiers oiſifs ont oublié ma voix.

Voici comment *Hippolyte* s'exprime dans *Pradon.*

Aſſez & trop long-tems, d'une bouche profane,
Je mépriſai l'Amour, & j'adorai Diane.
Solitaire, farouche, on me voyait toujours
Chaſſer dans nos forêts les lions & les ours.
Mais un ſoin plus preſſant m'occupe & m'embarraſſe.
Depuis que je vous vois j'abandonne la chaſſe;
Elle fit autrefois mes plaiſirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'eſt que pour penſer à vous.

On ne ſaurait lire ces deux pièces de comparaiſon, ſans admirer l'une & ſans rire de l'autre.

C'eſt pourtant dans toutes les deux le même fond de ſentimens & de penſées; car quand il s'agit de faire parler les paſſions, tous les hommes ont preſque les mêmes idées, mais la façon de les exprimer diſtingue l'homme d'eſprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'eſprit, & le poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme M. *Racine*, il faudrait avoir ſon génie, & polir autant que lui ſes ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui, né avec des talens ſi faibles, & accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail aſſidu les défauts de mes ouvrages? Je ſens avec déplaiſir toutes les fautes qui ſont dans la contexture de cette pièce, auſſi bien que dans la diction. J'en aurais corrigé quelques-unes, ſi j'avais pu retarder cette édition; mais j'en aurais encor laiſſé beaucoup. Dans tous les arts il y a un terme, par-delà lequel on ne peut plus avancer. On eſt reſſerré dans les bornes de ſon talent; on voit la perfection au-delà de ſoi, & on fait des efforts impuiſſans pour y atteindre.

Je ne ferai point une critique détaillée de cette pièce: les lecteurs la feront aſſez ſans moi. Mais je crois qu'il eſt néceſſaire que je parle ici d'une critique générale qu'on a faite ſur le choix du ſujet de *Mariamne*. Comme le génie des Français eſt de ſaiſir vivement le côté ridicule des choſes les plus ſérieuſes, on diſait que le ſujet de *Mariamne* n'était autre choſe qu'*un vieux mari amou-*

reux & brutal, à qui ſa femme refuſe avec aigreur le devoir conjugal ; & on ajoutait, qu'une querelle de ménage ne pouvait jamais faire une tragédie. Je ſupplie qu'on faſſe avec moi quelques réflexions ſur ce préjugé.

Les pièces tragiques ſont fondées ou ſur les intérêts de toute une nation, ou ſur les intérêts particuliers de quelques princes. De ce premier genre ſont l'*Iphigénie en Aulide*, où la Grèce aſſemblée demande le ſang du fils d'*Agamemnon* : les *Horaces*, où trois combattans ont entre les mains le ſort de Rome : l'*Œdipe*, où le ſalut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de *Laïus*. Du ſecond genre ſont *Britannicus*, *Phèdre*, *Mithridate*, *&c.*

Dans ces trois dernières, tout l'intérêt eſt renfermé dans la famille des héros de la pièce : tout roule ſur des paſſions que des bourgeois reſſentent comme les princes ; & l'intrigue de ces ouvrages eſt auſſi propre à la comédie qu'à la tragédie. Ôtez les noms, Mithridate *n'eſt qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille : ſes deux fils en ſont amoureux auſſi ; & il ſe ſert d'une ruſe aſſez baſſe pour découvrir celui des deux qui eſt aimé.* Phèdre *eſt une belle-mère qui, enhardie par une intrigante, fait des propoſitions à ſon beau-fils, lequel eſt occupé ailleurs.* Néron *eſt un jeune homme impétueux, qui devient amoureux tout d'un coup, qui dans le moment veut ſe ſéparer d'avec ſa femme, & qui ſe cache derrière une tapiſſerie pour écouter les diſcours de ſa maîtreſſe.* Voilà des ſujets que *Molière* a pu traiter comme *Racine*. Auſſi l'intrigue de l'*Avare*

eſt-elle préciſément la même que celle de *Mithridate*. *Harpagon* & le roi de Pont ſont deux vieillards amoureux; l'un & l'autre ont leur fils pour rival; l'un & l'autre ſe ſervent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui eſt entre leur fils & leur maîtreſſe; & les deux pièces finiſſent par le mariage du jeune homme.

Molière & *Racine* ont également réuſſi, en traitant ces deux intrigues: l'un a amuſé, a réjoui, a fait rire les honnêtes gens; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verſer des larmes. *Molière* a joué l'amour ridicule d'un vieil avare: *Racine* a repréſenté les faibleſſes d'un grand roi, & les a rendues reſpectables.

Que l'on donne une noce à peindre à *Vateau* & à *le Brun*. L'un repréſentera ſous une treille des payſans pleins d'une joie naïve, groſſière & effrénée, autour d'une table ruſtique, où l'ivreſſe, l'emportement, la débauche, le rire immodéré règneront. L'autre peindra les noces de *Pelée* & *Thétis*, les feſtins des Dieux, leur joie majeſtueuſe. Et tous deux ſeront arrivés à la perfection de leur art par des chemins différens.

On peut appliquer tous ces exemples à *Mariamne*. La mauvaiſe humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les tracaſſeries d'une belle-ſœur, ſont de petits objets comiques par eux-mêmes. Mais un roi, à qui la terre a donné le nom de *Grand*, éperdument amoureux d'une femme auſſi vertueuſe que belle; la paſſion furieuſe de ce roi ſi fameux par ſes vertus & par ſes crimes, ſes cruautés paſſées, ſes remords pré-

ſens : ce paſſage ſi continuel & ſi rapide de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour : l'ambition de ſa ſœur, les intrigues de ſes miniſtres, la ſituation cruelle d'une princeſſe, dont la vertu & la beauté ſont célèbres encor dans le monde, qui avait vu ſon père & ſon frère livrés à la mort par ſon mari, & qui, pour comble de douleur, ſe voyait aimée du meurtrier de ſa famille : quel champ, quelle carrière pour un autre génie que le mien ! Peut-on dire qu'un tel ſujet ſoit indigne de la tragédie ? C'eſt là ſur-tout que, *ſelon ce qu'on peut être, les choſes changent de nom.*

ACTEURS.

HÉRODE, roi de Paleſtine.

MARIAMNE, femme d'Hérode.

SALOME, ſœur d'Hérode.

SOHÊME, prince de la race des Aſmonéens.

MAZAEL, IDAMAS, } miniſtres d'Hérode.

NARBAS, ancien officier des rois Aſmonéens.

AMMON, confident de Sohême.

ÉLISE, confidente de Mariamne.

Un garde d'Hérode parlant.

Suite d'Hérode.

Suite de Sohême.

Une ſuivante de Mariamne, *perſonnage muet.*

La Scène eſt à Jéruſalem, dans le palais d'Hérode.

MARIAMNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Oui, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Juſques à ſon retour eſt du moins affermie.
J'ai volé vers Azor, & repaſſé ſoudain,
Des champs de Samarie aux ſources du Jourdain;
Madame, il était tems que du moins ma préſence
Des Hébreux inquiets, confondît l'eſpérance.
Hérode votre frère à Rome retenu,
Déjà dans ſes états n'était plus reconnu.
Le peuple pour ſes rois, toujours plein d'injuſtices,
Hardi dans ſes diſcours, aveugle en ſes caprices,

Publiait hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'eſclavage était abandonné.
Et que la reine aſſiſe au rang de ſes ancêtres,
Ferait régner ſur nous le ſang de nos grands-prêtres.
Je l'avoue à regret; j'ai vu dans tous les lieux,
Mariamne adorée, & ſon nom précieux.
Iſraël aime encor avec idolâtrie
Le ſang de ces héros dont elle tient la vie.
Sa beauté, ſa naiſſance, & ſur-tout ſes malheurs,
D'un peuple qui nous hait ont ſéduit tous les cœurs;
Et leurs vœux indiſcrets la nommant ſouveraine,
Semblaient vous annoncer une chûte certaine.
J'ai vu par ces faux bruits tout un peuple ébranlé;
Mais j'ai parlé, Madame, & ce peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puiſſance,
Rentrant dans ſes états ſuivi de la vengeance;
Son nom ſeul a par tout répandu la terreur;
Et les Juifs en ſilence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Mazaël, il eſt vrai qu'Hérode va paraître;
Et ces peuples & moi, nous aurons tous un maître.
Ce pouvoir dont à peine on me voyait jouir,
N'eſt qu'une ombre qui paſſe & va s'évanouir.
Mon frère m'était cher, & ſon honheur m'opprime;
Mariamne triomphe, & je ſuis ſa victime.

MAZAEL.

Ne craignez point un frère.

SALOME.

Eh que deviendrons-nous;
Quand la reine à ſes pieds reverra ſon époux?

De mon autorité cette fière rivale,
Auprès d'un roi ſéduit nous fut toujours fatale;
Son eſprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,
Conſerve encor pour nous la même inimitié.
Elle nous outragea, je l'ai trop offenſée;
A notre abaiſſement elle eſt intéreſſée.
Eh! ne craignez-vous plus ces charmes tout puiſſans,
Du malheureux Hérode impérieux tyrans?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hyménée
D'Hérode & de la reine unit la deſtinée,
L'amour prodigieux dont ce prince eſt épris,
Se nourrit par la haine, & croît par le mépris.
Vous avez vu cent fois ce monarque inflexible,
Dépoſer à ſes pieds ſa majeſté terrible,
Et chercher dans ſes yeux, irrités ou diſtraits,
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.
Vous l'avez vu frémir, ſoupirer & ſe plaindre,
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre;
Cruel dans ſon amour, ſoumis dans ſes fureurs,
Eſclave en ſon palais, héros par tout ailleurs.
Que dis-je! en puniſſant une ingrate famille,
Fumant du ſang du père, il adorait la fille:
Le fer encor ſanglant, & que vous excitiez,
Était levé ſur elle, & tombait à ſes pieds.

MAZAEL.

Mais ſongez que dans Rome éloigné de ſa vue,
Sa chaîne de ſi loin ſemble s'être rompue.

SALOME.

Croyez-moi, ſon retour en reſſerre les nœuds,
Et ſes trompeurs appas ſont toujours dangereux.

MAZAEL.

Oui, mais cette ame altière à ſoi-même inhumaine,
Toujours de ſon époux a recherché la haine.
Elle l'irritera par de nouveaux dédains,
Et vous rendra les traits qui tombent de vos mains.
La paix n'habite point entre deux caractères,
Que le ciel a formés l'un à l'autre contraires.
Hérode en tous les tems ſombre, chagrin, jaloux,
Contre ſon amour même aura beſoin de vous.

SALOMÉ.

Mariamne l'emporte, & je ſuis confondue.

MAZAEL.

Au trône d'Aſcalon vous êtes attendue;
Une retraite illuſtre, une nouvelle cour,
Un hymen préparé par les mains de l'Amour,
Vous mettront aiſément à l'abri des tempêtes,
Qui pourraient dans Solime éclater ſur nos têtes.
Sohême eſt d'Aſcalon paiſible ſouverain,
Reconnu, protégé par le peuple Romain,
Indépendant d'Hérode, & cher à ſa province;
Il ſait penſer en ſage, & gouverner en prince.
Je n'aperçois pour vous que des deſtins meilleurs;
Vous gouvernez Hérode, ou vous régnez ailleurs.

SALOME.

Ah! connais mon malheur & mon ignominie:
Mariamne en tout tems empoiſonne ma vie;
Elle m'enlève tout, rang, dignités, crédit,
Et pour elle, en un mot, Sohême me trahit.

MAZAEL.

Lui! qui pour cet hymen attendait votre frère!
Lui dont l'eſprit rigide & la ſageſſe auſtère,

Parut tant mépriſer ces folles paſſions,
De nos vains courtiſans vaines illuſions ?
Au roi ſon allié ferait-il cette offenſe ?

SALOME.

Croyez qu'avec la reine il eſt d'intelligence.

MAZAEL.

Le ſang & l'amitié les uniſſent tous deux;
Mais je n'ai jamais vu.....

SALOME.

Vous n'avez pas mes yeux:
Sur mon malheur nouveau je ſuis trop éclairée:
De ce trompeur hymen la pompe différée,
Les froideurs de Sohême, & ſes diſcours glacés,
M'ont expliqué ma honte, & m'ont inſtruite aſſez.

MAZAEL.

Vous penſez en effet qu'une femme ſévère,
Qui pleure encor ici ſon aïeul & ſon frère,
Et dont l'eſprit hautain (qu'aigriſſent ſes malheurs)
Se nourrit d'amertume, & vit dans les douleurs,
Recherche imprudemment le funeſte avantage,
D'enlever un amant qui ſous vos loix s'engage !
L'amour eſt-il connu de ſon ſuperbe cœur ?

SALOME.

Elle l'inſpire, au moins, & c'eſt là mon malheur.

MAZAEL.

Ne vous trompez-vous point ? Cette ame impérieuſe,
Par excès de fierté ſemble être vertueuſe;
A vivre ſans reproche elle a mis ſon orgueil,

SALOME.

Cet orgueil ſi vanté trouve enfin ſon écueil.
Que m'importe, après tout, que ſon ame hardie
De mon parjure amant flatte la perfidie,
Ou qu'exerçant ſur lui ſon dédaigneux pouvoir,
Elle ait fait mes tourmens ſans même le vouloir?
Qu'elle chériſſe, ou non, le bien qu'elle m'enlève,
Je le perds, il ſuffit; ſa fierté s'en élève;
Ma honte fait ſa gloire; elle a dans mes douleurs
Le plaiſir inſultant de jouir de mes pleurs.
Enfin, c'eſt trop languir dans cette indigne gêne;
Je veux voir à quel point on mérite ma haine.
Sohême vient: allez: mon ſort va s'éclaircir.

SCÈNE II.

SALOME, SOHÈME, AMMON.

SALOME.

APPROCHEZ; votre cœur n'eſt point né pour trahir,
Et le mien n'eſt pas fait pour ſouffrir qu'on l'abuſe.
Le roi revient enfin, vous n'avez plus d'excuſe.
Ne conſultez ici que vos ſeuls intérêts,
Et ne me cachez plus vos ſentimens ſecrets.
Parlez; je ne crains point l'aveu d'une inconſtance,
Dont je m'épriſerais la vaine & faible offenſe.
Je ne ſais point deſcendre à des tranſports jaloux,
Ni rougir d'un affront dont la honte eſt pour vous;

SOHÊME.

Il faut donc m'expliquer, il faut donc vous apprendre
Ce que votre fierté ne craindra point d'entendre.
J'ai beaucoup, je l'avoue, à me plaindre du roi.
Il a voulu, Madame, étendre jusqu'à moi
Le pouvoir que César lui laisse en Palestine;
En m'accordant sa sœur il cherchait ma ruine.
Au rang de ses vassaux il osait me compter.
J'ai soutenu mes droits, il n'a pu l'emporter.
J'ai trouvé comme lui des amis près d'Auguste:
Je ne crains point Hérode, & l'Empereur est juste.
Mais je ne peux souffrir (je le dis hautement)
L'alliance d'un roi dont je suis mécontent.
D'ailleurs, vous connaissez cette cour orageuse.
Sa famille avec lui fut toujours malheureuse:
De tout ce qui l'approche il craint des trahisons:
Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons.
Au frère de la reine il en coûta la vie:
De plus d'un attentat cette mort fut suivie.
Mariamne a vécu, dans ce triste séjour,
Entre la barbarie, & les transports d'amour,
Tantôt sous le couteau, tantôt idolâtrée,
Toujours baignant de pleurs une couche abhorrée,
Craignant & son époux, & de vils délateurs,
De leur malheureux roi lâches adulateurs.

SALOME.

Vous parlez beaucoup d'elle.

SOHÊME.

Ignorez-vous, princesse,
Que son sang est le mien, que son sort m'intéresse?

SALOME.

Je ne l'ignore pas.

SOHÊME.

Apprenez encor plus ;
J'ai crains long-tems pour elle, & je ne tremble plus.
Hérode chérira le ſang qui la fit naître ;
Il l'a promis, du moins, à l'empereur ſon maître.
Pour moi, loin d'une cour, objet de mon courroux,
J'abandonne Solime, & votre frère & vous ;
Je pars : ne penſez pas qu'une nouvelle chaîne
Me dérobe à la vôtre, & loin de vous m'entraîne.
Je renonce à la fois à ce prince, à ſa cour,
A tout engagement, & ſur-tout à l'amour.
Epargnez le reproche à mon eſprit ſincère ;
Quand je ne m'en fais point, nul n'a droit de m'en faire.

SALOME.

Non, n'attendez de moi ni courroux, ni dépit ;
J'en ſavais beaucoup plus que vous n'en avez dit.
Cette cour, il eſt vrai, Seigneur, a vu des crimes ;
Il en eſt quelquefois où des cœurs magnanimes
Par les malheurs des tems ſe laiſſent emporter,
Que la vertu répare, & qu'il faut reſpecter.
Il en eſt de plus bas, & de qui la faibleſſe
Se pare arrogamment du nom de la ſageſſe.
Vous m'entendez peut-être ? En vain vous déguiſez,
Pour qui je ſuis trahie, & qui vous ſéduiſez.
Votre fauſſe vertu ne m'a jamais trompée ;
De votre changement mon ame eſt peu frappée ;
Mais ſi de ce palais, qui vous ſemble odieux,

Les orages paſſés ont indigné vos yeux,
Craignez d'en exciter qui vous ſuivraient peut-être
Juſqu'aux faibles états dont vous êtes le maître.
(*Elle ſort.*)

SCÈNE III.

SOHÊME, AMMON.

SOHÊME.

Où tendait ce diſcours ? que veut-elle ? & pourquoi
Penſe-t-elle en mon cœur pénétrer mieux que moi?
Qui? moi, que je ſoupire! & que pour Mariamne
Mon auſtère amitié ne ſoit qu'un feu profane!
Aux faibleſſes d'amour moi j'irais me livrer,
Lorſque de tant d'attraits je cours me ſéparer!

AMMON.

Salome eſt outragée, il faut tout craindre d'elle.
La jalouſie éclaire, & l'amour ſe décelle.

SOHÊME.

Non, d'un coupable amour je n'ai point les erreurs;
La ſecte dont je ſuis forme en nous d'autres mœurs.
Ces durs Eſſéniens, ſtoïques de Judée,
Ont eu de la morale une plus noble idée.

Nos maîtres, les Romains, vainqueurs des nations,
Commandent à la terre, & nous aux paſſions.
Je n'ai point, grace au ciel, à rougir de moi-même.
Le ſang unit de près Mariamne & Sohême.
Je la voyais gémir ſous un affreux pouvoir;
J'ai voulu la ſervir; j'ai rempli mon devoir.

AMMON.

Je connais votre cœur & juſte, & magnanime;
Il ſe plaît à venger la vertu qu'on opprime.
Puiſſiez-vous écouter, dans cette affreuſe cour,
Votre noble pitié, plutôt que votre amour!

SOHÊME.

Ah! faut-il donc l'aimer pour prendre ſa défenſe?
Qui n'aurait comme moi chéri ſon innocence?
Quel cœur indifférent n'irait à ſon ſecours?
Et qui, pour la ſauver, n'eût prodigué ſes jours?
Ami, mon cœur eſt pur, & tu connais mon zèle.
Je n'habitais ces lieux que pour veiller ſur elle,
Quand Hérode partit, incertain de ſon ſort,
Quand il chercha dans Rome ou le ſceptre ou la mort.
Plein de ſa paſſion, forcenée & jalouſe,
Il tremblait qu'après lui ſa malheureuſe épouſe,
Du trône deſcendue, eſclave des Romains,
Ne fût abandonnée à de moins dignes mains.
Il voulut qu'une tombe à tous deux préparée
Enfermât avec lui cette épouſe adorée:
Phérore fut chargé du miniſtère affreux
D'immoler cet objet de ſes horribles feux.

Phérore m'inſtruiſit de ces ordres coupables.
J'ai veillé ſur des jours ſi chers, ſi déplorables,
Toujours armé, toujours prompt à la protéger,
Et ſur-tout à ſes yeux dérobant ſon danger;
J'ai voulu la ſervir ſans lui cauſer d'alarmes:
Ses malheurs me touchaient encor plus que ſes charmes.
L'amour ne règne point ſur mon cœur agité;
Il ne m'a point vaincu, c'eſt moi qui l'ai dompté;
Et plein du noble feu que ſa vertu m'inſpire,
J'ai voulu la venger, & non pas la ſéduire.
Enfin l'heureux Hérode a fléchi les Romains:
Le ſceptre de Judée eſt remis en ſes mains.
Il revient triomphant ſur ce ſanglant théâtre;
Il revole à l'objet dont il eſt idolâtre,
Qu'il opprima ſouvent, qu'il adora toujours.
Leurs déſaſtres communs ont terminé leurs cours;
Un nouveau jour va luire à cette cour affreuſe;
Je n'ai plus qu'à partir.... Mariamne eſt heureuſe.
Je ne la verrai plus..... mais à d'autres attraits,
Mon cœur, mon triſte cœur eſt fermé pour jamais.
Tout hymen à mes yeux eſt horrible & funeſte;
Qui connaît Mariamne, abhorre tout le reſte.
La retraite a pour moi des charmes aſſez grands;
J'y vivrai vertueux, loin des yeux des tyrans:
Préférant mon partage au plus beau diadême,
Maître de ma fortune, & maître de moi-même.

SCÈNE IV.

SOHÊME, ÉLISE, AMMON.

ÉLISE.

LA mère de la reine, en proie à ſes douleurs,
Vous conjure, Sohême, au nom de tant de pleurs,
De vous rendre près d'elle, & d'y calmer la crainte,
Dont pour ſa fille encor elle a reçu l'atteinte.

SOHÊME.

Quelle horreur jetez-vous dans mon cœur étonné?

ÉLISE.

Elle a ſu l'ordre affreux qu'Hérode avait donné.
Par les ſoins de Salome elle en eſt informée.

SOHÊME.

Ainſi cette ennemie au trouble accoutumée,
Par des troubles nouveaux penſe encor maintenir
Le pouvoir emprunté qu'elle veut retenir!
Quelle odieuſe cour! & combien d'artifices!
On ne marche en ces lieux que ſur des précipices.
Hélas! Alexandre, par des coups inouïs,
Vit périr autrefois ſon époux & ſon fils.
Mariamne lui reſte, elle tremble pour elle;
La crainte eſt bien permiſe à l'amour maternelle.
Éliſe, je vous ſuis, je marche ſur vos pas.
— Grand Dieu, qui prenez ſoin de ces triſtes climats,
De Mariamne encor écartez cet orage,
Conſervez, protégez votre plus digne ouvrage!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

CE nouveau coup porté, ce terrible myſtère,
Dont vous faites inſtruire & la fille, & la mère,
Ce ſecret révélé, cet ordre ſi cruel,
Eſt déſormais le ſceau d'un divorce éternel.
Le roi ne croira point que pour votre ennemie,
Sa confiance en vous ſoit en effet trahie;
Il n'aura plus que vous dans ſes perplexités,
Pour adoucir les traits par vous-même portés;
Vous ſeule aurez fait naître & le calme & l'orage.
Diviſez pour régner; c'eſt là votre partage.

SALOME.

Que ſert la politique au défaut du pouvoir?
Tous mes ſoins m'ont trahi, tout fait mon déſeſpoir.
Le roi m'écrit: il veut, par ſa lettre fatale,
Que ſa ſœur ſe rabaiſſe aux pieds de ſa rivale.
J'eſpérais de Sohême un noble & ſûr appui,
Hérode était le mien; tout me manque aujourd'hui.
Je vois crouler ſur moi le fatal édifice,
Que mes mains élevaient avec tant d'artifice.

Je vois qu'il eſt des temps où tout l'effort humain
Tombe ſous la fortune, & ſe débat en vain,
Où la prudence échoue, où l'art nuit à ſoi-même;
Et je ſens ce pouvoir invincible & ſuprême,
Qui ſe joue à ſon gré, dans nos climats voiſins,
De leurs ſables mouvans comme de nos deſtins.

MAZAEL.

Obéiſſez au roi, cédez à la tempête;
Sous ſes coups paſſagers il faut courber la tête.
Le tems peut tout changer.

SALOME.

Trop vains ſoulagemens!
Malheureux qui n'attend ſon bonheur que du tems!
Sur l'avenir trompeur tu veux que je m'appuie,
Et tu vois cependant les affrons que j'eſſuie.

MAZAEL.

Sohême part au moins; votre juſte courroux
Ne craint plus Mariamne, & n'en eſt plus jaloux.

SALOME.

Sa conduite, il eſt vrai, paraît inconcevable;
Mais m'en trahit-il moins! en eſt-il moins coupable!
Suis-je moins outragée? ai-je moins d'ennemis,
Et d'envieux ſecrets, & de lâches amis?
Il faut que je combatte, & ma chûte prochaine;
Et cet affront ſecret, & la publique haine.
Déjà de Mariamne adorant la faveur,
Le peuple à ma diſgrace inſulte avec fureur.
Je verrai tout plier ſous ſa grandeur nouvelle;
Et mes faibles honneurs éclipſés devant elle.

Mais

Mais c'eſt peu que ſa gloire irrite mon dépit ;
Ma mort va ſignaler ma chûte & ſon crédit.
Je ne me flatte point : je ſais comme, en ſa place,
De tous mes ennemis, je confondrais l'audace.
Ce n'eſt qu'en me perdant qu'elle pourra régner ;
Et ſon juſte courroux ne doit point m'épargner.
Cependant, ô contrainte ! ô comble d'infamie !
Il faut donc qu'à ſes yeux ma fierté s'humilie !
Je viens avec reſpect eſſuyer ſes hauteurs,
Et la féliciter ſur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Elle vient en ces lieux.

SALOME.

Faut-il que je la voie ?

SCÈNE II.

MARIAMNE, ÉLISE, SALOME, MAZAEL, NARBAS.

SALOME.

JE viens auprès de vous partager votre joie.
Rome me rend un frère, & vous rend un époux,
Couronné, tout puiſſant, & digne enfin de vous.
Ses triomphes paſſés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de *grand*, dont l'univers l'honore,
Les droits du ſénat même à ſes ſoins confiés,
Sont autant de préſens qu'il va mettre à vos pieds.

Poſſédez déſormais ſon ame & ſon empire :
C'eſt ce qu'à vos vertus mon amitié deſire ;
Et je vais par mes ſoins ſerrer l'heureux lien
Qui doit joindre à jamais votre cœur & le ſien.

MARIAMNE.

Je ne prétends de vous, ni n'attends ce ſervice.
Je vous connais, Madame, & je vous rends juſtice.
Je ſais par quels complots, je ſais par quels détours,
Votre haine impuiſſante a pourſuivi mes jours,
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être :
Mais vous deviez du moins apprendre à me connaître.
Ne me redoutez point ; je ſais également
Dédaigner votre crime & votre châtiment.
J'ai vu tous vos deſſeins, & je vous les pardonne ;
C'eſt à vos ſeuls remords que je vous abandonne ;
Si toutefois après de ſi lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute les remords.

SALOME.

C'eſt porter un peu loin votre injuſte colère.
Ma conduite, mes ſoins, & l'aveu de mon frère,
Peut-être ſuffiront pour me juſtifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déjà dit, je veux tout oublier ;
Dans l'état où je ſuis, c'eſt aſſez pour ma gloire ;
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MAZAEL.

J'oſe ici, grande reine, atteſter l'Éternel,
Que mes ſoins à regret....

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazaël.
Vos excuſes pour moi ſont un nouvel outrage.
Obéiſſez au roi, voilà votre partage.
A mes tyrans vendu ſervez bien leur courroux;
Je ne m'abaiſſe pas à me plaindre de vous.

(*à Salome.*)

Je ne vous retiens point, & vous pouvez, Madame,
Aller apprendre au roi les ſecrets de mon ame;
Dans ſon cœur aiſément vous pouvez ranimer
Un courroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie.
J'ai laiſſé juſqu'ici leur audace impunie,
Et je n'oppoſe encor à mes vils ennemis,
Qu'une vertu ſans tache, & qu'un juſte mépris.

SALOME.

Ah! c'en eſt trop, enfin: vous auriez dû peut-être
Ménager un peu plus la ſœur de votre maître.
L'orgueil de vos attraits penſe tout aſſervir:
Vous me voyez tout perdre, & croyez tout ravir.
Votre victoire un jour peut vous être fatale.
Vous triomphez, —— tremblez, imprudente rivale.

SCÈNE III.

MARIAMNE, ÉLISE, NARBAS.

ÉLISE.

AH! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter?

La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encor eſt peut-être étendue;
Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appelez la mort qui s'éloignait de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuie.
Ce défenſeur heureux de votre illuſtre vie,
Sohême, dont le nom ſi craint, ſi reſpecté,
Long-tems de vos tyrans contint la cruauté;
Sohême va partir; nul eſpoir ne vous reſte.
Auguſte à votre époux laiſſe un pouvoir funeſte.
Qui ſait dans quels deſſeins il revient aujourd'hui?
Tout, juſqu'à ſon amour, eſt à craindre de lui:
Vous le voyez trop bien; ſa ſombre jalouſie
Au delà du tombeau portait ſa frénéſie;
Cet ordre qu'il donna me fait encor trembler.
Avec vos ennemis daignez diſſimuler.
La vertu ſans prudence, hélas! eſt dangereuſe.

MARIAMNE.

Oui; mon ame, il eſt vrai, fut trop impérieuſe.
Je n'ai point connu l'art, & j'en avais beſoin.
De mon ſort à Sohême abandonnons le ſoin:
Qu'il vienne, je l'attends; qu'il règle ma conduite.
Mon projet eſt hardi, je frémis de la ſuite.
Faites venir Sohême.

(*Éliſe ſort.*)

SCÈNE IV.

MARIAMNE, NARBAS.

MARIAMNE.

ET vous, mon cher Narbas,
De mes vœux incertains apaiſez les combats.
Vos vertus, votre zèle, & votre expérience,
Ont acquis dès long-tems toute ma confiance.
Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez mes deſſeins,
Et les maux que j'éprouve, & les maux que je crains.
Vous avez vu ma mère au déſeſpoir réduite,
Me preſſer en pleurant d'accompagner ſa fuite.
Son eſprit accablé d'une juſte terreur,
Croit à tous les momens voir Hérode en fureur,
Encor tout dégouttant du ſang de ſa famille,
Venir à ſes yeux même aſſaſſiner ſa fille.
Elle veut à mes fils menacés du tombeau,
Donner Céſar pour père, & Rome pour berceau.
On dit que l'infortune à Rome eſt protégée;
Rome eſt le tribunal où la terre eſt jugée.
Je vais me préſenter au roi des ſouverains.
Je ſais qu'il eſt permis de fuir ſes aſſaſſins,
Que c'eſt le ſeul parti que le deſtin me laiſſe.
Toutefois en ſecret, ſoit vertu, ſoit faibleſſe,
Prête à fuir un époux, mon cœur frémit d'effroi;
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NARBAS.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire ;
Tout injuſte qu'il eſt, la vertu vous l'inſpire.
Ce cœur indépendant des outrages du ſort,
Craint l'ombre d'une faute, & ne craint point la mort.
Banniſſez toutefois ces alarmes ſecrètes :
Ouvrez les yeux, Madame, & voyez où vous êtes.
C'eſt là que répandu par les mains d'un époux,
Le ſang de votre père a réjailli ſur vous.
Votre frère en ces lieux a vu trancher ſa vie.
En vain de ſon trépas le roi ſe juſtifie ;
En vain Céſar trompé l'en abſout aujourd'hui ;
L'Orient révolté n'en accuſe que lui.
Regardez, conſultez les pleurs de votre mère,
L'affront fait à vos fils, le ſang de votre père,
La cruauté du roi, la haine de ſa ſœur,
Et (ce que je ne puis prononcer ſans horreur,
Mais dont votre vertu n'eſt point épouvantée)
La mort plus d'une fois à vos yeux préſentée.
Enfin ſi tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front aſſuré vous marchez au trépas,
Du moins de vos enfans embraſſez la défenſe.
Le roi leur a du trône arraché l'eſpérance ;
Et vous connaiſſez trop ces oracles affreux,
Qui depuis ſi long-tems vous font trembler pour eux.
Le ciel vous a prédit qu'une main étrangère
Devait un jour unir vos fils à votre père.
Un Arabe implacable a déjà ſans pitié
De cet oracle obſcur accompli la moitié.

Madame, après l'horreur d'un eſſai ſi funeſte,
Sa cruauté, ſans doute, accomplirait le reſte.
Dans ſes emportemens rien n'eſt ſacré pour lui :
Eh ! qui vous répondra, que lui-même aujourd'hui
Ne vienne exécuter ſa ſanglante menace,
Et des Aſmonéens anéantir la race ?
Il eſt tems déſormais de prévenir ſes coups ;
Il eſt tems d'épargner un meurtre à votre époux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes
Le fer de vos tyrans, & l'exemple des crimes.

Nourri dans ce palais près des rois vos aïeux,
Je ſuis prêt à vous ſuivre, en tout tems, en tous lieux.
Partez, rompez vos fers, allez dans Rome même
Implorer du ſénat la juſtice ſuprême,
Remettre de vos fils la fortune en ſa main ;
Et les faire adopter par le peuple Romain.
Qu'une vertu ſi pure aille étonner Auguſte.
Si l'on vante à bon droit ſon régne heureux & juſte,
Si la terre, avec joie, embraſſe ſes genoux,
S'il mérite la gloire, il ſera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'eſt plus tems que mon cœur délibère ;
Je cède à vos conſeils, aux larmes de ma mère,
Au dangers de mes fils, au ſort dont les rigueurs
Vont m'entraîner peut-être en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma mère, allez ; quand la nuit ſombre
Dans ces lieux criminels aura porté ſon ombre,
Qu'au fond de mon palais on me vienne avertir :
On le veut ; il le faut ; je ſuis prête à partir.

SCÈNE V.

MARIAMNE, SOHÈME, ELISE.

SOHÊME.

JE viens m'offrir, Madame, à votre ordre ſuprême.
Vos volontés pour moi ſont les loix du ciel même.
Faut-il armer mon bras contre vos ennemis ?
Commandez, j'entreprends, parlez, & j'obéis.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, Seigneur, & dans mon infortune,
Ma douleur ne craint point de vous être importune,
Ni de ſolliciter, par d'inutiles vœux,
Les ſecours d'un héros, l'appui des malheureux.
Lors qu'Hérode attendait le trône ou l'eſclavage,
Moi-même des Romains j'ai brigué le ſuffrage.
Malgré ſes cruautés, malgré mon déſeſpoir,
Malgré mes intérêts, j'ai ſuivi mon devoir.
J'ai ſervi mon époux ; je le ferais encore.
Il faut que pour moi-même enfin je vous implore ;
Il faut que je dérobe à d'inhumaines loix
Les reſtes malheureux du pur ſang de nos rois.
J'aurais dû dès long-tems, loin d'un lieu ſi coupable,
Demander au ſénat un aſile honorable :

Mais, Seigneur, je n'ai pu, dans les troubles divers,
Dont la guerre civile a rempli l'univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre & les ravages,
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.
Auguſte au monde entier donne aujourd'hui la paix;
Sur toute la nature il répand ſes bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieuſe,
Ayant vaincu la terre, il veut la rendre heureuſe.
Du haut du capitole il juge tous les rois,
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à ſes bontés plus juſtement prétendre,
Que mes faibles enfans, que rien ne peut défendre,
Et qu'une mère en pleurs amène auprès de lui,
Du bout de l'univers, implorer ſon appui?
Pour conſerver les fils, pour conſoler la mère,
Pour finir tous mes maux, c'eſt en vous que j'eſpère:
Je m'adreſſe à vous ſeul, à vous, à ce grand cœur,
De la ſimple vertu généreux protecteur;
A vous, à qui je dois ce jour que je reſpire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal empire.
Ma mère, mes enfans, je mets tout en vos mains;
Enlevez l'innocence au fer des aſſaſſins.
Vous ne répondez rien. Que faut-il que je penſe
De ces ſombres regards, & de ce long ſilence?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

SOHÊME.

Non,..., je reſpecte trop vos ordres abſolus.

SOHÊME.

Arrêtez, & ſachez que je l'ai méritée.
Quand votre gloire parle, elle eſt ſeule écoutée;
A cette gloire, à vous, ſoigneux de m'immoler,
Epris de vos vertus, je les ſais égaler.
Je ne fuyais que vous, je veux vous fuir encore.
Je quittais pour jamais une cour que j'abhorre;
J'y reſte, s'il le faut, pour vous déſabuſer,
Pour vous reſpecter plus, pour ne plus m'expoſer
Au reproche accablant que m'a fait votre bouche.
Votre intérêt, Madame, eſt le ſeul qui me touche;
J'y ſacrifierai tout; mes amis, mes ſoldats,
Vous conduiront aux bords où s'adreſſent vos pas.
J'ai dans ces murs encor un reſte de puiſſance.
D'un tyran ſoupçonneux je crains peu la vengeance;
Et s'il me faut périr des mains de votre époux,
Je périrai du moins en combattant pour vous.
Dans mes derniers momens je vous aurai ſervie;
Et j'aurai préféré votre honneur à ma vie.

MARIAMNE.

Il ſuffit, je vous crois: d'indignes paſſions
Ne doivent point ſouiller les nobles actions.
Oui, je vous devrai tout; mais moi je vous expoſe;
Vous courez à la mort, & j'en ſerai la cauſe.
Comment puis-je vous ſuivre? & comment demeurer?
Je n'ai de ſentiment que pour vous admirer.

SOHÊME.

Venez prendre conſeil de votre mère en larmes;
De votre fermeté plus que de ſes alarmes;

Du péril qui vous preſſe, & non de mon danger;
Avec votre tyran rien n'eſt à ménager.
Il eſt roi, je le ſais; mais Céſar eſt ſon juge:
Tout vous menace ici; Rome eſt votre refuge;
Mais ſongez que Sohême, en vous offrant ſes vœux,
S'il oſe être ſenſible, en eſt plus vertueux;
Que le ſang de nos rois nous unit l'un & l'autre,
Et que le ciel m'a fait un cœur digne du vôtre.

MARIAMNE.

Je n'en veux point douter: & dans mon déſeſpoir,
Je vais conſulter Dieu, l'honneur & le devoir.

SOHÊME.

C'eſt eux que j'en atteſte; ils ſont tous trois mes guides;
Ils vous arracheront aux mains des parricides.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOHÊME, NARBAS, AMMON, Suite.

NARBAS.

LE tems eſt précieux, Seigneur, Hérode arrive;
Du fleuve de Judée il a revu la rive.
Salome qui ménage un reſte de crédit,
Déjà par ſes conſeils aſſiége ſon eſprit.
Ses courtiſans en foule auprès de lui ſe rendent;
Les palmes dans les mains nos pontifes l'attendent;
Idamas le dévance, & vous le connaiſſez.

SOHÊME.

Je ſais qu'on paya mal ſes ſervices paſſés.
C'eſt ce même Idamas, cet Hébreu plein de zèle,
Qui toujours à la reine eſt demeuré fidèle,
Qui ſage courtiſan d'un roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur.

NARBAS.

Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, ſe condamne;
Ce grand projet l'étonne, & prête à le tenter,
Son auſtère vertu craint de l'exécuter.

Sa mère eſt à ſes pieds, & le cœur plein d'alarmes,
Lui préſente ſes fils, la baigne de ſes larmes,
La conjure en tremblant de preſſer ſon départ.
La reine flotte, héſite, & partira trop tard.
C'eſt vous dont la bonté peut hâter ſa ſortie.
Vous avez dans vos mains la fortune & la vie
De l'objet le plus rare & le plus précieux,
Que jamais à la terre aient accordé les cieux.
Protégez, conſervez une auguſte famille;
Sauvez de tant de rois la déplorable fille.
Vos gardes ſont-ils prêts? Puis-je enfin l'avertir?

SOHÊME.

Oui, j'ai tout ordonné, la reine peut partir.

NARBAS.

Souffrez donc qu'à l'inſtant un ſerviteur fidelle
Se prépare, Seigneur, à marcher après elle.

SOHÊME.

Allez, loin de ces lieux je conduirai vos pas.
Ce ſéjour odieux ne la méritait pas.
Qu'un dépôt ſi ſacré ſoit reſpecté des ondes;
Que le ciel attendri par ſes douleurs profondes,
Faſſe lever ſur elle un ſoleil plus ſerein.
Et vous, vieillard heureux, qui ſuivez ſon deſtin,
Des ſerviteurs des rois ſage & parfait modèle,
Votre ſort eſt trop beau: vous vivrez auprès d'elle.

SCÈNE II.

SOHÊME, AMMON, Suite de Sohême.

SOHÊME.

MAIS déjà le roi vient; déjà dans ce ſéjour,
Le ſon de la trompette annonce ſon retour.
Quel retour, juſte Dieu! Que je crains ſa préſence!
Le cruel peut d'un coup aſſurer ſa vengeance.
Plût au ciel que la reine eût déjà pour jamais
Abandonné ces lieux conſacrés aux forfaits!
Oſerai-je moi-même accompagner ſa fuite?
Peut-être en la ſervant il faut que je l'évite.
Eſt-ce un crime, après tout, de ſauver tant d'appas?
De venger ſa vertu? .... mais je vois Idamas.

SCÈNE III.

SOHÊME, IDAMAS, AMMON, Suite.

SOHÊME.

AMI, j'épargne au roi de frivoles hommages;
De l'amitié des grands importuns témoignages,
D'un peuple curieux trompeur amuſement,
Qu'on étale avec pompe, & que le cœur dément,

Mais parlez ; Rome enfin vient de vous rendre un maître :
Hérode eſt ſouverain, eſt-il digne de l'être ?
Vient-il dans un eſprit de fureur ou de paix ?
Craint-on des cruautés ? Attend-on des bienfaits ?

IDAMAS.

Veuille le ciel, formidable au parjure,
Ecarter loin de lui l'erreur & l'impoſture !
Salome & Mazaël s'empreſſent d'écarter
Quiconque a le cœur juſte & ne ſait point flatter.
Ils révèlent, dit-on, des ſecrets redoutables ;
Hérode en a pâli : des cris épouvantables
Sont ſortis de ſa bouche ; & ſes yeux en fureur
A tout ce qui l'entoure inſpirent la terreur.
Vous le ſavez aſſez, leur cabale attentive
Tint toujours près de lui la vérité captive.
Ainſi ce conquérant, qui fit trembler les rois,
Ce roi dont Rome même admira les exploits,
De qui la renommée alarme encor l'Aſie,
Dans ſa propre maiſon voit ſa gloire avilie.
Haï de ſon épouſe, abuſé par ſa ſœur,
Déchiré de ſoupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le deſſein qui l'entraîne.
On le plaint, on murmure, on craint tout pour la reine.
On ne peut pénétrer ſes ſecrets ſentimens,
Et de ſon cœur troublé les ſoudains mouvemens.
Il obſerve avec nous un ſilence farouche ;
Le nom de Mariamne échappe de ſa bouche.
Il menace, il ſoupire, il donne en frémiſſant
Quelques ordres ſecrets, qu'il révoque à l'inſtant.
D'un ſang qu'il déteſtait Mariamne eſt formée ;
Il voulut la punir de l'avoir trop aimée.
Je tremble encor pour elle.

SOHÊME.

Il ſuffit, Idamas.
La reine eſt en danger; Ammon, ſuivez mes pas;
Venez, c'eſt à moi ſeul de ſauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainſi du roi vous fuirez la préſence;
Vous de qui la vertu, le rang, l'autorité,
Impoſeraient ſilence à la perverſité?

SOHÊME.

Un intérêt plus grand, un autre ſoin m'anime;
Et mon premier devoir eſt d'empêcher le crime.
Il ſort.

IDAMAS.

Quels orages nouveaux! quel trouble je prévois!
Puiſſant Dieu des Hébreux, changez le cœur du roi.

SCÈNE IV.

HÉRODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

HÉRODE.

EH quoi Sohême auſſi ſemble éviter ma vue!
Quelle horreur devant moi s'eſt partout répandue!
Ciel! ne puis-je inſpirer que la haine ou l'effroi?
Tous les cœurs des humains ſont-ils fermés pour moi?
En horreur à la reine, à mon peuple, à moi-même,
A regret ſur mon front je vois le diadême.

Hérode en arrivant, recueille avec terreur
Les chagrins dévorans qu'a ſemés ſa fureur.
Ah Dieu !

MAZAEL.

Daignez calmer ces injuſtes alarmes.

HÉRODE.

Malheureux, qu'ai-je fait ?

MAZAEL.

Quoi ! vous verſez des larmes !
Vous, ce roi fortuné, ſi ſage en ſes deſſeins !
Vous, la terreur du Parthe, & l'ami des Romains?
Songez, Seigneur, ſongez à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnaient jadis Antoine & la victoire.
Songez, que près d'Auguſte appelé par ſon choix,
Vous marchiez diſtingué de la foule des rois.
Revoyez à vos loix Jéruſalem rendue,
Jadis par vous conquiſe, & par vous défendue,
Reprenant aujourd'hui ſa première ſplendeur,
En contemplant ſon prince au faîte du bonheur.
Jamais roi plus heureux dans la paix, dans la guerre.

HÉRODE.

Non, il n'eſt plus pour moi de bonheur ſur la terre :
Le deſtin m'a frappé de ſes plus rudes coups ;
Et pour comble d'horreur je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'eſt-il permis de parler ſans contrainte?
Ce trône auguſte & ſaint, qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi, s'il l'était par l'amour.
En faiſant des heureux, un roi l'eſt à ſon tour.

A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourrait tarir d'un mot leur ſource empoiſonnée.
Seigneur, ne ſouffrez plus que d'indignes diſcours
Oſent troubler la paix & l'honneur de vos jours,
Ni que de vils flatteurs écartent de leur maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être.
Bientôt de vos vertus tout le peuple charmé.....

HÉRODE.

Eh! croyez-vous encor, que je puiſſe être aimé?
Qu'Hérode eſt aujourd'hui différent de lui-même!

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur ſuprême.

IDAMAS.

Un ſeul cœur vous réſiſte, & l'on peut le gagner.

HÉRODE.

Non: je ſuis un barbare, indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur eſt juſte, & ſi pour Mariamne.....

HÉRODE.

Et c'eſt ce nom fatal, hélas! qui me condamne;
C'eſt ce nom qui reproche à mon cœur agité
L'excès de ma faibleſſe & de ma cruauté.

MAZAEL.

Elle ſera toujours inflexible en ſa haine.
Elle fuit votre vue.

HÉRODE.

Ah! j'ai cherché la ſienne.

MAZAEL.

Qui? vous, Seigneur?

HÉRODE.

Eh quoi ! mes tranſports furieux,
Ces pleurs que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle ?
Toujours troublé, toujours plein de haine & d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune cour.
Quelle entrevue, ô cieux ! quels combats ! quel ſupplice !
Dans ſes yeux indignés j'ai lu mon injuſtice.
Ses regards inquiets n'oſaient tomber ſur moi,
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentait ſon effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez ; ſa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne ſera déſarmée :
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

HÉRODE.

Elle me hait ! ah Dieu ! je l'ai trop mérité.
Je lui pardonne, hélas ! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Vous coupable ? Eh, Seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la reine a fait pour vous juſtifier ?
Ses mépris outrageans, ſa ſuperbe colère,
Ses deſſeins contre vous, les complots de ſon père ?

Le ſang, qui la forma, fut un ſang ennemi :
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi :
Et des Aſmonéens la brigue était ſi forte,
Que ſans un coup d'état vous n'auriez pu....

HÉRODE.

N'importe,
Hircan était ſon père, il fallait l'épargner;
Mais je n'écoutai rien que la ſoif de régner.
Ma politique affreuſe a perdu ſa famille :
J'ai fait périr le père, & j'ai proſcrit la fille :
J'ai voulu la haïr, j'ai trop ſu l'opprimer;
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire, une juſte tendreſſe
Devient une vertu, loin d'être une faibleſſe :
Digne de tant de biens que le ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ſes bienfaits.

HÉRODE.

Hircan, mânes ſacrés, fureurs que je déteſte !

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le ſouvenir funeſte.

MAZAEL.

Puiſſe la reine auſſi l'oublier comme vous !

HÉRODE.

Ô père infortuné ! plus malheureux époux !
Tant d'horreurs, tant de ſang, le meurtre de ſon père,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chère.

Si ſon cœur, ſi ſa foi, ... mais c'eſt trop différer;
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver; dis-lui, que mon ame aſſervie
Met à ſes pieds mon trône, & ma gloire, & ma vie.
Je veux dans ſes enfans choiſir un ſucceſſeur.
Des maux qu'elle a ſoufferts elle accuſe ma ſœur;
C'en eſt aſſez; ma ſœur aujourd'hui renvoyée,
A ce cher intérêt ſera ſacrifiée.
Je laiſſe à Mariamne un pouvoir abſolu.

MAZAEL.

Quoi! Seigneur, vous voulez.....

HÉRODE.

Oui; je l'ai réſolu.
Oui; mon cœur déſormais la voit, la conſidère,
Comme un préſent des cieux qu'il faut que je révère.
Que ne peut point ſur moi l'amour qui m'a vaincu!
A Mariamne enfin je devrai ma vertu.
Il le faut avouer, on m'a vu dans l'Aſie
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, reſpecté du peuple, admiré, mais haï,
J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.
Ma ſœur, que trop long-tems mon cœur a daigné croire,
Ma ſœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ſes ſanglans projets;
Sa main faiſait couler le ſang de mes ſujets,
Les accablait du poids de mon ſceptre terrible,
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne ſenſible,
S'occupant de leur peine, & s'oubliant pour eux,
Portait à ſon époux les pleurs des malheureux.

C'en eſt fait. Je prétends, plus juſte & moins
ſévère,
Par le bonheur public eſſayer de lui plaire.
L'état va reſpirer ſous un règne plus doux :
Mariamne a changé le cœur de ſon époux.
Mes mains de mon trône écartant les alarmes,
Des peuples opprimés vont eſſuyer les larmes.
Je veux ſur mes ſujets régner en citoyen,
Et gagner tous les cœurs, pour mériter le ſien.
Va la trouver, te dis-je, & ſur-tout à ſa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue ;
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole, & reviens. Que vois-je ? c'eſt
ma ſœur.

(*à Mazaël.*)

Sortez.... À quels chagrins ma vie eſt condamnée !

SCÈNE V.

HÉRODE, SALOME.

SALOME.

JE les partage tous : mais je ſuis étonnée
Que la reine & Sohême évitant votre aſpect,
Montrent ſi peu de zèle ; & ſi peu de reſpect.

HÉRODE.

L'un m'offenſe, il eſt vrai, — mais l'autre eſt
excuſable ;
N'en parlons plus.

SALOME.

Sohême à vos yeux condamnable,
A toujours de la reine allumé le courroux.

HÉRODE.

Ah! trop d'horreurs enfin se répandent sur nous;
Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus misérable.
Assez & trop long-tems sur ma triste maison
La vengeance & la haine ont versé leur poison.
De la reine & de vous les discordes cruelles
Seraient de mes tourmens les sources éternelles.
Ma sœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux,
Séparons-nous, quittez ce palais malheureux;
Il le faut.

SALOME.

Ciel, qu'entends-je? Ah! fatale ennemie!

HÉRODE.

Un roi vous le commande, un frère vous en prie.
Que puisse désormais ce frère malheureux
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus sur les miens de vengeances à prendre,
De soupçons à former, ni de sang à répandre!
Ne persécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez: plaignez-vous, plaignez-moi, mais partez.

SALOME.

Moi, Seigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire.
Vous croyez mon exil & juste & nécessaire;

A vos moindres desirs instruite à consentir,
Lorsque vous commandez, je ne sais qu'obéir.
Vous ne me verrez point; sensible à mon injure,
Attester devant vous le sang & la nature;
Sa voix trop rarement se fait entendre aux rois,
Et près des passions le sang n'a point de droits.
Je ne vous vante plus cette amitié sincère,
Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire.
Je rappelle encor moins mes services passés;
Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.
Mais avez-vous pensé, que Mariamne oublie
Cet ordre d'un époux donné contre sa vie?
Vous qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus?
Ses vœux, ses sentimens, vous sont-ils inconnus?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De son cœur outragé les vengeances faciles?
Quels yeux intéressés à veiller sur vos jours,
Pourront de ses complots démêler les détours?
Son courroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête?
Et pensez-vous enfin, que lorsque votre tête
Sera par vos soins même exposée à ses coups,
L'amour qui vous séduit lui parlera pour vous?
Quoi donc! tant de mépris, cette horreur inhumaine...

HÉRODE.

Ah! laissez-moi douter un moment de sa haine;
Laissez-moi me flatter de regagner son cœur;
Ne me détrompez point, respectez mon erreur.
Je veux croire, & je crois, que votre haine altière
Entre la reine & moi mettait une barrière;

Que par vos cruautés ſon cœur s'eſt endurci,
Et que ſans vous enfin j'euſſe été moins haï.

SALOME.

Si vous vouliez ſavoir, ſi vous pouviez comprendre
A quel point....

HÉRODE.

Non, ma ſœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne à ſon gré peut menacer mes jours;
Ils me ſont odieux; qu'elle en tranche le cours,
Je périrai du moins d'une main qui m'eſt chère.

SALOME.

Ah! c'eſt trop l'épargner, vous tromper & me taire.
Je m'expoſe à me perdre, & cherche à vous ſervir:
Et je vais vous parler, duſſiez-vous m'en punir.
Époux infortuné! qu'un vil amour ſurmonte,
Connaiſſez Mariamne, & voyez votre honte.
C'eſt peu des fiers dédains dont ſon cœur eſt armé;
C'eſt peu de vous haïr;... un autre en eſt aimé.

HÉRODE.

Un autre en eſt aimé! Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare?
Ma ſœur, c'eſt donc ainſi que vous m'aſſaſſinez?
Laiſſez-vous pour adieux ces traits empoiſonnés,
Ces flambeaux de diſcorde, & la honte & la rage,
Qui de mon cœur jaloux ſont l'horrible partage?
Mariamne... mais non, je ne veux rien ſavoir;
Vos conſeils ſur mon ame ont eu trop de pouvoir;

Je vous ai long-tems crue, & les cieux m'en
punissent.
Mon sort était d'aimer des cœurs qui me haïssent.
Oui, c'est moi seul ici que vous persécutez.

SALOME.

Hé bien donc, loin de vous....

HÉRODE.

Non, Madame, arrêtez.
Un autre en est aimé! montrez-moi donc, cruelle,
Le sang que doit verser ma vengeance nouvelle;
Poursuivez votre ouvrage; achevez mon malheur.

SALOME.

Puisque vous le voulez....

HÉRODE.

Frappe: voilà mon cœur.
Dis-moi qui m'a trahi; mais, quoi qu'il en puisse
être,
Songe que cette main t'en punira peut-être.
Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle à ce prix.

SALOME.

N'importe.

HÉRODE.

Eh bien!

SALOME.

C'est...

*

SCÈNE VI.

HÉRODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

AH! Seigneur,
Venez, ne ſouffrez pas que ce crime s'achève :
Votre épouſe vous fuit, Sohême vous l'enlève.

HÉRODE.

Mariamne! Sohême! Où ſuis-je? juſtes cieux!

MAZAEL.

Sa mère, ſes enfans quittaient déjà ces lieux.
Sohême a préparé cette indigne retraite;
Il place auprès des murs une eſcorte ſecrète :
Mariamne l'attend pour ſortir du palais :
Et vous allez, Seigneur, la perdre pour jamais.

HÉRODE.

Ah! le charme eſt rompu; le jour enfin m'éclaire.
Venez; à ſon courroux connaiſſez votre frère.
Surprenons l'infidèle, & vous allez juger,
S'il eſt encor Hérode, & s'il ſait ſe venger.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

QUOI ! lorſque ſans retour Mariamne eſt perdue,
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux eſt rendue,
Dans ces ſombres chagrins qui peut donc vous plonger ?
Madame, en ſe vengeant le roi va vous venger.
Sa fureur eſt au comble ; & moi-même je n'oſe
Regarder ſans effroi les malheurs que je cauſe.
Vous avez vu tantôt ce ſpectacle inhumain,
Ces eſclaves tremblans égorgés de ſa main,
Près de leurs corps ſanglans la reine évanouie,
Le roi le bras levé, prêt à trancher ſa vie ;
Ses fils baignés de pleurs, embraſſant ſes genoux,
Et préſentant leur tête au-devant de ſes coups.
Que vouliez-vous de plus ? que craignez-vous encore.

SALOME.

Je crains le roi, je crains ces charmes qu'il adore,

Ce bras prompt à punir, prompt à ſe déſarmer,
Cette colère enfin, facile à s'enflammer,
Mais qui toujours douteuſe, & toujours aveuglée,
En ſes tranſports ſoudains s'eſt peut-être exhalée.
Quel fruit me revient-il de ſes emportemens?
Sohême a-t-il pour moi de plus doux ſentimens?
Il me hait encor plus; & mon malheureux frère,
Forcé de ſe venger d'une épouſe adultère,
Semble me reprocher ſa honte & ſon malheur.
Il voudrait pardonner dans le fond de ſon cœur:
Il gémit en ſecret de perdre ce qu'il aime;
Il voudrait, s'il ſe peut, ne punir que moi-même.
Il eſt faible, & tyran; ſon cœur eſt incertain.
J'ai deux fois en un jour vu changer mon deſtin;
Deux fois j'ai vu l'amour ſuccéder à la haine;
Et nous ſommes perdus, s'il voit encor la reine.

SCÈNE II.

HÉRODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

IL vient! de quelle horreur il paraît agité!

SALOME.

Seigneur, votre vengeance eſt-elle en ſureté?

MAZAEL.

Me préſerve le ciel que ma voix téméraire,
D'un roi clément & ſage irritant la colère,
Oſe ſe faire entendre, entre la reine & lui!
Mais, Seigneur, contre vous Sohême eſt ſon appui.

Non, ne vous vengez point; mais veillez ſur vous-même.
Redoutez ſes complots & la main de Sohême.

HÉRODE.

Ah! je ne le crains point.

MAZAEL.

Seigneur, n'en doutez pas.
De l'adultère au meurtre il n'eſt ſouvent qu'un pas.

HÉRODE.

Que dites-vous?

MAZAEL.

Sohême incapable de feindre,
Fut de vos ennemis toujours le plus à craindre.
Ceux dont il s'aſſura le coupable ſecours;
Ont parlé hautement d'attenter à vos jours.

HÉRODE.

Mariamne me hait, c'eſt là ſon plus grand crime.
Ma ſœur, vous approuvez la fureur qui m'anime;
Vous voyez mes chagrins, vous en avez pitié,
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas, plein d'une erreur trop fatale & trop chère
Je vous ſacrifiais au ſeul ſoin de lui plaire:
Je vous comptais déjà parmi mes ennemis;
Je puniſſais ſur vous ſa haine & ſes mépris.
Ah! j'atteſte à vos yeux ma tendreſſe outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en ſerez vengée.
Je veux ſur-tout, je veux, dans ma juſte fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avait ſur mon cœur.
Hélas! jamais ce cœur ne brûla que pour elle;
J'aimai, je déteſtai, j'adorai l'infidelle.

Et toi, Sohême, & toi, ne crois pas m'échapper,
Avant le coup mortel dont je dois te frapper,
Va, je te punirai dans un autre toi-même.
Tu verras cet objet, qui m'abhorre, & qui t'aime,
Cet objet à mon cœur jadis si précieux,
Dans l'horreur des tourmens expirant à tes yeux.
Que sur toi, sous mes coups, tout son sang rejaillisse.
Tu l'aimes, il suffit, sa mort est ton supplice.

MAZAEL.

Ménagez, croyez-moi, des momens précieux;
Et tandis que Sohême est absent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, sa garde est dispersée,
Saisissez, achevez une vengeance aisée.

SALOME.

Mais au peuple, sur-tout, cachez votre douleur.
D'un spectacle funeste épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces tristes lieux témoins de votre outrage,
Fuyez de tant d'affronts la douloureuse image.

HÉRODE.

Je vois quel est son crime, & quel fut son projet.
Je vois pour qui Sohême ainsi vous outrageait.

SALOME.

Laissez mes intérêts, songez à votre offense.

HÉRODE.

Elle avait jusqu'ici vécu dans l'innocence,
Je ne lui reprochais que ses emportemens,
Cette audace opposée à tous mes sentimens,
Ses mépris pour ma race, & ses altiers murmures.
Du sang Asmonéen j'essuyai trop d'injures.

Mais a-t-elle en effet voulu mon déshonneur?

SALOME.

Écartez cette idée : oubliez-la, Seigneur,
Calmez-vous.

HÉRODE.

Non, je veux la voir & la confondre
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre;
Qu'elle tremble en voyant l'appareil du trépas;
Qu'elle demande grace, & ne l'obtienne pas.

SALOME.

Quoi! Seigneur, vous voulez vous montrer à sa vue?

HÉRODE.

Ah! ne redoutez rien; sa perte est résolue.
Vainement l'infidelle espère en mon amour;
Mon cœur à la clémence est fermé sans retour.
Loin de craindre ces yeux qui m'avaient trop su plaire,
Je sens que sa présence aigrira ma colère.
Gardes, que dans ces lieux on la fasse venir;
Je ne veux que la voir, l'entendre, & la punir.
Ma sœur, pour un moment, souffrez que je respire.
Qu'on appelle la reine. Et vous, qu'on se retire.

SCÈNE III.

HÉRODE *seul.*

TU veux la voir, Hérode, à quoi te réſous-tu ?
Conçois-tu les deſſeins de ton cœur éperdu ?
Quoi ! ſon crime à tes yeux n'eſt-il pas manifeſte ?
N'es-tu pas outragé ? que t'importe le reſte ?
Quel fruit eſpères-tu de ce triſte entretien ?
Ton cœur peut-il douter des ſentimens du ſien ?
Hélas ! tu ſais aſſez combien elle t'abhorre,
Tu prétends te venger ! pourquoi vit-elle encore ?
Tu veux la voir ! ah ! lâche, indigne de régner,
Va ſoupirer près d'elle, & cours lui pardonner.
Va voir cette beauté ſi long-tems adorée.
Non, elle périra ; non, ſa mort eſt jurée.
Vous ſerez répandu, ſang de mes ennemis,
Sang des Aſmonéens dans ſes veines tranſmis,
Sang qui me haïſſez, & que mon cœur déteſte.
Mais la voici, grand Dieu ! quel ſpectacle funeſte !

SCÈNE IV.

MARIAMNE, HÉRODE, ÉLISE, Gardes.

ÉLISE.

REPRENEZ vos eſprits, Madame, c'eſt le roi.

MARIAMNE.

Où ſuis-je ? où vais-je ? ô Dieu ! je me meurs, je le voi.

HÉRODE.

D'où vient qu'à ſon aſpect mes entrailles frémiſſent ?

MARIAMNE.

Éliſe, ſoutiens-moi, mes forces s'affaibliſſent.

ÉLISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment !

HÉRODE.

Que lui dirai-je, ô Cieux !

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paraître à vos yeux ?
Voulez-vous de vos mains m'ôter ce faible reſte
D'une vie à tous deux également funeſte ?
Vous le pouvez : frappez, le coup m'en ſera doux,
Et c'eſt l'unique bien que je tiendrai de vous.

HÉRODE.

Oui, je me vengerai, vous ſerez ſatisfaite.
Mais parlez, défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorſque mon cœur ſi long-tems offenſé,
Indulgent pour vous ſeule, oubliait le paſſé,
Lorſque vous partagiez mon empire & ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite ſi noire ?
Quel deſſein, quelle haine a pu vous poſſéder ?

MARIAMNE.

Ah ! Seigneur, eſt-ce à vous à me le demander ?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile ;
Mais ſi loin de ces lieux j'ai cherché quelque aſyle,

Si Mariamne enfin, pour la première fois,
Du pouvoir d'un époux méconnaiſſant les droits,
A voulu ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance ;
Songez à tous ces rois dont je tiens la naiſſance,
A mes périls préſens, à mes malheurs paſſés,
Et condamnez ma fuite après, ſi vous l'oſez.

HÉRODE.

Quoi ! lorſqu'avec un traître un fol amour vous lie ;
Quand Sohême....

MARIAMNE.

Arrêtez ; il ſuffit de ma vie.
D'un ſi cruel affront ceſſez de me couvrir ;
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir,
N'oubliez pas du moins, qu'attachés l'un à l'autre,
L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur : Frappez. Mais en portant vos coups,
Reſpectez Mariamne, & même ſon époux.

HÉRODE.

Perfide ! il vous ſied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne & qui me déshonore !
Vos coupables dédains vous accuſent aſſez,
Et je crois tout de vous, ſi vous me haïſſiez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort eſt certaine,
Que vous importe, hélas ! ma tendreſſe, ou ma haine ?
Et quel droit déſormais avez-vous ſur mon cœur,
Vous, qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur ?

Vous, qui depuis cinq ans inſultez à mes larmes,
Qui marquez ſans pitié mes jours par mes alarmes.
Vous, de tous mes parens deſtructeur odieux?
Vous, teint du ſang d'un père expirant à mes yeux?
Cruel! ah! ſi du moins votre fureur jalouſe
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouſe,
Les cieux me ſont témoins, que mon cœur tout à vous
Vous chérirait encor, en mourant par vos coups:
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie;
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie;
Prenez ſoin de mes fils, reſpectez votre ſang;
Ne les puniſſez pas d'être nés dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de père;
Peut-être un jour, hélas! vous connaîtrez leur mère.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné,
Que ſeul dans l'univers vous avez ſoupçonné;
Ce cœur qui n'a point ſu, trop ſuperbe peut-être,
Déguiſer ſes douleurs, & ménager un maître;
Mais qui juſqu'au tombeau conſerva ſa vertu,
Et qui vous eût aimé, ſi vous l'aviez voulu.

HÉRODE.

Qu'ai-je entendu? quel charme, & quel pouvoir ſuprême
Commande à ma colère, & m'arrache à moi-même?
Mariamne...

MARIAMNE.

Cruel!

HÉRODE.

Ô faibleſſe! ô fureur!

MARIAMNE.

De l'état où je ſuis voyez du moins l'horreur.
Ôtez-moi par pitié cette odieuſe vie.

HÉRODE.

Ah! la mienne à la vôtre eſt pour jamais unie.
C'en eſt fait: je me rends: banniſſez vôtre effroi;
Puiſque vous m'avez vu, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus beſoin d'excuſe & de défenſe.
Ma tendreſſe pour vous vous tient lieu d'innocence.
En eſt-ce aſſez, ô ciel! en eſt-ce aſſez, amour?
C'eſt moi qui vous implore, & qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la ſeule inexorable?
Quand j'ai tout pardonné, ſerai-je encor coupable?
Mariamne, ceſſons de nous perſécuter;
Nos cœurs ne ſont-ils faits que pour ſe déteſter?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un & l'autre?
Finiſſons à la fois ma douleur & la vôtre.
Commençons ſur nous-même à régner en ce jour;
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main! Juſte ciel que j'implore,
Vous ſavez de quel ſang la ſienne fume encore.

HÉRODE.

Eh bien, j'ai fait périr & ton père & mon roi;
J'ai répandu ſon ſang pour régner avec toi.
Ta haine en eſt le prix, ta haine eſt légitime :
Je n'en murmure point, je connais tout mon crime.
Que dis-je? ſon trépas, l'affront fait à tes fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a juſqu'à toi porté ſa barbarie;
Durant quelques momens je t'ai même haïe;
J'ai fait plus, ma fureur a pu te ſoupçonner;
Et l'effort des vertus eſt de me pardonner.
D'un trait ſi généreux ton cœur ſeul eſt capable;
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable,
Plus ta grandeur éclate à reſpecter en moi
Ces nœuds infortunés qui m'uniſſent à toi.
Tu vois où je m'emporte, & quelle eſt ma faibleſſe;
Garde-toi d'abuſer du trouble qui me preſſe.
Cher & cruel objet d'amour & de fureur.
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux déſordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux... Mariamne...

MARIAMNE.

Ah, barbare!
Un juſte repentir produit-il vos tranſports?
Et pourrai-je en effet compter ſur vos remords?

HÉRODE.

Oui, tu peux tout ſur moi, ſi j'amollis ta haine.
Hélas! ma cruauté, ma fureur inhumaine,

C'eſt toi qui dans mon cœur as ſu la rallumer;
Tu m'as rendu barbare en ceſſant de m'aimer.
Que ton crime & le mien ſoient noyés dans mes
larmes.
Je te jure....

SCÈNE V.

HÉRODE, MARIAMNE, ÉLISE, un Garde.

LE GARDE.

SEIGNEUR, tout le peuple eſt en armes.
Dans le ſang des bourreaux il vient de renverſer
L'échafaut que Salome a déjà fait dreſſer.
Au peuple, à vos ſoldats, Sohême parle en
maître :
Il marche vers ces lieux; il vient, il va paraître.

HÉRODE.

Quoi! dans le moment même où je ſuis à vos
pieds,
Vous auriez pu, perfide!...

MARIAMNE.

Ah! Seigneur, vous croiriez...

HÉRODE.

Tu veux ma mort! eh bien, je vais remplir ta
haine.
Mais au-moins dans ma tombe il faut que je t'en-
traîne,
Et qu'unis malgré toi.... Qu'on la garde, ſoldats.

SCÈNE VI.

HÉRODE, MARIAMNE, SALOME, MAZAEL, ELISE, Gardes.

SALOME.

MON frère, aux citoyens ne vous préſentez pas.
Le peuple ſoulevé demande votre vie ;
Le nom de Mariamne excite leur furie ;
De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HÉRODE.

Allons. Ils me verront ; & je cours les chercher.
De l'horreur où je ſuis tu répondras, cruelle.
Ne l'abandonnez pas, ma ſœur, veillez ſur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort ; mais j'atteſte les cieux...

MAZAEL.

Seigneur, vos ennemis ſont déjà ſous vos yeux.

HÉRODE.

Courons... Mais quoi ! laiſſer la coupable impunie !
Ah ! je veux dans ſon ſang laver ſa perfidie ;
Je veux, j'ordonne.... hélas ! dans mon funeſte ſort,
Je ne puis rien réſoudre, & vais chercher la mort.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIAMNE, ÉLISE, Gardes.

MARIAMNE.

ELOIGNEZ-VOUS, ſoldats, daignez laiſſer du moins
Votre reine un moment reſpirer ſans témoins.
Les gardes ſe retirent au coin du théâtre.
Voilà donc, juſte Dieu, quelle eſt ma deſtinée!
La ſplendeur de mon ſang, la pourpre où je ſuis née,
Enfin, ce qui ſemblait promettre à mes beaux jours
D'un bonheur aſſuré l'inaltérable cours,
Tout cela n'a donc fait que verſer ſur ma vie
Le funeſte poiſon dont elle fut remplie.
Ô naiſſance! ô jeuneſſe! & toi, triſte beauté,
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flatteuſe illuſion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!

Sous ce trône coupable, un éternel ennui
M'a creuſé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vu périr mon frère;
Mon époux à mes yeux a maſſacré mon père;
Par ce cruel époux condamnée à périr;
Ma vertu me reſtait; on oſe la flétrir.
Grand Dieu, dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.
J'appris de mes aïeux, que je ſais imiter,
A voir la mort ſans crainte, & ſans la mériter.
Je t'offre tout mon ſang; défends au moins ma gloire;
Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire;
Que le menſonge impur n'oſe plus m'outrager.
Honorer la vertu c'eſt aſſez la venger.
Mais quel tumulte affreux! quels cris! quelles alarmes!
Ce palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas! j'en ſuis la cauſe, & l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah! qu'eſt-ce que je voi?

SCÈNE II.

MARIAMNE, SOHÈME, ÉLISE, AMMON, Soldats d'Hérode, Soldats de Sohême.

SOHÊME.

FUYEZ, vils ennemis, qui gardez votre reine,
Lâches, disparaissez. Soldats qu'on les enchaîne.
(*Les gardes & les soldats d'Hérode s'en vont.*
Venez, reine, venez, secondez nos efforts:
Suivez mes pas, marchons dans la foule des morts.
A vos persécuteurs vous n'êtes plus livrée:
Ils n'ont pu de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans son perfide sang Mazaël est plongé,
Et du moins à demi mon bras vous a vengé.
D'un instant précieux saisissez l'avantage;
Mettez ce front auguste à l'abri de l'orage:
Avançons.

MARIAMNE.

Non, Sohême, il ne m'est plus permis.
D'accepter vos bontés contre mes ennemis;
Après l'affront cruel, & la tache trop noire,
Dont les soupçons d'Hérode ont offensé ma gloire;
Je les mériterais, si je pouvais souffrir
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre secours, & non sa barbarie.
Il est honteux pour moi de vous devoir la vie;

L'honneur m'en fait un crime, il le faut expier;
Et j'attends le trépas pour me juſtifier.

SOHÊME.

Que faites-vous, hélas! malheureuſe princeſſe?
Un moment peut vous perdre. On combat. Le tems preſſe.
Craignez encor Hérode, armé du déſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, & je fais mon devoir.

SOHÊME.

Faut-il qu'en vous ſervant, toujours je vous offenſe?
Je vais donc, malgré vous, ſervir votre vengeance.
Je cours à ce tyran qu'en vain vous reſpectez.
Je revole au combat, & mon bras....

MARIAMNE.

Arrêtez:
Je déteſte un triomphe à mes yeux ſi coupable;
Seigneur, le ſang d'Hérode eſt pour moi reſpectable.
C'eſt lui de qui les droits...

SOHEME.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus ſaints...

SOHEME.

Tous vos nœuds ſont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

SOHEME.

Le crime vous ſépare.
N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un barbare,
Sauvez tant de vertus...

MARIAMNE.

Vous les déshonorez.

SOHEME.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les ſiens me ſont ſacrés.

SOHEME.

Il a ſouillé ſa main du ſang de votre père.

MARIAMNE.

Je ſais ce qu'il a fait, & ce que je dois faire.
De ſa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

SOHEME.

O courage! ô conſtance! ô cœur inébranlable.
Dieux! que tant de vertu rend Hérode coupable!
Plus vous me commandez de ne point vous ſervir,
Et plus je vous promets de vous déſobéir.
Votre honneur s'en offenſe, & le mien me l'ordonne.
Il n'eſt rien qui m'arrête, il n'eſt rien qui m'étonne;
Et je cours réparer, en cherchant votre époux,
Ce tems que j'ai perdu ſans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur...

SCÈNE III.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

MAIS il m'échappe, il ne veut point m'entendre.
Ciel! ô ciel! épargnez le ſang qu'on va répandre;
Epargnez mes ſujets, épuiſez tout ſur moi:
Sauvez le roi lui-même.

SCÈNE IV.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS, Gardes.

MARIAMNE.

AH! Narbas, eſt-ce toi?
Qu'as-tu fait de mes fils, & que devient ma mère?

NARBAS.

Le roi n'a point ſur eux étendu ſa colère.
Unique & triſte objet de ſes tranſports jaloux,
Dans ces extrémités ne craignez que pour vous.
Le ſeul nom de Sohême augmente ſa furie.
Si Sohême eſt vaincu, c'eſt fait de votre vie.
Déjà même, déjà, le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres ſecrets.

Oſez paraître, oſez vous ſecourir vous-même.
Jetez vous dans les bras d'un peuple qui vous aime.
Faites voir Mariamne à ce peuple abattu ;
Vos regards lui rendront ſon antique vertu.
Appelons à grands cris nos peuples & nos prêtres ;
Ils protégeront tous le pur ſang de leurs maîtres.
Madame, avec courage il faut vaincre ou périr.
Daignez...

MARIAMNE.

Le vrai courage eſt de ſavoir ſouffrir,
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever ſur ſon prince une main criminelle.
Je rougirais de moi, ſi craignant mon malheur,
Quelques vœux pour ſa mort avaient ſurpris mon cœur,
Si j'avais un moment ſouhaité ma vengeance,
Et fondé ſur ſa perte un reſte d'eſpérance.
Narbas, en ce moment le ciel met dans mon ſein
Un déſeſpoir plus noble, un plus digne deſſein.
Le roi, qui me ſoupçonne, enfin va me connaître.
Au milieu du combat on me verra paraître.
De Sohême & du roi j'arrêterai les coups ;
Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.
Je fuyais ce matin ſa vengeance cruelle,
Ses crimes m'exilaient, ſon danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne, & prompte à l'écouter,
Je vais ſauver au roi le jour qu'il veut m'ôter.

NARBAS.

Hélas! où courez-vous? dans quel déſordre extrême?

MARIAMNE.

Je ſuis perdue, hélas! c'eſt Hérode lui-même.

SCENE V.

SCÈNE V.

HÉRODE, MARIAMNE, ELISE, NARBAS, IDAMAS, Gardes.

HÉRODE.

ILs ſe ſont vus! Ah Dieu! ...Perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la dernière fois, Seigneur, ne ſouffrez pas...

HÉRODE.

Sortez... Vous, qu'on la ſuive.

NARBAS.

O juſtice éternelle!

SCÈNE VI.

HÉRODE, IDAMAS, Gardes.

HÉRODE.

QUE je n'entende plus le nom de l'infidelle.
Eh bien! braves ſoldats, n'ai-je plus d'ennemis?

IDAMAS.

Seigneur, ils ſont défaits; votre peuple eſt ſoumis.
Sohême tout ſanglant vous laiſſe la victoire.
Ce jour vous a comblé d'une nouvelle gloire.

HÉRODE.

Quelle gloire !

IDAMAS.

Elle eſt triſte ; & tant de ſang verſé,
Seigneur, doit ſatisfaire à votre honneur bleſſé.
Sohême a de la reine atteſté l'innocence.

HÉRODE.

De la coupable enfin je vais prendre vengeance.
Je perds l'indigne objet que je n'ai pu gagner,
Et de ce ſeul moment je commence à régner.
J'étais trop aveuglé, ma fatale tendreſſe
Était ma ſeule tache, & ma ſeule faibleſſe.
Laiſſons mourir l'ingrate : oublions ſes attraits ;
Que ſon nom dans ces lieux s'efface pour jamais ;
Que dans mon cœur, ſur-tout ſa mémoire périſſe.
Enfin tout eſt-il prêt pour ce juſte ſupplice ?

IDAMAS.

Oui, Seigneur.

HÉRODE.

Quoi ! ſi-tôt on a pu m'obéir ?
Infortuné monarque ! elle va donc périr ?
Tout eſt prêt, Idamas ?

IDAMAS.

Vos gardes l'ont ſaiſie ;
Votre vengeance, hélas ! ſera trop bien ſervie.

HÉRODE.

Elle a voulu ſa perte, elle a ſu m'y forcer.
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penſer.
Hélas ! j'aurais voulu vivre & mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, épouſe criminelle ?

SCENE VII & dernière.

HÉRODE, IDAMAS, NARBAS.

HÉRODE.

NARBAS, où courez-vous? Juſte ciel! vous pleurez!
De crainte, en le voyant, mes ſens ſont pénétrés.

NARBAS.

Seigneur...

HÉRODE.

Ah! malheureux, que venez-vous me dire?

NARBAS.

Ma voix, en vous parlant, ſur mes lèvres expire.

HÉRODE.

Mariamne....

NARBAS.

Ô douleur! ô regrets ſuperflus!

HÉRODE.

Quoi! c'en eſt fait?

NARBAS.

Seigneur, Mariamne n'eſt plus.

HÉRODE.

Elle n'eſt plus? grand Dieu!

NARBAS.

Je dois à ſa mémoire,
A ſa vertu trahie, à vous, à votre gloire,

De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce ſang par vos mains répandu.
Non, Seigneur, non, ſon cœur n'était point infidelle.
Hélas! lorſque Sohême a combattu pour elle,
Votre épouſe à mes yeux déteſtant ſon ſecours,
Volait pour vous défendre au péril de ſes jours.

HÉRODE.

Qu'entends-je? ah malheureux! ah déſeſpoir extrême!
Narbas, que m'as-tu dit?

NARBAS.

C'eſt dans ce moment même,
Où ſon cœur ſe faiſait ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avait preſſé l'inſtant de ſon ſupplice.

HÉRODE.

Ô monſtre, qu'à regret épargna ma juſtice!
Monſtre, quels châtimens ſont pour toi réſervés!
Que ton ſang, que le mien..... Ah! Narbas, achevez,
Achevez mon trépas par ce récit funeſte.

NARBAS.

Comment pourrai-je, hélas! vous apprendre le reſte?
Vos gardes de ces lieux ont oſé l'arracher.
Elle a ſuivi leurs pas ſans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueil, & ſans montrer de crainte.
La douce majeſté ſur ſon front était peinte.
La modeſte innocence, & l'aimable pudeur,
Régnaient dans ſes beaux yeux, ainſi que dans ſon cœur.

Son malheur ajoutait à l'éclat de ſes charmes.
Nos prêtres, nos Hébreux, dans les cris, dans les larmes,
Conjuraient vos ſoldats, levaient les mains vers eux,
Et demandaient la mort avec des cris affreux.
Hélas! de tous côtés, dans ce déſordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignait vous-même.
On diſait hautement, qu'un arrêt ſi cruel
Accablerait vos jours d'un remords éternel.

HÉRODE.

Grand Dieu! que chaque mot me porte un coup terrible!

NARBAS.

Aux larmes des Hébreux Mariamne ſenſible,
Conſolait tout ce peuple, en marchant au trépas.
Enfin vers l'échafaut on a conduit ſes pas.
C'eſt là qu'en ſoulevant ſes mains appeſanties,
Du poids affreux des fers indignement flétries:
« Cruel, a-t-elle dit, & malheureux époux!
» Mariamne, en mourant ne pleure que ſur vous.
» Puiſſiez-vous, par ma mort, finir vos injuſtices!
» Vivez, vivez, régnez ſous de meilleurs auſpices;
» Voyez d'un œil plus doux mes peuples & mes ,, fils;
» Aimez-les; je mourrai trop contente à ce prix.,,
En achevant ces mots, votre épouſe innocente
Tend au fer des bourreaux cette tête charmante,
Dont la terre admirait les modeſtes appas.
Seigneur, j'ai vu lever le parricide bras;
J'ai vu tomber....

HÉRODE.

Tu meurs, & je reſpire encore
Manes ſacrés, chère ombre, épouſe que j'adore,
Reſte pâle & ſanglant de l'objet le plus beau,
Je te ſuivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi! vous me retenez! Quoi! citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides!
Ma chère Mariamne, armes-toi, punis-moi,
Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.
Je me meurs.

Il tombe dans un fauteuil.

NARBAS.

De ſes ſens il a perdu l'uſage;
Il ſuccombe à ſes maux.

HÉRODE.

Quel funeſte nuage
S'eſt répandu ſoudain ſur mes eſprits troublés!
D'un ſombre & noir chagrin mes ſens ſont accablés.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne?
Je ne vois point ma ſœur, je ne vois point la reine.
Vous pleurez, vous n'oſez vous appprocher de moi!
Triſte Jéruſalem, tu fuis devant ton roi!
Qu'ai-je donc fait? Pourquoi ſuis-je en horreur au monde?
Qui me délivrera de ma douleur profonde?
Par qui ce long tourment ſera-t-il adouci?
Qu'on cherche Mariamne, & qu'on l'amène ici.

NARBAS.

Mariamne, Seigneur!

HÉRODE.

Oui : je ſens que ſa vue
Va rendre un calme heureux à mon ame éperdue ;
Toujours devant ſes yeux, que j'aime & que je crains,
Mon cœur eſt moins troublé, mes jours ſont plus ſereins.
Déjà même à ſon nom mes douleurs s'affaibliſſent ;
Déjà de mon chagrin les ombres s'éclairciſſent.
Qu'elle vienne.

NARBAS.

Seigneur...

HÉRODE.

Je veux la voir.

NARBAS.

Hélas !
Avez-vous pu, Seigneur, oublier ſon trépas ?

HÉRODE.

Cruel ! que dites-vous ?

NARBAS.

La douleur le tranſporte ;
Il ne ſe connaît plus.

HÉRODE.

Quoi, Mariamne eſt morte ?
Ah ! funeſte raiſon, pourquoi m'éclaires-tu ?
Jour triſte, jour affreux, pourquoi m'es-tu rendu ?
Lieux teints de ce beau ſang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, palais, tombez en cendre :
Cachez ſous les débris de vos ſuperbes tours,
La place où Mariamne a vu trancher ſes jours.

Quoi ! Mariamne eſt morte, & j'en ſuis l'homicide !
Puniſſez, déchirez ce monſtre parricide,
Armez-vous contre moi, ſujets qui la perdez,
Tonnez, écraſez-moi, cieux qui la poſſédez.

Fin du cinquième & dernier Acte.

On a beaucoup regretté de très-beaux vers que monſieur de Voltaire a ſupprimés dans les changemens qu'il a faits en dernier lieu à ſa tragédie de MARIAMNE ; *on a cru devoir les reſtituer ici, en y joignant les principales variantes, &c.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOME, MAZAEL.

. . . . . .

. . . . . .

SALOME.

Vous ne vous trompiez point, Hérode va paroître ;
L'indocile Sion va trembler ſous ſon maître.
Il enchaîne à jamais la fortune à ſon char ;
Le favori d'Antoine eſt l'ami de Céſar ;
Sa politique habile, egale à ſon courage,
De ſa chûte imprévue a réparé l'outrage.
Le Sénat le couronne.

MAZAEL.

. . . . . .

. . . . . .

Mais c'en eſt fait, Madame, il rentre en ſes états.
Il aimait, il verra ſes dangereux appas ;
Ces yeux toujours puiſſans, toujours ſûrs de lui plaire,
Reprendront malgré vous leur empire ordinaire ;

Et tous ſes ennemis bientôt humiliés,
A ſes moindres regards ſeront ſacrifiés.
Otons-lui, croyez-moi, l'intérêt de nous nuire;
Songeons à la gagner, n'ayant pu la détruire;
Et par de vains reſpects, par des ſoins aſſidus....

SALOME.

Il eſt d'autres moyens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel eſt donc ce deſſein! Que prétendez-vous dire?

SALOME.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup ſi dangereux oſez-vous vous charger,
Sans que le roi....

SALOME.

Le roi conſent à me venger.
Zarès eſt arrivé, Zarès eſt dans Solime;
Miniſtre de ma haine, il attend ſa victime;
Le lieu, le tems, le bras, tout eſt choiſi par lui.
Il vint hier de Rome, & nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi! vous avez enfin gagné cette victoire!
Quoi! malgré ſon amour, Hérode a pu vous croire!
Il vous la ſacrifie! Il prend de vous des loix!

SALOME.

Je puis encor ſur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a fallu choiſir le tems de ſon abſence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeurait expoſé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyranniſé,

Mazaël tu m'as vue, avec inquiétude,
Traîner de mon destin la triste incertitude.
Quand par mille detours assurant mes succès,
De son cœur soupçonneux j'avais trouvé l'accès,
Quand je croyais son ame à moi seule rendue,
Il voyait Mariamne, & j'étais confondue.
Un coup d'œil renversait ma brigue & mes desseins.
La reine a vu cent fois mon sort entre ses mains;
Et si sa politique avait avec adresse
D'un époux amoureux ménagé la tendresse,
Cet ordre, cet arrêt prononcé par son roi,
Ce coup que je lui porte aurait tombé sur moi.
Mais son farouche orgueil a servi ma vengeance:
J'ai su mettre à profit sa fatale imprudence.
Elle a voulu se perdre, & je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparés sa main.
Tu te souviens assez de ce tems plein d'alarmes,
Lorsqu'un bruit si funeste à l'espoir de nos armes,
Apprit à l'Orient étonné de son sort,
Qu'Auguste était vainqueur, & qu'Antoine était mort.
Tu sais, comme à ce bruit nos peuples se troublerent.
De l'Orient vaincu les monarques tremblèrent.
Mon frere enveloppé dans ce commun malheur,
Crut perdre sa couronne avec son protecteur.
Il fallut, sans s'armer d'une inutile audace,
Au vainqueur de la terre aller demander grace.
Rappelle en ton esprit ce jour infortuné;
Songe à quel désespoir Hérode abandonné,
Vit son épouse altière, abhorrant ses approches,
Detestant ses adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encor, en ce moment cruel,
Et le sang de son frère, & le sang paternel.

Hérode, auprès de moi, vint déplorer sa peine.
Je saisis cet instant, précieux à ma haine :
Dans son cœur déchiré je repris mon pouvoir ;
J'enflammai son courroux, j'aigris son désespoir :
J'empoisonnai le trait dont il sentait l'atteinte.
Tu le vis plein de trouble & d'horreur & de crainte,
Jurer d'exterminer les restes dangereux
D'un sang toujours trop cher aux perfides Hébreux ;
Et dès ce même instant sa facile colere
Déshérita les fils, & condamna la mère.
Mais sa fureur encor flattait peu mes souhaits :
L'amour qui la causait en repoussait les traits.
De ce fatal objet telle était la puissance ;
Un regard de l'ingrate arrêtait sa vengeance.
Je pressai son départ ; il partit, & depuis
Mes lettres chaque jour ont nourri ses ennuis.
Ne voyant plus la reine, il vit mieux son outrage :
Il eut honte en secret de son peu de courage ;
De moment en moment ses yeux se sont ouverts,
J'ai levé le bandeau qui les avait couverts.
Zares étudiant le moment favorable,
A peine à son esprit cette reine implacable,
Son crédit, ses amis, ces Juifs séditieux,
Du sang Asmonéen partisans factieux.
J'ai fait plus ; j'ai moi-même armé sa jalousie.
Il a craint pour sa gloire, il a craint pour sa vie.
Tu sais que dès long-temps en bute aux trahisons,
Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons.
Il croit ce qu'il redoute ; & dans sa défiance,
Il confond quelquefois le crime & l'innocence.
Enfin j'ai su fixer son courroux incertain ;
Il a signé l'arrêt, & j'ai conduit sa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup eſt néceſſaire :
Mais avez-vous prévu ſi ce Preteur auſtere,
Qui ſous les loix d'Auguſte a remis cet etat,
Verra d'un œil tranquille un pareil attentat ?
Varus, vous le ſavez, eſt ici votre maître.
En vain le peuple Hébreu, prompt à vous recon-
naître,
Tremble encor ſous le poids de ce trône ébranlé ;
Votre pouvoir n'eſt rien, ſi Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce palais, des mains de Varus même,
Votre frère ait repris l'autorité ſuprême,
Il ne peut, ſans bleſſer l'orgueil du nom Romain,
Dans ſes états encor, agir en ſouverain.
Varus ſouffrira-t-il, que l'on oſe à ſa vue,
Immoler une reine en ſa garde reçue ?
Je connais les Romains ; leur eſprit irrité
Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez ſur Hérode attirer la tempête ;
Dans leurs ſuperbes mains la foudre eſt toujours
prête.
Ces vainqueurs ſoupçonneux ſont jaloux de leurs
droits,
Et ſur-tout leur orgueil aime à punir les rois.

SALOME.

Non, non, l'heureux Hérode à Céſar a ſu plaire ;
Varus en eſt inſtruit, Varus le conſidère.
Croyez-moi, ce Romain voudra le ménager ;
Mais, quoiqu'il faſſe enfin, ſongeons à nous venger.
Je touche à ma grandeur, & je crains ma diſgrace ;
Demain, dès aujourd'hui, tout peut changer de
face.

Qui ſait même, qui ſait, ſi paſſé ce moment
Je pourrai ſatisfaire à mon reſſentiment!
Qui nous a répondu, qu'Hérode en ſa colère,
D'un eſprit ſi conſtant juſqu'au bout perſevere?
Je connais ſa tendreſſe; il la faut prevenir,
Et ne lui point laiſſer le temps du repentir.
Qu'après Rome menace, & que Varus foudroie,
Leur courroux paſſager troublera peu ma joie.
Mes plus grands ennemis ne ſont pas les Romains;
Mariamne en ces lieux eſt tout ce que je crains.
Il faut que je périſſe ou que je la prévienne;
Et ſi je n'ai ſa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous: il le faut éviter.
Zares à mes regards devait ſe préſenter.
Je vais l'attendre; allez, & qu'aux moindres alarmes
Mes ſoldats en ſecret puiſſent prendre les armes.

SCÈNE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL, Suite de Varus.

VARUS.

SALOME & Mazaël ſemblent fuir devant moi;
Dans leurs yeux étonnés je lis leur juſte effroi:
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazael, demeurez: mandez à votre maître,
Que ſes cruels deſſeins ſont déjà découverts,
Que ſon miniſtre infame eſt ici dans les fers,
Et que Varus, peut-être au milieu des ſupplices,
Eût dû faire expirer ce monſtre... & ſes complices.

Mais je reſpecte Hérode aſſez pour me flatter,
Qu'il connaît a le piége, où l'on veut l'arrêter;
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abuſent,
Et vengera ſur eux la vertu qu'ils accuſent.
Vous ſi vous m'en croyez, pour lui, pour ſon honneur,
Calmez de ſes chagrins la honteuſe fureur:
Ne l'empoiſonnez plus de vos lâches maximes:
Songez que les Romains ſont les vengeurs des crimes,
Que Varus vous connaît, qu'il commande en ces lieux,
Et que ſur vos complots il ouvrira les yeux.
Allez, que Mariamne en reine joüiſſe vie,
Et reſpectez les loix, ſi vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur...

VARUS.

Vous entendez mes ordres abſolus;
Obéiſſez, vous dis-je, & ne repliquez plus.

SCÈNE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

AINSI donc ſans tes ſoins, ſans ton avis fidelle;
Mariamne expirait ſous cette main cruelle!

ALBIN.

Le retour de Zarès n'était que trop suspect ;
Le soin mystérieux d'éviter votre aspect,
Son trouble, son effroi fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un si grand service !
C'est par toi qu'elle vit : c'est par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce solide bonheur,
Ce bien si précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pu secourir la vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnais Varus à ces soins généreux.
Votre bras fut toujours l'appui des malheureux.
Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnerre,
Vous étiez occupé du bonheur de la terre.
Puissiez-vous seulement écouter en ce jour, &c.

. . . . . .

ALBIN.

Ainsi l'amour trompeur, dont vous sentez la flamme,
Se déguise en vertu, pour mieux vaincre votre ame ;
Et ce feu malheureux...

VARUS.

Je ne m'en défends pas,
L'infortuné Varus adore ses appas.
Je l'aime ; il est trop vrai, mon ame toute nue
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vue :
Juge si, son péril a dû troubler mon cœur ;
Moi, qui borne à jamais mes vœux à son bonheur ;
Moi, qui rechercherais la mort la plus affreuse,
Si ma mort un moment pouvait la rendre heureuse.

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur eſt
changé !
Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé !
Je ne reconnais plus ce Romain ſi ſévère,
Qui parmi tant d'objets empreſſés à lui plaire,
N'a jamais abaiſſé ſes ſuperbes regards.
Sur ces beautés que Rome enferme en ſes remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point ; tu ſais, que mon courage
A la ſeule vertu réſerva ſon hommage.
Dans nos murs corrompus ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés.
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours paſſagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil, accru du déshonneur,
Se montrer triomphant ſur leur front ſans pudeur,
L'altière ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,
Chez les Romains ſéduits prenant le nom d'amour ;
Gouverner Rome entière, & régner tour à tour.
J'abhorrais, il eſt vrai, leur indigne conquête ;
A leur joug odieux je dérobais ma tête ;
L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la triſte Syrie établi gouverneur,
J'arrivais dans ces lieux, quand le droit de la
guerre
Eut au pouvoir d'Auguſte abandonné la terre ;
Et qu'Hérode à ſes pieds, au milieu de cent rois,
De ſon ſort incertain vint attendre des loix.
Lieu funeſte à mon cœur ! malheureuſe contrée !
C'eſt là que Mariamne à mes yeux s'eſt montrée.

VARUS.

Et c'eſt ce que je crains.
Hélas ! près du ſénat je l'ai ſervi moi-même.
Sans doute il a déjà reçu ſon diadème ;
Et cet indigne arrêt, que ſa bouche a dicté,
Eſt le premier eſſai de ſon autorité.
Ah ! ſon retour ici lui peut être funeſte.
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reſte.
Reine, pour vous défendre on me verra périr.
L'univers doit vous plaindre, & je dois vous ſervir.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOME, MAZAEL.

SALOME.

ENFIN vous le voyez, ma haine eſt confondue.
Mariamne triomphe, & Salome eſt perdue.
Zarès fut ſur les eaux trop long-tems arrêté;
La mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode en partant pour ſon nouvel empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire;
Et les mers, & l'amour, & Varus, & le roi,
Le ciel, les élémens, ſont armés contre moi.
Fatale ambition, que j'ai trop écoutée,
Dans quel abîme affreux m'as-tu précipitée!
Je vous l'avais bien dit, que dans le fond du cœur
Le roi ſe repentait de ſa juſte rigueur.
De ſon fatal penchant l'aſcendant ordinaire
A révoqué l'arrêt dicté dans ſa colère.
J'en ai déjà reçu les funeſtes avis;
Et Zarès à ſon roi renvoyé par mépris,
Ne me laiſſe en ces lieux qu'une douleur ſtérile,
Et le danger qui ſuit un éclat inutile.

. . . . . .

MAZAEL.

Contre elle encor, Madame, il vous reſte des armes.
J'ai toujours redouté le pouvoir de ſes charmes;
J'ai toujours craint du roi les ſentimens ſecrets;
Mais ſi je m'en rapporte aux avis de Zarès,
La colère d'Hérode autrefois peu durable,
Eſt enfin devenue une haine implacable.
Il déteſte la reine, il a juré ſa mort;
Et s'il ſuſpend le coup qui terminait ſon ſort,
C'eſt qu'il veut ménager ſa nouvelle puiſſance,
Et lui-même en ces lieux aſſurer ſa vengeance.
Mais ſoit qu'enfin ſon cœur, en ce funeſte jour,
Soit aigri par la haine, ou fléchi par l'amour,
C'eſt aſſez qu'une fois il ait proſcrit ſa tête.
Mariamne aiſément groſſira la tempête;
La foudre gronde encor: un arrêt ſi cruel
Va mettre entr'eux, Madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne à ſoi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer ſa haine,
Irriter ſon époux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De ſa perte, en un mot, repoſez-vous ſur elle.

SALOME.

Non, cette incertitude eſt pour moi trop cruelle.
Non, c'eſt par d'autres coups que je veux la frapper:
Dans un piége plus ſûr il faut l'envelopper.
Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus obſervé la colère,
Ce tranſport violent de ſon cœur agité
N'eſt point un ſimple effet de généroſité.
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La reine a des appas, Varus a pu lui plaire.

Ce n'eſt pas que mon cœur, injuſte en ſon dépit,
Diſpute à ſa beauté cet éclat qui la ſuit ;
Que j'envie à ſes yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flatteur encens qu'on prodigue à ſes charmes.
Elle peut payer cher ce bonheur dangereux ;
Et ſoit que de Varus elle écoute les vœux,
Soit que ſa vanité de ce pompeux hommage
Tire indiſcrétement un frivole avantage,
Il ſuffit ; c'eſt par là que je peux maintenir
Ce pouvoir qui m'échappe, & qu'il faut retenir.
Faites veiller ſur-tout les regards mercenaires
De tous ces délateurs aujourd'hui néceſſaires,
Qui vendent les ſecrets de leurs concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais la voici. Pourquoi faut-il que je la voie !

SCÈNE II.

MARIAMNE, ÉLISE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

. . . . . .

Son amour mépriſé, ſon trop de défiance :
Avait contre vos jours allumé ſa vengeance :
Mais ce feu violent s'eſt bientôt conſumé ;
L'amour arma ſon bras, l'amour l'a déſarmé.

MAZAEL.

Quel orgueil !

. . . . . .

. . . . . .

SALOME.

Il aura ſa juſte récompenſe :
Viens, c'eſt à l'artifice à punir l'imprudence.

SCÈNE III.

MARIAMNE, ÉLISE, NABAL.

ÉLISE.

AH ! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter !
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encor eſt peut-être étendue :
. . . . . .
Varus, aux nations, qui bornent cet état,
Ira porter bientôt les ordres du ſénat.
Hélas ! grace à ſes ſoins, grace à vos bontés même,
Rome à votre tyran donne un pouvoir ſuprême ;
Il revient plus terrible & plus fier que jamais :
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits ;
Vous dépendez ici de ce ſuperbe maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être ;
Et que cet amour même aigri par vos refus . . . .

MARIAMNE.

Chère Éliſe, en ces lieux faites venir Varus.
Je conçois vos raiſons, j'en demeure frappée :
Mais d'un autre intérêt mon ame eſt occupée ;
Par de plus grands objets mes vœux ſont attirés.
Que Varus vienne ici ; vous, Nabal, demeurez.

SCÈNE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

. . . . . .

Elle veut que mes fils portés entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux climats,
Les vaiſſeaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent ſur les eaux les chemins d'Italie.
J'attends tout de Varus, d'Auguſte, des Romains.

. . . . . .

. . . . . .

SCÈNE V.

MARIAMNE, VARUS, ÉLISE.

MARIAMNE.

. . . . . .

. . . . . .

Loin de ces lieux ſanglans que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de ſon trône!
Ses généreuſes mains pourront ſécher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
Que ſur mes ennemis ſon bras s'appeſantiſſe:
C'eſt aſſez que mes fils, témoins de ſa juſtice,

Formés

Formés par ſon exemple, & devenus Romains,
Apprennent à régner des maîtres des humains.

. . . . . .

Donnez-moi dans la nuit des guides aſſurés,
Juſque ſur vos vaiſſeaux dans Sidon preparés.

. . . . . .

Je ne m'attendais pas, que vous duſſiez vous-même,
Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême.

. . . . . .

Ma conſtante amitié reſpecte encor Varus.

. . . . . .

SCÈNE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

VOUS vous troublez, Seigneur, & changez de viſage.

VARUS.

J'ai ſenti, je l'avoue ébranler mon courage.
Ami, pardonne au feu, dont je ſuis conſumé,
Ces faibleſſes d'un cœur qui n'avait point aimé.
Je ne connaiſſais pas tout le poids de ma chaîne,
Je la ſens à regret, je la romps avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté,
Elle impoſait ſilence à ma témérité!
Sans trouble & ſans courroux, ſa tranquille ſageſſe
M'apprenait mon devoir, & plaignait ma faibleſſe.

J'adorais, cher Albin, jusques à ses refus.
J'ai perdu l'espérance, & je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô dieux! ma constance est réduite!

ALBIN.

Etes-vous résolu de préparer sa fuite!

VARUS.

Quel emploi!

ALBIN.

Pourrez-vous respecter ses rigueurs,
Jusques à vous charger du soin de vos ordres!
Quel est votre dessein!

VARUS.

Moi, que je l'abandonne!
Que je désobéisse aux loix qu'elle me donne!
Non, non, mon cœur encor est trop digne du sien;
Mariamne a parlé, je n'examine rien.
Que loin de ses tyrans elle aille auprès d'Auguste;
Sa fuite est raisonnable: & ma douleur injuste.
L'amour me parle en vain; je vole à mon devoir.
Je servirai la reine, & même sans la voir.
Elle me laisse, au moins, la douceur éternelle,
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je brise ses liens, je lui sauve le jour;
Je fais plus, je lui veux immoler mon amour,
Et fuyant sa beauté, qui me séduit encore,
Egaler, s'il se peut, sa vertu que j'adore.

ACTE III.

SCÈNE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN, Suite de Varus.

IDAMAS.

AVANT que dans ces lieux mon roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le ſacré diadème,
Et vous ſoumettre un rang qu'il doit à vos bontés,
Seigneur, ſouffrirez-vous ? . . .

VARUS.

Idamas, arrêtez

. . . . . .

La reine en ce moment eſt-elle en ſureté ?
Et le ſang innocent ſera-t-il reſpecté ?

IDAMAS.

. . . . . .

Le perfide Zarès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artiſan de la fraude, & de la calomnie,
De Salome avec ſoin ſervira la furie.
Mazaël en ſecret leur prête ſon ſecours.
Le ſoupçonneux Hérode écoute leurs diſcours :

. . . . . .

VARUS.

Je ſais qu'en ce palais je dois le recevoir ;
Le ſénat me l'ordonne, & tel eſt mon devoir.

SCÈNE IV.

HÉRODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

. . . . . .

. . . . . .

MAZAEL.

SEigneur, à vos deſſeins Zarès toujours fidèle ;
Renvoyé pres de vous, & plein d'un même zele,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HÉRODE.

Quoi ! tous deux ſans relâche ils veulent m'accabler !
Que jamais devant moi ce monſtre ne paraiſſe.
Je l'ai trop écouté. Sortez tous, qu'on me laiſſe.
Ciel qui pourra calmer un trouble ſi cruel ! . . .
Demeurez, Idamas ; demeurez, Mazaël.

SCÈNE V.

HÉRODE, MAZAEL, IDAMAS.

HÉRODE.

EH bien ! voilà ce roi ſi fier & ſi terrible !
Ce roi dont on craignait le courage inflexible,
Qui ſut vaincre & régner, qui ſut briſer ſes fers,
Et dont la politique étonna l'univers.

. . . . . .

. . . . . .

A Mazaël.

Sortez. Termine, ô ciel ! les chagrins de ma vie.

SCÈNE VI.

HÉRODE, SALOME.

SALOME.

HE bien, vous avez vu votre chère ennemie.
Avez-vous eſſuyé des outrages nouveaux !

HÉRODE.

Madame, il n'eſt plus tems d'appeſantir mes maux ;

. . . . . .

. . . . . .

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

JAMAIS, je l'avouerai, plus heureuſe apparence
N'a d'un menſonge adroit ſoutenu la prudence.
Ma bouche, auprès d'Hérode, avec dextérité,
Confondait l'artifice avec la vérité.

. . . . . .

. . . . . .

SCÈNE II.

HÉRODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

NON, ne vous vengez point; mais ſauvez votre vie;
Prévenez de Varus l'indiſcrète furie:
Superbe préteur, ardent à tout tenter,
Une vertu de vous perſécuter.

HÉRODE.

Ah ! ma ſœur, à quel point ma flamme était trahie !
Venez contre une ingrate animer ma furie.

. . . . . .

Et toi, Varus, & toi, faudra-t-il que ma main
Reſpecte ici ton crime, & le ſang d'un Romain !

. . . . . .

Mais . . . croyez-vous qu'Auguſte approuve ma rigueur !

SALOME.

Il la conſeillerait ; n'en doutez point, Seigneur.
Auguſte a des autels où le Romain l'adore,
Mais de ſes ennemis le ſang y fume encore.
Auguſte à tous les rois a pris ſoin d'enſeigner,
Comme il faut qu'on les craigne, & comme il faut régner.
Imitez ſon exemple, aſſurez votre vie.
Tout condamne la reine, & tout vous juſtifie.

. . . . . .

Ne montrez qu'à des yeux éclairés & diſcrets
Un cœur encor percé de ces indignes traits.

ACTE V.

SCÈNE VI.

HÉRODE, IDAMAS, Gardes.

. . . . . .

. . . . . .

IDAMAS.

MAIS le ſang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer ſur vous le courroux des Romains.
Songez-y bien, Seigneur, & qu'une telle offenſe

BRUTUS,

TRAGÉDIE.

Repréſentée pour la première fois le 11 *décembre* 1730.

AVERTISSEMENT.

CETTE tragédie fut jouée pour la première fois en 1730. C'eſt de toutes les pièces de notre auteur celle qui eut en France le moins de ſuccès aux repréſentations ; elle ne fut jouée que ſeize fois, & c'eſt celle qui a été traduite en plus de langues, & que les nations étrangères & les gens de lettres philoſophes aiment le mieux. Elle eſt ici fort différente des premières éditions.

DISCOURS

SUR LA

TRAGÉDIE.

A MILORD

BOLINGBROOKE.

De la rime, & de la difficulté de la verſification françaiſe. Tragédie en proſe. Exemples de la difficulté des vers français. La rime plaît aux Français, même dans les comédies. Caractère du théâtre anglais. Défaut du théâtre français, Exemple du Caton *anglais. Comparaiſon du* Manlius *de M.* de la Foſſe, *avec la* Veniſe *de M.* Otway. *Examen du* Jules-César *de* Shakeſpear. *Spectacles horribles chez les Grecs. Bienſéances & unités. Cinquième acte de* Rodogune. *Pompe & dignité du ſpectacle dans la tragédie. Conſeils d'un excellent critique. De l'amour.*

SI je dédie à un Anglais un ouvrage repréſenté à Paris, ce n'eſt pas, MYLORD, qu'il n'y ait auſſi dans ma patrie des juges très-éclairés, & d'excellens eſprits auxquels j'euſſe pu rendre cet hommage. Mais vous ſavez que la tragédie de

Brutus eſt née en Angleterre. Vous vous ſouvenez que lorſque j'étais retiré à Wandſworth, chez mon ami M. *Fakener*, ce digne & vertueux citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en proſe anglaiſe le premier acte de cette pièce, à peu près tel qu'il eſt aujourd'hui en vers français. Je vous en parlais quelquefois, & nous nous étonnions qu'aucun Anglais n'eût traité ce ſujet, qui de tous eſt peut-être le plus convenable à votre théâtre (1). Vous m'encouragiez à continuer un ouvrage ſuſceptible de ſi grands ſentimens. Souffrez donc que je vous préſente BRUTUS, quoiqu'écrit dans une autre langue, *docte ſermonis utriuſquelinguæ*, à vous qui me donneriez des leçons de français auſſi bien que d'anglais, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force & cette énergie qu'inſpire la noble liberté de penſer; car les ſentimens vigoureux de l'ame paſſent toujours dans le langage; & qui penſe fortement, parle de même.

Je vous avoue, MYLORD, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais paſſé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarraſſé, lorſque je voulus compoſer une tragédie françaiſe. Je m'étais preſque accoutumé à penſer en anglais: je ſentais que les termes de ma langue ne venaient plus ſe préſenter à mon imagination avec la même abondance

(1) Il y a un *Brutus* d'un auteur nommé *Lée*; mais c'eſt un ouvrage ignoré, qu'on ne repréſente jamais à Londres.

qu'auparavant ; c'était comme un ruiſſeau dont la ſource avait été détournée ; il me fallut du tems & de la peine pour le faire couler dans ſon premier lit. Je compris bien alors que pour réuſſir dans un art, il le faut cultiver toute ſa vie.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière, ce fut la ſévérité de notre poéſie, & l'eſclavage de la rime. Je regrettais cette heureuſe liberté que vous avez d'écrire vos tragédies en vers non rimés, d'alonger, & ſur-tout d'accourcir preſque tous vos mots, de faire enjamber les vers les uns ſur les autres, & de créer dans le beſoin des termes nouveaux, qui ſont toujours adoptés chez vous, lorſqu'ils ſont ſonores, intelligibles & néceſſaires. Un poëte Anglais, diſais-je, eſt un homme libre, qui aſſervit ſa langue à ſon génie ; le Français eſt un eſclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers, pour exprimer une penſée qu'un Anglais peut rendre en une ſeule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut, le Français ne dit que ce qu'il peut. L'un court dans une carrière vaſte, & l'autre marche avec des entraves dans un chemin gliſſant & étroit.

Malgré toutes ces réflexions & toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais ſecouer le joug de la rime ; elle eſt eſſentielle à la poéſie françaiſe. Notre langue ne comporte point d'inverſions : nos vers ne ſouffrent point d'enjambement : nos ſyllabes ne peuvent produire une harmonie ſenſible par leurs meſures longues ou brèves : nos meſures & un certain nombre de pieds ne ſuffi-

raient pas pour diſtinguer la proſe d'avec la verſification ; la rime eſt donc néceſſaire aux vers français. De plus, tant de grands maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les *Corneilles*, les *Racines*, les *Deſpréaux*, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas ſupporter d'autres ; & je le répète encor, quiconque voudrait ſe délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand *Corneille*, ſerait regardé avec raiſon, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très-faible qui ne peut ſe ſoutenir dans l'ancienne carrière.

On a tenté de nous donner des tragédies en proſe ; mais je ne crois pas que cette entrepriſe puiſſe déſormais réuſſir ; qui a le plus, ne ſaurait ſe contenter du moins. On ſera toujours mal venu à dire au public, je viens diminuer votre plaiſir. Si au milieu des tableaux de *Rubens* ou de *Paul Veronèſe*, quelqu'un venait placer ſes deſſeins au crayon, n'aurait-il pas tort de s'égaler à ces peintres ? On eſt accoutumé dans les fêtes, à des danſes & à des chants ; ſerait-ce aſſez de marcher & de parler ; ſous prétexte qu'on marcherait & qu'on parlerait bien, & que cela ſerait plus aiſé & plus naturel ?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers ſur tous les théâtres tragiques, & de plus, toujours des rimes ſur le nôtre. C'eſt même à cette contrainte de la rime, & à cette ſévérité extrême de notre verſification, que nous devons ces excellens ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne

coûte jamais rien aux penſées, qu'elle ne ſoit ni triviale ni trop recherchée; nous exigeons rigoureuſement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la proſe. Nous ne permettons pas la moindre licence; nous demandons qu'un auteur porte ſans diſcontinuer toutes ces chaînes, & cependant, qu'il paraiſſe toujours libre: & nous ne reconnaiſſons pour poëtes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Voilà pourquoi il eſt plus aiſé de faire cent vers en toute autre langue, que quatre vers en français. L'exemple de notre abbé *Regnier Deſmarais*, de l'académie françaiſe, & de celle de *la Cruſca*, en eſt une preuve bien évidente. Il traduiſit *Anacréon* en italien avec ſuccès; & ſes vers français ſont, à l'exception de deux ou trois quatrains, au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* était dans le même cas. Combien de nos beaux eſprits ont fait de très-beaux vers latins, & n'ont pu être ſupportables en leur langue!

Je ſais combien de diſputes j'ai eſſuyées ſur notre verſification en Angleterre, & quels reproches me fait ſouvent le ſavant évêque de Rocheſter ſur cette contrainte puérile, qu'il prétend que nous impoſons de gaieté de cœur. Mais ſoyez perſuadé, MYLORD, que plus un étranger connaîtra notre langue, & plus il ſe réconciliera avec cette rime qui l'effraie d'abord. Non-ſeulement elle eſt néceſſaire à notre tragédie, mais elle embellit nos comédies mêmes. Un bon mot en vers eſt retenu plus aiſément: les portraits

de la vie humaine ſeront toujours plus frappans en vers qu'en proſe, & qui dit *vers* en français, dit néceſſairement des vers rimés : en un mot, nous avons des comédies en proſe du célèbre *Molière*, que l'on a été obligé de mettre en vers après ſa mort, & qui ne ſont plus jouées que de cette manière nouvelle.

Ne pouvant, MYLORD, haſarder ſur le théâtre français des vers non rimés tels qu'ils ſont en uſage en Italie & en Angleterre, j'aurais du moins voulu tranſporter ſur notre ſcène certaines beautés de la vôtre. Il eſt vrai, & je l'avoue, que le théâtre anglais eſt bien défectueux. J'ai entendu de votre bouche, que vous n'aviez pas une bonne tragédie ; mais en récompenſe, dans ces pièces ſi monſtrueuſes, vous avez des ſcènes admirables. Il a manqué juſqu'à préſent à preſque tous les auteurs tragiques de votre nation, cette pureté, cette conduite régulière, ces bienſéances de l'action & du ſtyle, cette élégance, & toutes ces fineſſes de l'art, qui ont établi la réputation du théâtre français depuis le grand *Corneille*. Mais vos pièces les plus irrégulières ont un grand mérite, c'eſt celui de l'action.

Nous avons en France des tragédies eſtimées, qui ſont plutôt des converſations qu'elles ne ſont la repréſentation d'un événement. Un auteur Italien m'écrivait dans une lettre ſur les théâtres : *Un critico del noſtro Paſtor fido diſſe che quel componimento era un riaſſunto di belliſſimi madrigali, credo, ſe viveſſe, che direbbe delle tragedie franceſe che ſono un riaſſunto di belle elegie e ſontuoſi epita-*

lami. J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raiſon. Notre délicateſſe exceſſive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions expoſer aux yeux. Nous craignons de haſarder ſur la ſcène des ſpectacles nouveaux devant une nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'eſt pas d'*uſage.*

L'endroit où l'on joue la comédie, & les abus qui s'y ſont gliſſés, ſont encor une cauſe de cette ſéchereſſe qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos pièces. Les bancs qui ſont ſur le théâtre deſtinés aux ſpectateurs, rétréciſſent la ſcène, & rendent toute action preſque impraticable. Ce défaut eſt cauſe que les décorations tant recommandées par les anciens, ſont rarement convenables à la pièce. Il empêche ſur-tout que les acteurs ne paſſent d'un appartement dans un autre aux yeux des ſpectateurs, comme les Grecs & les Romains le pratiquaient ſagement, pour conſerver à la fois l'unité de lieu & la vraiſemblance.

Comment oſerions-nous ſur nos théâtres faire paraître, par exemple, l'ombre de *Pompée*, ou le génie de *Brutus*, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choſes les plus ſérieuſes que comme l'occaſion de dire un bon mot? Comment apporter au milieu d'eux ſur la ſcène, le corps de *Marcus*, devant *Caton* ſon père, qui s'écrie: " Heureux jeune homme, tu „ es mort pour ton pays! Ô mes amis, laiſſez-„ moi compter ces glorieuſes bleſſures! Qui ne „ voudrait mourir ainſi pour la patrie! Pourquoi

„ n'a-t-on qu'une vie à lui ſacrifier? ....Mes amis,
„ ne pleurez point ma perte, ne regretez point
„ mon fils; pleurez Rome; la maîtreſſe du monde
„ n'eſt plus : ô liberté! ô ma patrie! ô vertu!
„ &c. „ Voilà ce que feu M. *Addiſſon* ne craignit point de faire repréſenter à Londres; voilà ce qui fut joué, traduit en italien, dans plus d'une ville d'Italie. Mais ſi nous haſardions à Paris un tel ſpectacle, n'entendez-vous pas déjà le parterre qui ſe récrie? & ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête?

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicateſſe. L'auteur de notre tragédie de *Manlius* prit ſon ſujet de la pièce anglaiſe de M. *Otvvay*, intitulée, *Veniſe ſauvée*. Le ſujet eſt tiré de l'hiſtoire de la conjuration du marquis de *Bedemar*, écrite par l'abbé de *St. Réal;* & permettez-moi de dire en paſſant, que ce morceau d'hiſtoire, égal peut-être à *Salluſte*, eſt fort au-deſſus de la pièce d'*Otvvay* & de notre *Manlius*. Premièrement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'auteur Français à déguiſer ſous des noms romains une aventure connue, que l'Anglais a traitée naturellement ſous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au théâtre de Londres, qu'un ambaſſadeur Eſpagnol s'appelât *Bedemar*, & que des conjurés euſſent le nom de *Jaffier*, de *Jaques-Pierre*, d'*Eliot;* cela ſeul en France eût pu faire tomber la pièce.

Mais voyez qu'*Otvvay* ne craint point d'aſſembler tous les conjurés. *Renaud* prend leur ſerment, aſſigne à chacun ſon poſte, preſcrit l'heure du carnage, & jette de tems en tems des regards

inquiets & ſoupçonneux ſur *Jaffier* dont il ſe défie. Il leur fait à tous ce diſcours pathétique, traduit mot pour mot de l'abbé de *S. Réal. Jamais repos ſi profond ne précéda un trouble ſi grand. Notre bonne deſtinée a aveuglé les plus clairvoyans de tous les hommes, raſſuré les plus timides, endormi les plus ſoupçonneux, confondu les plus ſubtils : nous vivons encor, mes chers amis, nous vivons, & notre vie ſera bientôt funeſte aux tyrans de ces lieux, &c.*

Qu'a fait l'auteur Français? Il a craint de haſarder tant de perſonnages ſur la ſcène ; il ſe contente de faire réciter par *Renaud* ſous le nom de *Rutile*, une faible partie de ce même diſcours qu'il vient, dit-il, de tenir aux conjurés. Ne ſentez-vous pas par ce ſeul expoſé combien cette ſcène anglaiſe eſt au-deſſus de la françaiſe, la pièce d'*Otvvay* fût-elle d'ailleurs monſtrueuſe ?

Avec quel plaiſir n'ai-je point vu à Londres votre tragédie de *Jules-Céſar*, qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre nation? Je ne prétends pas aſſurément approuver les irrégularités barbares dont elle eſt remplie. Il eſt ſeulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage compoſé dans un ſiécle d'ignorance, par un homme qui même ne ſavait pas le latin, & qui n'eut de maître que ſon génie ; mais au milieu de tant de fautes groſſières, avec quel raviſſement je voyais *Brutus* tenant encor un poignard teint du ſang de *Céſar*, aſſembler le peuple Romain, & lui parler ainſi du haut de la tribune aux harangues !

Romains, compatriotes, amis, s'il eſt quelqu'un

de vous qui ait été attaché à Céſar, *qu'il ſache que* Brutus *ne l'était pas moins : Oui, je l'aimais ; Romains ; & ſi vous me demandez pourquoi j'ai verſé ſon ſang, c'eſt que j'aimais Rom. davantage. Voudriez-vous voir* Céſar *vivant, & mourir ſes eſclaves, plutôt que d'acheter vot e liberte par ſa mort ! Céſar était mon ami, je le pleure ; il etait heureux, j'applaudis à ſes triomphes ; il était vaillant, je l'honore ; mais il était ambitieux, je l'ai tué. Y a-t-il quelqu'un parmi vous aſſez lâche pour regretter la ſervitude ! S'il en eſt un ſeul, qu'il parle, qu'il ſe montre ; c'eſt lui que j'ai offenſé : Y a-t-il quelqu'un aſſez infame pour oublier qu'il eſt Romain ! qu'il parle ; c'eſt lui ſeul qui eſt mon ennemi.*

CHŒUR DES ROMAINS.

Perſonne, non, Brutus, *perſonne.*

BRUTUS.

Ainſi donc je n'ai offenſé perſonne. Voici le corps du dictateur qu'on vous apporte ; les derniers devoirs lui ſeront rendus par Antoine, *par cet* Antoine, *qui n'ayant point eu de part au châtiment de* Céſar, *en retirera le même avantage que moi : & que chacun de vous ſente le bonheur ineſtimable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : J'ai tué de cette main mon meilleur ami pour le ſalut de Rome ; je garde ce même poignard pour moi, quand Rome demandera ma vie.*

LE CHŒUR.

Vivez, Brutus, *vivez à jamais.*

Après cette ſcène, *Antoine* vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains, à qui *Brutus* avait inſ-

piré ſa rigueur & ſa barbarie. *Antoine*, par un diſcours artificieux, ramène inſenſiblement ces eſprits ſuperbes; & quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de Céſar, & ſe ſervant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte & à la vengeance. Peut-être les Français ne ſouffriraient pas que l'on fît paraître ſur leurs théâtres un cœur compoſé d'artiſans & de plébéïens Romains; que le corps ſanglant de *Céſar* y fût expoſé aux yeux du peuple, & qu'on excitât ce peuple à la vengeance du haut de la tribune aux harangues; c'eſt à la coutume, qui eſt la reine de ce monde, à changer le goût des nations, & à tourner en plaiſir les objets de notre averſion.

Les Grecs ont hazardé des ſpectacles non moins révoltans pour nous. *Hippolyte* briſé par ſa chûte, vient compter ſes bleſſures & pouſſer des cris douloureux. *Philoctète* tombe dans ſes accès de ſouffrance; un ſang noir coule de ſa plaie. *Œdipe*, couvert du ſang qui dégoutte encor des reſtes de ſes yeux qu'il vient d'arracher, ſe plaint des dieux & des hommes. On entend les cris de *Clytemneſtre*, que ſon propre fils égorge; & *Electre* crie ſur le théâtre : *Frappez, ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargné notre père. Prométhée* eſt attaché ſur un rocher avec des cloux, qu'on lui enfonce dans l'eſtomac & dans les bras. Les furies répondent à l'ombre ſanglante de *Clytemneſtre* par des hurlemens ſans aucune articulation. Beaucoup de tragédies Grecques, en un mot, ſont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je ſais bien que les tragiques Grecs, d'ailleurs ſupérieurs aux Anglais, ont erré en prenant ſou-

vent l'horreur pour la terreur, & le dégoûtant & l'incroyable pour le tragique & le merveilleux. L'art était dans ſon enfance à Athènes du tems d'*Eſchile*, comme à Londres du tems de *Shakeſpear*; mais parmi les grandes fautes des poëtes Grecs, & même des vôtres, on trouve un vrai pathétique & de ſingulières beautés; & ſi quelques Français, qui ne connaiſſent les tragédies & les mœurs étrangères que par des traductions, & ſur des oui-dire, les condamnent ſans aucune reſtriction, ils ſont, ce me ſemble, comme des aveugles, qui aſſureraient qu'une roſe ne peut avoir des couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. Mais ſi, les Grecs & vous, vous paſſez les bornes de la bienſéance, & ſi ſur-tout les Anglais ont donné des ſpectacles effroyables, voulant en donner de terribles; nous autres Français, auſſi ſcrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop, de peur de nous emporter, & quelquefois nous n'arrivons pas au tragique, dans la crainte d'en paſſer les bornes.

Je ſuis bien loin de propoſer que la ſcène devienne un lieu de carnage, comme elle l'eſt dans *Shakeſpear*, & dans ſes ſucceſſeurs, qui n'ayant pas ſon génie, n'ont imité que ſes défauts; mais j'oſe croire qu'il y a des ſituations qui ne paroiſſent encor que dégoûtantes & horribles aux Français, & qui bien ménagées, repréſentées avec art, & ſur-tout adoucies par le charme des beaux vers, pourraient nous faire une ſorte de plaiſir dont nous ne doutons pas.

Il n'eſt point de ſerpent ni de monſtre odieux,
Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux.

Du moins que l'on me diſe pourquoi il eſt permis à nos héros & à nos héroïnes de théâtre de ſe tuer, & qu'il leur eſt défendu de tuer perſonne ? La ſcène eſt-elle moins enſanglantée par la mort d'*Athalie*, qui ſe poignarde pour ſon amant, qu'elle ne le ſerait par le meurtre de *Céſar* ? & ſi le ſpectacle du fils de *Caton*, qui paraît mort aux yeux de ſon père, eſt l'occaſion d'un diſcours admirable de ce vieux Romain, ſi ce morceau a été applaudi en Angleterre & en Italie par ceux qui ſont les plus grands partiſans de la bienſéance françaiſe ; ſi les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées, pourquoi les Français ne s'y accoutumeraient-ils pas ? La nature n'eſt-elle pas la même dans tous les hommes ?

Toutes ces loix de ne point enſanglanter la ſcène, de ne point faire parler plus de trois interlocuteurs, &c. ſont des loix qui, ce me ſemble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en eſt pas des règles de la bienſéance, toujours un peu arbitraires, comme des règles fondamentales du théâtre, qui ſont les trois unités. Il y aurait de la faibleſſe & de la ſtérilité à étendre une action au-delà de l'eſpace du tems & du lieu convenables. Demandez à quiconque aura inſéré dans une pièce trop d'événemens, la raiſon de cette faute : s'il eſt de bonne foi, il vous dira,

qu'il n'a pas eu assez de génie pour remplir sa pièce d'un seul fait ; & s'il prend deux jours & deux villes pour son action, croyez que c'est parce qu'il n'aurait pas eu l'adresse de la resserrer dans l'espace de trois heures, & dans l'enceinte d'un palais, comme l'exige la vraisemblance. Il en est tout autrement de celui qui hazarderait un spectacle horrible sur le théâtre ; il ne choquerait point la vraisemblance ; & cette hardiesse, loin de supposer de la faiblesse dans l'auteur, demanderait au contraire un grand génie, pour mettre par ses vers de la véritable grandeur dans une action, qui, sans un style sublime, ne serait qu'atroce & dégoûtante.

Voilà ce qu'a osé tenter une fois notre grand *Corneille* dans sa *Rodogune*. Il fait paraître une mère qui, en présence de la cour & d'un ambassadeur, veut empoisonner son fils & sa belle-fille, après avoir tué son autre fils de sa propre main ; elle leur présente la coupe empoisonnée, &, sur leur refus & leurs soupçons, elle la boit elle-même, & meurt du poison qu'elle leur destinait. Des coups aussi terribles ne doivent pas être prodigués, & il n'appartient pas à tout le monde d'oser les frapper. Ces nouveautés demandent une grande circonspection, & une exécution de maître. Les Anglais eux-mêmes avouent

que

que *Shakeſpear*, par exemple, a été le ſeul parmi eux qui ait pu faire évoquer & parler des ombres avec ſuccès.

Within that circle none durſt move but he.

Plus une action théâtrale eſt majeſtueuſe ou effrayante, plus elle deviendrait inſipide, ſi elle était ſouvent répétée ; à peu près comme les détails des batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids & ennuyeux, à force de reparaître ſouvent dans les hiſtoires. La ſeule pièce où monſieur *Racine* ait mis du ſpectacle, c'eſt ſon chef-d'œuvre d'*Athalie*. On y voit un enfant ſur un trône, ſa nourrice & des prêtres qui l'environnent, une reine qui commande à ſes ſoldats de le maſſacrer, des Lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action eſt pathétique ; mais ſi le ſtyle ne l'était pas auſſi, elle n'était que puérile.

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impoſe la néceſſité de dire de grandes choſes ; autrement on ne ſerait qu'un décorateur, & non un poëte tragique. Il y a près de trente années qu'on repréſenta la tragédie de *Monteſume* à Paris ; la ſcène s'ouvrait par un ſpectacle nouveau ; c'était un palais d'un goût magnifique & barbare ; *Monteſume* paraiſſait avec un habit ſingulier ; des eſclaves armés de flèches

étaient dans le fond ; autour de lui étaient huit grands de ſa cour, proſternés le viſage contre terre : *Monteſume* commençait la pièce en leur diſant :

Levez-vous ; votre roi vous permet aujourd'hui
Et de l'enviſager, & de parler à lui.

Ce ſpectacle charma : mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette tragédie.

Pour moi, j'avoue que ce n'a pas été ſans quelque crainte que j'ai introduit ſur la ſcène françaiſe le ſénat de Rome en robes rouges, allant aux opinions. Je me ſouvenois que lorſque j'introduiſis autrefois dans *Œdipe* un chœur de Thébains, qui diſait :

Ô mort, nous implorons ton funeſte ſecours ;
Ô mort, viens nous ſauver, viens terminer nos jours.

le parterre, au lieu d'être frappé du pathétique qui pouvait être en cet endroit, ne ſentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'acteurs peu accoutumés, & il fit un éclat de rire. C'eſt ce qui m'a empêché, dans *Brutus*, de faire parler les ſénateurs, quand *Titus* eſt accuſé devant eux, & d'augmenter la terreur de la ſituation, en exprimant l'étonnement & la douleur de ces pères de Rome, qui ſans doute

devraient marquer leur ſurpriſe autrement que par un jeu muet, qui même n'a pas été exécuté.

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous, ils parlent plus aux yeux : les Français donnent plus à l'élégance, à l'harmonie, aux charmes des vers. Il eſt certain qu'il eſt plus difficile de bien écrire, que de mettre ſur le théâtre des aſſaſſinats, des roues, des potences, des ſorciers, des revenans. Auſſi la tragédie de *Caton*, qui fait tant d'honneur à monſieur *Addiſſon*, votre ſucceſſeur dans le miniſtère, cette tragédie, la ſeule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même, ne doit ſa grande réputation qu'à ſes beaux vers, c'eſt-à-dire, à des penſées fortes & vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce ſont les beautés de détail qui ſoutiennent les ouvrages en vers, & qui les font paſſer à la poſtérité. C'eſt ſouvent la manière ſingulière de dire des choſes communes ; c'eſt cet art d'embellir par la diction ce que penſent & ce que ſentent tous les hommes, qui fait les grands poëtes. Il n'y a ni ſentimens recherchés, ni aventure romaneſque dans le quatrième livre de *Virgile ;* il eſt tout naturel, & c'eſt l'effort de l'eſprit humain. Monſieur *Racine* n'eſt ſi au-deſſus des autres qui ont tous dit les mêmes choſes que lui, que parce qu'il les a mieux

dites. *Corneille* n'eſt véritablement grand, que quand il s'exprime auſſi bien qu'il penſe. Souvenons-nous de ce précepte de *Deſpréaux* :

Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,
De ſon ouvrage en vous laiſſe un long ſouvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages dramatiques, que l'art d'un acteur, & la figure & la voix d'une actrice ont fait valoir ſur nos théâtres. Combien de pièces mal écrites ont eu plus de repréſentations que *Cinna* & *Britannicus*; mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles poëmes, au lieu qu'on ſait *Britannicus* & *Cinna* par cœur. En vain le *Regulus* de *Pradon* a fait verſer des larmes par quelques ſituations touchantes; l'ouvrage, & tous ceux qui lui reſſemblent, ſont mépriſés, tandis que leurs auteurs s'applaudiſſent dans leurs préfaces.

Des critiques judicieux pourraient me demander pourquoi j'ai parlé d'amour dans une tragédie dont le titre eſt JUNIUS BRUTUS? pourquoi j'ai mêlé cette paſſion avec l'auſtère vertu du ſénat Romain, & la politique d'un ambaſſadeur?

On reproche à notre nation d'avoir amolli le théâtre par trop de tendreſſe; & les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un ſiècle; car vous avez toujours un peu pris nos modes & nos vices. Mais me permettrez-vous de vous dire mon ſentiment ſur cette matière?

Vouloir de l'amour dans toutes les tragédies, me paroît un goût efféminé ; l'en proscrire toujours, est une mauvaise humeur bien déraisonnable.

Le théâtre, soit tragique, soit comique, est la peinture vivante des passions humaines ; l'ambition d'un prince est représentée dans la tragédie ; la comédie tourne en ridicule la vanité d'un bourgeois. Ici, vous riez de la coquetterie & des intrigues d'une citoyenne ; là, vous pleurez la malheureuse passion de *Phèdre ;* de même l'amour vous amuse dans un roman, & il vous transporte dans la *Didon* de *Virgile.* L'amour dans une tragédie, n'est pas plus un défaut essentiel que dans l'*Enéide ;* il n'est à reprendre que quand il est amené mal à propos, ou traité sans art.

Les Grecs ont rarement hazardé cette passion sur le théâtre d'Athènes ; premièrement, parce que leurs tragédies n'ayant roulé d'abord que sur des sujets terribles, l'esprit des spectateurs était plié à ce genre de spectacles ; secondement, parce que les femmes menaient une vie beaucoup plus retirée que les nôtres, & qu'ainsi le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le sujet de toutes les conversations, les poëtes en étaient moins invités à traiter cette passion, qui de toutes est la plus difficile à repré-

ſenter, par les ménagemens délicats qu'elle demande. Une troiſième raiſon qui me paraît aſſez forte, c'eſt que l'on n'avait point de comédiennes; les rôles des femmes étaient joués par des hommes maſqués. Il ſemble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'eſt tout le contraire à Londres & à Paris; & il faut avouer que les auteurs n'auraient guère entendu leurs intérêts, ni connu leur auditoire, s'ils n'avaient jamais fait parler les *Oldfields*, ou les *Duclos*, & les *Le Couvreur*, que d'ambition & de politique.

Le mal eſt que l'amour n'eſt ſouvent chez nos héros de théâtre que de la galanterie, & que chez les vôtres il dégénère quelquefois en débauche. Dans notre *Alcibiade*, pièce très-ſuivie, mais faiblement écrite, & ainſi peu eſtimée, on a admiré long-tems ces mauvais vers que récitait d'un ton ſéduiſant l'*Eſopus* du dernier ſiècle.

Ah! lorſque pénétré d'un amour véritable,
Et gémiſſant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ſes yeux timides ou diſtraits,
Que mes ſoins de ſon cœur ont pu troubler la paix;
Que par l'aveu ſecret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encor une force nouvelle;
Dans ces momens ſi doux j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre *Veniſe ſauvée*, le vieux *Renaud* veut

violer la femme de *Jaffier*; & elle s'en plaint en termes assez indécens, jusqu'à dire qu'il est venu à elle *un bouton d...* déboutonné.

Pour que l'amour soit digne du théâtre tragique, il faut qu'il soit le nœud nécessaire de la pièce, & non qu'il soit amené par force pour remplir le vide de vos tragédies & des nôtres, qui sont toutes trop longues; il faut que ce soit une passion véritablement tragique, regardée comme une faiblesse, & combattue par des remords : il faut ou que l'amour conduise aux malheurs & aux crimes, pour faire voir combien il est dangereux, ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'il n'est pas invincible; sans cela, ce n'est plus qu'un amour d'églogue ou de comédie.

C'est à vous, MILORD, à décider si j'ai rempli quelques-unes de ces conditions; mais que vos amis daignent sur-tout ne point juger du génie & du goût de notre nation par ce discours, & par cette tragédie que je vous envoie. Je suis peut-être un de ceux qui cultivent les lettres en France avec moins de succès; & si les sentimens que je soumets ici à votre censure, sont désapprouvés, c'est à moi seul qu'en appartient le blâme.

ACTEURS.

JUNIUS BRUTUS, } consuls.
VALERIUS PUBLICOLA, }

TITUS, fils de Brutus.

TULLIE, fille de Tarquin.

ALGINE, confidente de Tullie.

ARONS, ambaſſadeur de Porſenna.

MESSALA, ami de Titus.

PROCULUS, tribun militaire.

ALBIN, confident d'Arons.

Sénateurs.

Licteurs.

La Scène eſt à Rome.

BRUTUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS, les SÉNATEURS.

(*Le théâtre représente une partie de la maiſon des conſuls ſur le mont Tarpeien ; le temple du Capitole ſe voit dans le fond. Les ſénateurs ſont aſſemblés entre le temple & la maiſon, devant l'autel de Mars.* Brutus & Valérius Publicola, *conſuls, préſident à cette aſſemblée : les ſénateurs ſont rangés en demi-cercle. Des licteurs avec leurs faiſceaux ſont debout derrière les ſénateurs.*)

BRUTUS.

DESTRUCTEURS des tyrans, vous qui n'avez
pas pour rois
Que les dieux de Numa, vos vertus & nos loix;
Enfin, notre ennemi commence à nous connaître.
Ce ſuperbe Toſcan qui ne parlait qu'en maître,

Porſenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce tyran, protecteur d'un tyran comme lui,
Qui couvre dans ſon camp les rivages du Tibre,
Reſpecte le ſénat, & craint un peuple libre.
Aujourd'hui devant vous abaiſſant ſa hauteur,
Il demande à traiter par un ambaſſadeur,
Arons, qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux ſénateurs de Rome il demande audience;
Il attend dans ce temple, & c'eſt à vous de voir
S'il le faut refuſer, s'il le faut recevoir.

VALÉRIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on en puiſſe attendre,
Il le faut à ſon roi renvoyer ſans l'entendre;
Tel eſt mon ſentiment. Rome ne traite plus
Avec ſes ennemis que quand ils ſont vaincus.
Votre fils, il eſt vrai, vengeur de ſa patrie,
A deux fois repouſſé le tyran d'Étrurie;
Je ſais tout ce qu'on doit à ſes vaillantes mains;
Je ſais qu'à votre exemple il ſauva les Romains:
Mais ce n'eſt point aſſez. Rome aſſiégée encore,
Voit dans les champs voiſins ces tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin ſatisfaſſe aux ordres du ſénat,
Exilé par nos loix, qu'il ſorte de l'état;
De ſon coupable aſpect qu'il purge nos frontières,
Et nous pourrons enſuite écouter ſes prières.
Ce nom d'ambaſſadeur a paru vous frapper;
Tarquin n'a pu nous vaincre, il cherche à nous tromper.
L'ambaſſadeur d'un roi m'eſt toujours redoutable.
Ce n'eſt qu'un ennemi, ſous un titre honorable.

Qui vient rempli d'orgueil ou de dextérité,
Inſulter ou trahir avec impunité.
Rome, n'écoute point leur ſéduiſant langage;
Tout art t'eſt étranger; combattre eſt ton partage;
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités;
Tombe, ou punis les rois; ce ſont-là tes traités.

BRUTUS.

Rome ſait à quel point ta liberté m'eſt chère:
Mais plein du même eſprit, mon ſentiment diffère.
Je vois cette ambaſſade au nom des ſouverains,
Comme un premier hommage aux citoyens Romains:
Accoûtumons des rois la fierté deſpotique,
A traiter en égale avec la république;
Attendant que du ciel rempliſſant les décrets,
Quelque jour, avec elle, ils traitent en ſujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les reſſorts de ſa grandeur naiſſante,
Épier ſon génie, obſerver ſon pouvoir;
Romains, c'eſt pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connaîtra qui nous ſommes:
Et l'eſclave d'un roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome, à loiſir, il porte ſes regards;
Il la verra dans vous: vous êtes ſes remparts.
Qu'il révère en ce lieu le Dieu qui nous raſſemble;
Qu'il paraiſſe au Sénat, qu'il écoute, & qu'il tremble.

Les ſénateurs ſe lèvent, & s'approchent un moment pour donner leurs voix.

VALÉRIUS PUBLICOLA.

Je vois tout le Sénat paſſer à votre avis.
Rome & vous l'ordonnez: à regret j'y ſouſcris.

Licteurs, qu'on l'introduiſe; & puiſſe ſa préſence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offenſe.
A Brutus.
C'eſt ſur vous ſeul ici que nos yeux ſont ouverts;
C'eſt vous qui le premier avez rompu nos fers:
De notre liberté ſoutenez la querelle;
Brutus en eſt le père, & doit parler pour elle.

SCÈNE II.

LE SÉNAT, ARONS, ALBIN, ſuite.

(Arons *entre par le côté du théâtre, précédé de deux licteurs, & d'*Albin *ſon confident; il paſſe devant les conſuls & le ſénat, qu'il ſalue, & il va s'aſſeoir ſur un ſiège préparé pour lui ſur le devant du théâtre.*)

ARONS.

CONSULS, & vous ſénat, qu'il m'eſt doux d'être admis
Dans ce conſeil ſacré de ſages ennemis,
De voir tous ces héros, dont l'équité ſévère
N'eut juſques aujourd'hui qu'un reproche à ſe faire;
Témoins de leurs exploits, d'admirer leurs vertus,
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus;
Loin des cris de ce peuple indocile & barbare,
Que la fureur conduit, réunit & ſépare,

Aveugle dans ſa haine, aveugle en ſon amour,
Qui menace & qui craint, règne & ſert en un jour,
Dont l'audace....

BRUTUS.

Arrêtez, ſachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de reſpect les citoyens de Rome.
La gloire du ſénat eſt de repréſenter
Ce peuple vertueux, que l'on oſe inſulter.
Quittez l'art avec nous; quittez la flatterie;
Ce poiſon qu'on prépare à la cour d'Étrurie,
N'eſt point encor connu dans le ſénat Romain.
Pourſuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un diſcours ſi hautain;
Que touché des malheurs où cet état s'expoſe,
Comme un de ſes enfans, j'embraſſe ici ſa cauſe.
Vous voyez quel orage éclate autour de vous,
C'eſt en vain que Titus en détourna les coups;
Je vois avec regret, ſa valeur & ſon zèle
N'aſſurer aux Romains qu'une chûte plus belle;
Sa victoire affaiblit vos remparts déſolés;
Du ſang qui les inonde ils ſemblent ébranlés.
Ah! ne refuſez plus une paix néceſſaire.
Si du peuple romain le ſénat eſt le père,
Porſenna l'eſt des rois que vous perſécutez.
Mais vous, du nom Romain vengeurs ſi redoutés,
Vous des droits des mortels, éclairés interprètes,
Vous qui jugez les rois, regardez où vous êtes.
Voici ce capitole & ces mêmes autels,
Où jadis atteſtant tous les Dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre roi, jurer d'être fidèle.

Quels Dieux ont donc changé les droits des souverains ?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis ſi ſaints ?
Qui, du front de Tarquin, ravit le diadême ?
Qui peut de vos ſermens vous dégager ?

BRUTUS.

Lui-même.
N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces Dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéiſſance, & non point d'eſclavage.
Et puiſqu'il vous ſouvient d'avoir vu dans ces lieux
Le ſénat à ſes pieds, faiſant pour lui des vœux,
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguſte,
Devant ces mêmes Dieux, il jura d'être juſte.
De ſon peuple & de lui tel était le lien ;
Il nous rend nos ſermens lorſqu'il trahit le ſien :
Et dès qu'aux loix de Rome il oſe être infidelle,
Rome n'eſt plus ſujette, & lui ſeul eſt rebelle.

ARONS.

Ah ! quand il ſeroit vrai, que l'abſolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà ſon devoir,
Qu'il en eût trop ſuivi l'amorce enchantereſſe :
Quel homme eſt ſans erreur ? & quel roi ſans faibleſſe ?
Eſt-ce à vous de prétendre au droit de le punir ?
Vous, nés tous ſes ſujets ; vous, faits pour obéir !
Un fils ne s'arme point contre un coupable père ;
Il détourne les yeux, le plaint & le révère.
Les droits des ſouverains ſont-ils moins précieux ?
Nous ſommes leurs enfans ; leurs juges ſont les Dieux.

Si le ciel quelquefois les donne en ſa colère,
N'allez pas mériter un préſent plus ſévère,
Trahir toutes les loix en voulant les venger,
Et renverſer l'état au lieu de le changer.
Inſtruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
Tarquin ſera plus juſte & plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
Des peuples & des rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage ſacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'eſt plus tems : chaque état a ſes loix,
Qu'il tient de ſa nature, ou qu'il change à ſon choix.
Eſclaves de leurs rois, & même de leurs prêtres,
Les Toſcans ſemblent nés pour ſervir ſous des maîtres;
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût eſclave comme eux.
La Grèce entière eſt libre, & la molle Ionie
Sous un joug odieux, languit aſſujettie.
Rome eut ſes ſouverains, mais jamais abſolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de ſa grandeur ſuprême;
Numa, qui fit nos loix, y fut ſoumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix;
Chez les Toſcans, chez vous elle a choiſi ſes rois;
Ils nous ont apporté du fond de l'Étrurie
Les vices de leur cour, avec la tyrannie.

Il ſe lève.

Pardonnez-nous, grands Dieux! ſi le peuple romain
A tardé ſi long-tems à condamner Tarquin.

Le ſang qui regorgea ſous ſes mains meurtrières ;
De notre obéiſſance a rompu les barrières.
Sous un ſceptre de fer tout ce peuple abattu,
A force de malheurs a repris ſa vertu.
Tarquin nous a remis en nos droits légitimes ;
Le bien public eſt né de l'excès de ſes crimes ;
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toſcans,
S'ils pouvaient, à leur tour, être las des tyrans.

Les conſuls deſcendent vers l'autel, & le ſénat ſe lève.

O Mars ! dieu des héros, de Rome & des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles !
Sur ton autel ſacré, Mars, reçois nos ſermens,
Pour ce ſénat, pour moi, pour tes dignes enfans.
Si dans le ſein de Rome il ſe trouvait un traître,
Qui regrettât les rois, & qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourmens :
Que ſa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laiſſe ici qu'un nom, plus odieux encore
Que le nom des tyrans, que Rome entière abhorre.

ARONS, *avançant vers l'autel.*

Et moi, ſur cet autel, qu'ainſi vous profanez,
Je jure au nom du roi que vous abandonnez,
Au nom de Porſenna, vengeur de ſa querelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

Les ſénateurs font un pas vers le capitole.

Sénateurs, arrêtez, ne vous ſéparez pas ;
Je ne me ſuis pas plaint de tous vos attentats ;
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Eſt-elle une victime à Rome conſacrée ?

Et donnez-vous des fers à ſes royales mains,
Pour mieux braver ſon père & tous les ſouverains?
Que dis-je! tous ces biens, ces tréſors, ces richeſſes,
Que des Tarquins dans Rome épuiſaient les largeſſes,
Sont-ils votre conquête, ou vous ſont-ils donnés?
Eſt-ce pour les ravir que vous le détrônez?
Sénat, ſi vous l'oſez, que Brutus les dénie.

BRUTUS *ſe tournant vers* ARONS.

Vous connaiſſez bien mal, & Rome & ſon génie.
Ces pères des Romains, vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre & dans la pauvreté.
Au-deſſus des tréſors, que ſans peine ils vous cèdent,
Leur gloire eſt de dompter les rois qui les poſſèdent.
Prenez cet or, Arons, il eſt vil à nos yeux.
Quant au malheureux ſang d'un tyran odieux,
Malgré la juſte horreur que j'ai pour ſa famille,
Le ſénat à mes ſoins a confié ſa fille.
Elle n'a point ici de ces reſpects flatteurs,
Qui des enfans des rois empoiſonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe & la molleſſe,
Dont la cour des Tarquins enivra ſa jeuneſſe.
Mais je ſais ce qu'on doit de bontés & d'honneur;
A ſon ſexe, à ſon âge, & ſurtout au malheur.
Dès ce jour en ſon camp que Tarquin la revoie;
Mon cœur même en conçoit une ſecrète joie.
Qu'aux tyrans déſormais rien ne reſte en ces lieux,
Que la haine de Rome & le courroux des dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour, ce tems doit vous ſuffire:

Ma maiſon cependant eſt votre ſûreté,
Jouiſſez-y des droits de l'hoſpitalité.
Voilà ce que par moi le ſénat vous annonce.
Ce ſoir à Porſenna rapportez ma réponſe.
Rapportez-lui la guerre, & dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le ſénat romain.

Aux ſénateurs.

Et nous du Capitole allons orner le faîte
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre ſa tête;
Suſpendons ces drapeaux, & ces dards tous ſanglans,
Que ſes heureuſes mains ont ravis aux Toſcans.
Ainſi puiſſe toujours, plein du même courage,
Mon ſang digne de vous, vous ſervir d'âge en âge!
Dieux, protégez ainſi contre nos ennemis
Le conſulat du père, & les armes du fils.

SCÈNE III.

ARONS, ALBIN.

Qui ſont ſuppoſés être entrés de la ſalle d'audience dans un autre appartement de la maiſon de Brutus.

ARONS.

As-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet eſprit d'un ſénat qui ſe croit invincible?
Il le ſerait, Albin, ſi Rome avait le tems
D'affermir cette audace au cœur de ſes enfans.

Crois-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore;
Donne à l'homme un courage, inſpire une grandeur,
Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de ſon cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour & l'eſclavage
Amolliſſait leurs mœurs, énervait leur courage;
Leurs rois, trop occupés à domter leurs ſujets,
De nos heureux Toſcans ne troublaient point la paix.
Mais ſi ce fier ſénat réveille leur génie,
Si Rome eſt libre, Albin, c'eſt fait de l'Italie.
Ces lions que leur maître avait rendu plus doux,
Vont reprendre leur rage & s'élancer ſur nous.
Étouffons dans leur ſang la ſemence féconde
Des maux de l'Italie, & des troubles du monde:
Affranchiſſons la terre, & donnons aux Romains
Ces fers qu'ils deſtinaient au reſte des humains.
Meſſala viendra-t-il? Pourrais-je ici l'entendre?
Oſera-t-il?.....

ALBIN.

Seigneur, il doit ici ſe rendre;
A toute heure il y vient. Titus eſt ſon appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler? Puis-je compter ſur lui?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Meſſala conſpire
Pour changer ſes deſtins plus que ceux de l'empire;

Il eſt ferme, intrépide, autant que ſi l'honneur
Ou l'amour du pays excitait ſa valeur;
Maître de ſon ſecret, & maître de lui-même,
Impénétrable, & calme en ſa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorſque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux,
Et ſes lettres depuis.... mais je le vois paraître.

SCÈNE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

GÉNÉREUX Meſſala, l'appui de votre maître;
Eh bien l'or de Tarquin, les préſens de mon roi,
Des ſénateurs Romains n'ont pu tenter la foi?
Les plaiſirs d'une cour, l'eſpérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pu porter d'atteinte?
Ces fiers patriciens ſont-ils autant de dieux,
Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux?
Sont-ils ſans paſſion, ſans intérêt, ſans vice?

MESSALA.

Ils oſent s'en vanter; mais leur feinte juſtice,
Leur âpre auſtérité, que rien ne peut gagner,
N'eſt dans ces cœurs hautains que la ſoif de régner:

Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême:
Ils ont briſé le joug pour l'impoſer eux-mêmes.
De notre liberté ces illuſtres vengeurs,
Armés pour la défendre, en ſont les oppreſſeurs,
Sous les noms ſéduiſans de patrons & de pères,
Ils affectent des rois les démarches altières.
Rome a changé de fers, & ſous le joug des grands,
Pour un roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS.

Parmi vos citoyens en eſt-il d'aſſez ſage,
Pour déteſter tout bas cet indigne eſclavage?

MESSALA.

Peu ſentent leur état: leurs eſprits égarés,
De ce grand changement ſont encor enivrés.
Le plus vil citoyen, dans ſa baſſeſſe extrême,
Ayant chaſſé les rois, penſe être roi lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, Seigneur, j'ai des amis,
Qui ſous ce joug nouveau ſont à regret ſoumis;
Qui dédaignant l'erreur des peuples imbécilles,
Dans ce torrent fougueux, reſtent ſeuls immobiles;
Des mortels éprouvés, dont la tête & les bras
Sont faits pour ébranler ou changer les états.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'eſpère?
Serviront-ils leur prince?

MESSALA.

Ils ſont prêts à tout faire,

Tout leur ſang eſt à vous. Mais ne prétendez pas:
Qu'en aveugles ſujets ils ſervent des ingrats.
Ils ne ſe piquent point du devoir fanatique
De ſervir de victime au pouvoir deſpotique,
Ni du zèle inſenſé de courir au trépas,
Pour venger un tyran qui ne les connaît pas.
Tarquin promet beaucoup; mais devenu leur maître,
Il les oubliera tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les grands: dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, & bientôt ennemis.
Nous ſommes de leur gloire un inſtrument ſervile,
Rejeté par dédain, dès qu'il eſt inutile,
Et briſé ſans pitié, s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter ſur eux;
Ils demandent un chef digne de leur courage,
Dont le nom ſeul impoſe à ce peuple volage;
Un chef aſſez puiſſant pour obliger le roi,
Même après le ſuccès, à nous tenir ſa foi;
Ou ſi de nos deſſeins, la trame eſt découverte,
Un chef aſſez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus...

MESSALA.

Il eſt l'appui de Rome, il eſt fils de Brutus;
Cependant.....

ARONS.

De quel œil voit-il les injuſtices,
Dont ce ſénat ſuperbe a payé ſes ſervices?

Lui ſeul a ſauvé Rome, & toute ſa valeur
En vain du conſulat lui mérita l'honneur.
Je ſais qu'on le refuſe.

MESSALA.

Et je ſais qu'il murmure ;
Son cœur altier & promt eſt plein de cette injure.
Pour toute récompenſe il n'obtient qu'un vain bruit :
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'obſerve d'aſſez près ſon ame impérieuſe,
Et de ſon fier courroux la fougue impétueuſe ;
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer ;
Il y marche en aveugle, on l'y peut égarer.
La bouillante jeuneſſe eſt facile à ſéduire ;
Mais que de préjugés nous aurions à détruire !
Rome, un conſul, un père, & la haine des rois ;
Et l'horreur de la honte, & ſur-tout ſes exploits.
Connaiſſez donc Titus, voyez toute ſon ame,
Le courroux qui l'aigrit, le poiſon qui l'enflamme ;
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait !

MESSALA.

Seigneur ;
A peine ai-je arraché ce ſecret de ſon cœur :
Il en rougit lui-même, & cette ame inflexible
N'oſe avouer qu'elle aime, & craint d'être ſenſible

Parmi les paſſions dont il eſt agité,
Sa plus grande fureur eſt pour la liberté.

ARONS.

C'eſt donc des ſentimens & du cœur d'un ſeul homme,
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le ſort de Rome !

A Albin.

Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre ſur l'heure aux tentes de Tarquin.

A Meſſala.

Entrons chez la princeſſe. Un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque ſcience :
Je lirai dans ſon ame, & peut-être ſes mains
Vont former l'heureux piége où j'attends les Romains.

Fin du premier acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre repréſente, ou eſt ſuppoſé repréſenter, un appartement du palais des conſuls.

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

NON, c'eſt trop offenſer, ma ſenſible amitié.
Qui peut de ſon ſecret me cacher la moitié.
En dit trop & trop peu, m'offenſe & me ſoupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur tout entier à ta foi s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi! vous dont la douleur
Du ſénat avec moi déteſta la rigueur,
Qui verſiez dans mon ſein ce grand ſecret de Rome,
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand homme,
Comment avez-vous pu dévorer ſi long-tems
Une douleur plus tendre & des maux plus touchans?

De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.
Quoi donc ! l'ambition qui domine en votre ame,
Éteignait-elle en vous de ſi chers ſentimens ?
Le ſénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens ?
Le haïſſez-vous plus que vous n'aimez Tullie ?

TITUS.

Ah ! j'aime avec tranſport : je hais avec furie :
Je ſuis extrême en tout, je l'avoue, & mon cœur
Voudrait en tout ſe vaincre, & connaît ſon erreur.

MESSALA.

Et pourquoi de vos mains déchirant vos bleſſures,
Déguiſer votre amour, & non pas vos injures ?

TITUS.

Que veux-tu, Meſſala ? J'ai, malgré mon courroux,
Prodigué tout mon ſang pour ce ſénat jaloux.
Tu le ſais, ton courage eut part à ma victoire :
Je ſentais du plaiſir à parler de ma gloire :
Mon cœur, énorgueilli des ſuccès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats.
On confie aiſément des malheurs qu'on ſurmonte ;
Mais qu'il eſt accablant de parler de ſa honte.

MESSALA.

Quelle eſt donc cette honte, & ce grand repentir ?
Et de quels ſentimens auriez-vous à rougir ?

TITUS.

Je rougis de moi-même, & d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Eh bien ! l'ambition, l'amour & ſes fureurs,
Sont-ce des paſſions indignes des grands cœurs ?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable ;
De ce conſeil de rois l'orgueil inſupportable,
Mépriſe ma jeuneſſe & me diſpute un rang,
Brigué par ma valeur, & payé par mon ſang :
Au milieu du dépit dont mon ame eſt ſaiſie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enlève Tullie.
On te l'enlève, hélas ! trop aveugle courroux !
Tu n'oſais y prétendre, & ton cœur eſt jaloux.
Je l'avouerai, ce feu que j'avais ſu contraindre,
S'irrite en s'échappant, & ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait : elle partait ; mon cœur
De ſa funeſte flamme allait être vainqueur :
Je rentrais dans mes droits ; je ſortais d'eſclavage :
Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage ?
Moi le fils de Brutus, moi l'ennemi des rois,
C'eſt du ſang de Tarquin que j'attendrais des loix !
Elle refuſe encor de m'en donner, l'ingrate !
Et par-tout dédaigné, par-tout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, & la honte & l'amour,
De mes ſens ſoulevés diſpoſent tour à tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance ?

TITUS.

Toujours de tes conſeils j'ai chéri la prudence.
Eh bien, fais-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'approuve & votre amour & vos reſſentimens.
Faudra-t-il donc toujours que Titus autoriſe
Ce ſénat de tyrans dont l'orgueil nous maîtriſe ?

Non ; s'il vous faut rougir, rougiſſez en ce jour
De votre patience, & non de votre amour.
Quoi ! pour prix de vos feux, & de tant de vaillance ?
Citoyen ſans pouvoir, amant ſans eſpérance,
Je vous verrais languir, victime de l'état,
Oublié de Tullie & bravé du ſénat ?
Ah ! peut-être, Seigneur, un cœur tel que le vôtre,
Aurait pu gagner l'une, & ſe venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon eſprit éperdu ?
Moi, j'aurais pu fléchir ſa haine ou ſa vertu ?
N'en parlons plus : tu vois les fatales barrières
Qu'élèvent entre nous nos devoirs & nos pères ;
Sa haine déſormais égale mon amour.
Elle va donc partir ?

MESSALA.

Oui, Seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le ciel lui rend juſtice ;
Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah ! ce ciel plus propice
Lui deſtinait peut-être un empire plus doux ;
Et ſans ce fier ſénat, ſans la guerre, ſans vous....
Pardonnez ; vous ſavez quel eſt ſon héritage ;
Son frère ne vit plus. Rome était ſon partage.
Je m'emporte, Seigneur ; mais ſi pour vous ſervir,
Si pour vous rendre heureux, il ne faut que périr ;
Si mon ſang....

TITUS.

Non, ami, mon devoir eſt le maître.
Non, crois-moi, l'homme eſt libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avoue, il eſt vrai, ce dangereux poiſon
A pour quelques momens égaré ma raiſon ;
Mais le cœur d'un ſoldat ſait dompter la molleſſe ;
Et l'amour n'eſt puiſſant que par notre faibleſſe.

MESSALA.

Vous voyez des Toſcans venir l'ambaſſadeur ;
Cet honneur qu'il vous rend...

TITUS.

Ah ! quel funeſte honneur !
Que me veut-il ? C'eſt lui qui m'enlève Tullie ;
C'eſt lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCÈNE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

APRÈS avoir en vain près de votre ſénat,
Tenté ce que j'ai pu pour ſauver cet état,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juſte hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui venge Rome & ſoutient ſon pays,
Au bord du précipice où le ſénat l'a mis.
Ah ! que vous étiez digne, & d'un prix plus auguſte,
Et d'un autre adverſaire, & d'un parti plus juſte !

Et que ce grand courage ailleurs mieux employé,
D'un plus digne salaire aurait été payé!
Il est, il est des rois, j'ose ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le sort de leur empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vu Rome éprise & le sénat jaloux.
Je vous plains de servir sous ce maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche:
Qui, né pour obéir, se fait un lâche honneur
D'appesantir sa main sur son libérateur;
Lui qui, s'il n'usurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grace à vos soins, Seigneur, & mes soupçons
De vos bontés pour moi respecte les raisons.
Je n'examine point si votre politique
Pense armer mes chagrins contre ma république,
Et porter mon dépit, avec un art si doux,
Aux indiscrétions qui suivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchise;
Ce cœur est tout ouvert, & n'a rien qu'il déguise.
Outragé du sénat, j'ai droit de le haïr:
Je le hais; mais mon bras est prêt à le servir.
Quand la cause commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ses fils éteint toute querelle:
Vainqueurs de nos débats nous marchons réunis,
Et nous ne connaissons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je suis & ce que je veux être.
Soit grandeur, soit vertu, soit préjugé peut-être,

Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, Seigneur, ce ſénat rigoureux,
Tout injuſte pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une Cour & le ſceptre d'un maître.
Je ſuis fils de Brutus, & je porte en mon cœur
La liberté gravée & les rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainſi qu'à vous, la liberté m'eſt chère:
Quoique né ſous un roi, j'en goûte les appas;
Vous vous perdez pour elle & n'en jouiſſez pas,
Eſt-il donc, entre nous, rien de plus deſpotique,
Que l'eſprit d'un état qui paſſe en république?
Vos loix ſont vos tyrans: leur barbare rigueur
Devient ſourde au mérite, au ſang, à la faveur:
Le ſénat vous opprime & le peuple vous brave;
Il faut s'en faire craindre ou ramper leur eſclave;
Le citoyen de Rome, inſolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche; il voit d'un œil ſévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire;
Et d'un banniſſement le décret odieux,
Devient le prix du ſang qu'on a verſé pour eux.
Je ſais bien que la cour, Seigneur, a ſes naufrages;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté dont on ſe vante ailleurs,
Étale auprès d'un roi ſes dons les plus flatteurs.
Il récompenſe, il aime, il prévient les ſervices;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.

Aimé du ſouverain, de ſes rayons couvert,
Vous ne ſervez qu'un maître, & le reſte vous ſert.
Ébloui d'un éclat qu'il reſpecte & qu'il aime,
Le vulgaire applaudit juſqu'à nos fautes mêmes:
Nous ne redoutons rien d'un ſénat trop jaloux,
Et les ſévères loix ſe taiſent devant nous.
Ah! que né pour la cour, ainſi que pour les armes,
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes!
Je vous l'ai déjà dit; il vous aimait, Seigneur,
Il aurait avec vous partagé ſa grandeur;
Du ſénat à vos pieds la fierté proſternée,
Aurait....

TITUS.

J'ai vu ſa cour, & je l'ai dédaignée.
Je pourrais, il eſt vrai, mendier ſon appui,
Et ſon premier eſclave être tyran ſous lui.
Grace au ciel, je n'ai point cette indigne faibleſſe,
Je veux de la grandeur, & la veux ſans baſſeſſe.
Je ſens que mon deſtin n'était point d'obéir:
Je combattrai vos rois, retournez les ſervir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de conſtance:
Mais ſongez que lui-même éleva votre enfance.
Il s'en ſouvient toujours. Hier encor, Seigneur,
En pleurant avec moi ſon fils & ſon malheur,
Titus, me diſait-il, ſoutiendrait ma famille,
Et lui ſeul méritait mon empire & ma fille.

TITUS, *en ſe détournant.*

Sa fille! dieux! Tullie? Ô vœux infortunés!

ARONS, *en regardant Titus.*

Je la ramène au roi que vous abandonnez :
Elle va loin de vous, & loin de ſa patrie,
Accepter pour époux le roi de Ligurie.
Vous cependant ici ſervez votre ſénat,
Perſécutez ſon père, opprimez ſon état.
J'eſpère que bientôt ces voûtes embraſées,
Ce Capitole en cendre & ces tours écraſées,
Du ſénat & du peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont ſervir de flambeaux.

SCÈNE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

AH! mon cher Meſſala, dans quel trouble il me laiſſe!
Tarquin me l'eût donnée! ô douleur qui me preſſe!
Moi, j'aurais pu!... mais non, miniſtre dangereux,
Tu venais épier le ſecret de mes feux.
Hélas! en me voyant ſe peut-il qu'on l'ignore!
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faibleſſe, il retourne à ſa cour,
Inſulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pu l'épouſer! lui conſacrer ma vie!
Le ciel à mes deſirs eût deſtiné Tullie!
Malheureux que je ſuis!

MESSALA.

Vous pourriez être heureux;
Arons pourrait ſervir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Banniſſons un eſpoir ſi frivole;
Rome entière m'appelle aux murs du Capitole.
Le peuple raſſemblé ſous ces arcs triomphaux,
Tout chargés de ma gloire & pleins de mes travaux,
M'attend pour commencer les ſermens redoutables,
De notre liberté garans inviolables.

MESSALA.

Allez ſervir ces rois.

TITUS.

Oui, je les veux ſervir;
Oui, tel eſt mon devoir, & je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémiſſez pourtant?

TITUS.

Ma victoire eſt cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en ſera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je ſuis.

MESSALA.

Allons, ſuivons ſes pas, aigriſſons ſes ennuis.
Enfonçons dans ſon cœur le trait qui le déchire.

*

SCÈNE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARRÊTEZ, Meſſala, j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, Seigneur ?

BRUTUS.

A vous. Un funeſte poiſon
Se répand en ſecret ſur toute ma maiſon.
Tibérinus, mon fils, aigrit contre ſon frère,
Laiſſe éclater déjà ſa jalouſe colère ;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le ſénat ſon fier reſſentiment.
L'ambaſſadeur Toſcan, témoin de leur faibleſſe,
En profite avec joie, autant qu'avec adreſſe.
Il leur parle, & je crains les diſcours ſéduiſans
D'un miniſtre vieilli dans l'art des courtiſans.
Il devait dès demain retourner vers ſon maître ;
Mais un jour quelquefois eſt beaucoup pour un traître.
Meſſala, je prétends ne rien craindre de lui ;
Allez lui commander de partir aujourd'hui ;
Je le veux.

MESSALA.

C'eſt agir ſans doute avec prudence ;
Et vous ſerez content de mon obéiſſance.

BRUTUS.

Ce n'eſt pas tout : mon fils avec vous eſt lié,
Je ſais ſur ſon eſprit ce que peut l'amitié.
Comme ſans artifice il eſt ſans défiance,
Sa jeuneſſe eſt livrée à votre expérience.
Plus il ſe fie à vous, plus je dois eſpérer,
Qu'habile à le conduire, & non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abuſant de ſon âge,
Tirer de ſes erreurs un indigne avantage,
Le rendre ambitieux & corrompre ſon cœur.

MESSALA.

C'eſt de quoi dans l'iſtant je lui parlais, Seigneur,
Il ſait vous imiter, ſervir Rome & lui plaire;
Il aime aveuglément ſa patrie & ſon père.

BRUTUS.

Il le doit; mais ſur-tout il doit aimer les loix;
Il doit en être l'eſclave, en porter tout le poids.
Qui veut les violer, n'aime point ſa patrie.

MESSALA.

Nous avons vu tous deux ſi ſon bras l'a ſervie.

BRUTUS.

Il a fait ſon devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le ſien;
En rendant plus d'honneur à ce cher citoyen.

BRUTUS.

Non, non, le conſulat n'eſt point fait pour ſon âge;
J'ai moi-même à mon fils refuſé mon ſuffrage.
Croyez-moi, le ſuccès de ſon ambition
Serait le premier pas vers la corruption;

Le prix de la vertu ſerait héréditaire ;
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop aſſuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe & dans l'oiſiveté.
Le dernier des Tarquins en eſt la preuve inſigne.
Qui naquit dans la pourpre en eſt rarement digne.
Nous préſervent les cieux d'un ſi funeſte abus,
Berceau de la molleſſe & tombeau des vertus.
Si vous aimez mon fils, (je me plais à le croire)
Repréſentez-lui mieux ſa véritable gloire ;
Étouffez dans ſon cœur un orgueil inſenſé :
C'eſt en ſervant l'état qu'il eſt récompenſé.
De toutes les vertus mon fils doit un exemple ;
C'eſt l'appui des Romains que dans lui je contemple :
Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connaiſſez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui.
Tempérez cette ardeur de l'eſprit d'un jeune homme :
Le flatter, c'eſt le perdre, & c'eſt outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, Seigneur, à le ſuivre aux combats ;
J'imitais ſa valeur & ne l'inſtruiſais pas.
J'ai peu d'autorité ; mais s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, & jamais n'encenſez ſes erreurs ;
Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

SCÈNE V.

MESSALA *ſeul.*

Il n'eſt point de tyran plus dur, plus haïſſable,
Que la ſévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu,
Cet orgueil inſultant de ta fauſſe vertu.
Coloſſe qu'un vil peuple éleva ſur nos têtes,
Je pourrai t'écraſer, & les foudres ſont prêtes.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS, *une lettre à la main.*

Je commence à goûter une juſte eſpérance ;
Vous m'avez bien ſervi par tant de diligence ;
Tout ſuccède à mes vœux. Oui, cette lettre ; Albin,
Contient le ſort de Rome & celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale ?
A-t-on bien obſervé la porte Quirinale ?
L'aſſaut ſera-t-il prêt, ſi par nos conjurés
Les remparts cette nuit ne nous ſont point livrés ?
Tarquin eſt-il content ? Crois-tu qu'on l'introduiſe,
Ou dans Rome ſanglante, ou dans Rome ſoumiſe ?

ALBIN.

Tout ſera prêt, Seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déjà le fruit ;
Il penſe de vos mains tenir ſon diadême ;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porſenna même ;

ARONS.

Ou les dieux, ennemis d'un prince malheureux,
Confondrons des deſſeins ſi grands, ſi dignes
d'eux,
Ou demain ſous ſes loix Rome ſera rangée ;
Rome en cendre, peut-être, & dans ſon ſang
plongée.
Mais il vaut mieux qu'un roi ſur le trône remis,
Commande à des ſujets malheureux & ſoumis,
Que d'avoir à dompter au ſein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.

A Albin.

Allez, j'attends ici la princeſſe en ſecret.

A Meſſala.

Meſſala, demeurez.

SCÈNE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

EH bien ! qu'avez-vous fait ?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage ?
Dans le parti des rois penſez-vous qu'il s'engage ?

MESSALA.

J'avais trop préſumé : l'inflexible Titus
Aime trop ſa patrie, & tient trop de Brutus ;
Il ſe plaint du ſénat, il brûle pour Tullie.
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalouſie,

Le feu de ſon jeune âge & de ſes paſſions,
Semblaient ouvrir ſon ame à mes ſéductions;
Cependant, qui l'eût cru! la liberté l'emporte.
Son amour eſt au comble, & Rome eſt la plus forte.
J'ai tenté par degré d'effacer cette horreur,
Que pour le nom de roi Rome imprime en ſon cœur.
En vain j'ai combattu ce préjugé ſévère;
Le ſeul nom de Tarquin irritait ſa colère;
De ſon entretien même il m'a ſoudain privé;
Et je haſardais trop, ſi j'avais achevé.

ARONS.

Ainſi de le fléchir Meſſala déſeſpère.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obſtacle à vous donner ſon frère:
Et j'ai du moins ſéduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi! vous auriez déjà gagné Tiberinus?
Par quels reſſorts ſecrets, par quelle heureuſe intrigue?

MESSALA.

Son ambition ſeule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit depuis long-tems
De ſon frère & de lui les honneurs différens.
Ces drapeaux ſuſpendus à ces voûtes fatales,
Ces feſtons de lauriers, ces pompes triomphales;
Tous les cœurs des Romains & celui de Brutus,
Dans ces ſolennités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts qui, dans ſon ame aigrie,
Échauffent le poiſon de ſa ſecrète envie.

Cependant que Titus, ſans haine & ſans courroux,
Trop au-deſſus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de ſon char de victoire,
Et ſemble en l'embraſſant l'accabler de ſa gloire;
J'ai ſaiſi ces momens, j'ai ſu peindre à ſes yeux,
Dans une cour brillante un rang plus glorieux.
J'ai preſſé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome, après le rang ſuſuprême,
Je l'ai vu s'éblouir, je l'ai vu s'ébranler;
Il eſt à vous, Seigneur, & cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale?

MESSALA.

Titus ſeul y commande, & ſa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos deſtins;
C'eſt un dieu qui préſide au ſalut des Romains.
Gardez de haſarder cette attaque ſoudaine,
Sure avec ſon appui, ſans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais ſi du conſulat il a brigué l'honneur,
Pourrait il dédaigner la ſuprême grandeur,
Du trône avec Tullie un aſſuré partage?

MESSALA.

Le trône eſt un affront à ſa vertu ſauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, Seigneur.
Il l'aime d'autant plus qu'il combat ſon ardeur.

Il brûle pour la fille en déteſtant le père ;
Il craint de lui parler, il gémit de ſe taire ;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ſes pleurs ;
Et de l'amour encor il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un ſi cruel orage,
Un moment quelquefois renverſe un grand courage,
Je ſais quel eſt Titus : ardent, impétueux,
S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fière ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut rallumer ſa flamme.
Avec plaiſir ſans doute il verrait à ſes pieds
Des ſénateurs tremblans les fronts humiliés ;
Mais je vous tromperais, ſi j'oſais vous promettre,
Qu'à cet amour fatal il veuille ſe ſoumettre.
Je peux parler encor, & je vais aujourd'hui . . .

ARONS.

Puiſqu'il eſt amoureux, je compte encor ſur lui.
Un regard de Tullie, un ſeul mot de ſa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les ſubtils détours & tout l'art ſéducteur
D'un chef de conjurés, & d'un ambaſſadeur.
N'eſpérons des humains rien que par leur faibleſſe.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendreſſe,
Voilà des conjurés qui ſerviront mon roi ;
C'eſt d'eux que j'attends tout ; ils ſont plus forts que moi.

Tullie entre. Meſſala ſe retire.

SCÈNE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MADAME, en ce moment je reçois cette lettre,
Qu'en vos auguſtes mains mon ordre eſt de remettre,
Et que juſqu'en la mienne a fait paſſer Tarquin.

TULLIE.

Dieux! protégez mon père, & changez ſon deſtin.

Elle lit.

„ Le trône des Romains peut ſortir de ſa cendre :
„ Le vainqueur de ſon roi peut en être l'appui.
„ Titus eſt un héros ; c'eſt à lui de défendre
„ Un ſceptre que je veux partager avec lui.
„ Vous, ſongez que Tarquin vous a donné la vie,
„ Songez que mon deſtin va dépendre de vous.
„ Vous pourriez refuſer le roi de Ligurie ;
„ Si Titus vous eſt cher, il ſera votre époux.
Ai-je bien lu?... Titus?... Seigneur... eſt-il poſſible?
Tarquin dans ſes malheurs juſqu'alors inflexible,
Pourrait?...mais d'où ſait-il?... & comment?...
Ah! Seigneur.
Ne veut-on qu'arracher les ſecrets de mon cœur?

Épargnez les chagrins d'une triſte princeſſe ;
Ne tendez point de piége à ma faible jeuneſſe.

ARONS.

Non, Madame, à mon roi je ne ſais qu'obéir,
Écouter mon devoir, me taire, & vous ſervir.
Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des ſecrets qu'en mon ſein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil préſomptueux
Vers le voile ſacré que vous jetez ſur eux.
Mon devoir ſeulement m'ordonne de vous dire ;
Que le ciel veut par vous relever cet empire;
Que ce trône eſt un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je ſervirais mon père, & ſerais à Titus !
Seigneur, il ſe pourrait...

ARONS.

N'en doutez point, princeſſe.
Pour le ſang de ſes rois ce héros s'intéreſſe.
De ces républicains la triſte auſtérité,
De ſon cœur généreux révolte la fierté ;
Les refus du ſénat ont aigri ſon courage ;
Il penche vers ſon prince ; achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans ſon cœur prétendu pénétrer ;
Mais puiſqu'il vous connaît, il vous doit adorer.
Quel œil, ſans s'éblouir, peut voir un diadême,
Préſenté par vos mains, embelli par vous-même ?
Parlez lui ſeulement, vous pourrez tout ſur lui.
De l'ennemi des rois triomphez aujourd'hui.
Arrachez au ſénat, rendez à votre père,
Ce grand appui de Rome, & ſon dieu tutélaire ;

Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains,
Et la cauſe d'un pere, & le ſort des Romains.

SCÈNE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

CIEL! que je dois d'encens à ta bonté propice!
Mes pleurs t'ont déſarmé : tout change ; & ta juſtice.
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompenſant, les met en liberté.
à Algine.
Va le chercher, va, cours. Dieux! il m'évite encore :
Faut-il qu'il ſoit heureux, hélas! & qu'il l'ignore?
Mais... n'écoutai-je point un eſpoir trop flatteur?
Titus pour le ſénat a-t-il donc tant d'horreur?
Quedis-je? hélas! devrais-je au dépit qui ne preſſe
Ce que j'aurais voulu devoir à ſa tendreſſe?

ALGINE.

Je ſais que le ſénat alluma ſon courroux,
Qu'il eſt ambitieux, & qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi ; n'en doute point, il m'aime.
Va, dis-je...

Algine sort.

Cependant ce changement extrême..
Ce billet !... De quels soins mon cœur est combattu !
Éclatez, mon amour, ainsi que ma vertu ;
La gloire, la raison, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi ! mon père à mes feux va devoir sa couronne !
De Titus & de lui je serais le lien !
Le bonheur de l'état va donc naître du mien !
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du sort où nous n'osions prétendre ?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes justes transports,
T'entendre sans regrets, te parler sans remords ?
Tous mes maux sont finis ; Rome, je te pardonne
Rome, tu vas servir, si Titus t'abandonne ;
Sénat tu vas tomber, si Titus est à moi :
Ton héros m'aime ; tremble, & reconnais ton roi.

SCÈNE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

MADAME, est-il bien vrai ? Daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhorre ?

Si juſtement haï, ſi coupable envers vous?
Cet ennemi?

TULLIE.

Seigneur, tout eſt changé pour nous.
Le deſtin me permet... Titus... il faut me dire,
Si j'avais ſur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime, & de mon déſeſpoir?
Vous ne l'avez que trop cet empire funeſte:
L'amour vous a ſoumis mes jours que je déteſte.
Commandez, épuiſez votre juſte courroux:
Mon ſort eſt en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi! mon cœur tremblant ne vous en croit qu'à peine.
Moi! je ne ſerais plus l'objet de votre haine!
Ah! princeſſe, achevez; quel eſpoir enchanteur
M'élève en un moment au faîte du bonheur!

TULLIE, *en donnant la lettre.*

Liſez, rendez heureux, vous, Tullie & mon père.

Tandis qu'il lit.

Je puis donc me flatter... mais quel regard ſévère!
D'où vient ce morne accueil, & ce front conſterné?
Dieux...

TITUS.

TITUS.

Je ſuis des mortels le plus infortuné.
Le ſort, dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur, & ſoudain me l'arrache;
Et pour combler les maux que mon cœur a ſoufferts,
Je puis vous poſſéder, je vous aime, & vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
A trahir Rome, ou vous; & je n'ai déſormais
Que le choix des malheurs ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu? quand ma main te donne un diadême,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime;
Je ne m'en cache plus: un trop juſte pouvoir,
Autoriſant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie;
Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de ſes ſentimens s'expliquer ſans rougir,
Ingrat, eſt le moment qu'il m'en faut repentir.
Que m'oſes-tu parler de malheur & de crime?
Ah! ſervir des ingrats contre un roi légitime,
M'opprimer, me chérir, déteſter mes bienfaits;
Ce ſont là mes malheurs, & voilà tes forfaits.

Ouvre les yeux, Titus, & mets dans la balance
Les refus du ſénat, & la toute-puiſſance.
Choiſis de recevoir, ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un trône, & de Rome ou de moi.
Inſpirez-lui, grands Dieux! le parti qu'il doit prendre.

TITUS, *en lui rendant la lettre.*

Mon choix eſt fait.

TULLIE.

Eh bien? crains-tu de me l'apprendre?
Parle, oſe mériter ta grace ou mon courroux.
Quel ſera ton deſtin? . . .

TITUS.

D'être digne de vous
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidelle,
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter;
De vous perdre, Madame, & de vous mériter.

TULLIE.

Ainſi donc pour jamais . . .

TITUS.

Ah! pardonnez, princeſſe:
Oubliez ma fureur, épargnez ma faibleſſe;
Ayez pitié d'un cœur de ſoi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.

Pardonnez, je ne puis vous quitter, ni vous
suivre.
Ni pour vous, ni sans vous, Titus ne saurait
vivre;
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle est encor à toi.

TITUS.

Eh bien! si vous m'aimez, ayez l'ame romaine,
Aimez ma république, & soyez plus que reine;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des
rois,
L'amour de mon pays, & l'amour de mes loix.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père:
Que les Romains vaincus en générosité,
A la fille des rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui! moi j'irais trahir?...

TITUS.

Mon désespoir m'égare;
Non, toute trahison est indigne & barbare.
Je sais ce qu'est un père & ses droits absolus.
Je sais... que je vous aime... & ne me connais
plus.

TULLIE.

Écoute au moins ce sang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh! dois-je écouter moins mon sang & ma
patrie?

TULLIE.

Ta patrie ! ah barbare ! en eſt-il donc ſans moi !

TITUS.

Nous ſommes ennemis . . . la nature, la loi,
Nous impoſe à tous deux un devoir ſi farouche.

TULLIE.

Nous ennemis ! ce nom peut ſortir de ta bouche !

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Oſe donc me ſervir ;
Tu m'aimes, venge-moi.

SCÈNE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, Licteurs.

BRUTUS *à Tullie.*

MADAME, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pu vous rendre à vos dieux domeſtiques ;
Tarquin même en ce tems, prompt à vous oublier,
Et du ſoin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant ſa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé ſa fille,

Souffrez que je rappelle un triſte ſouvenir :
Je vous privai d'un père, & dus vous en ſervir.
Allez, & que du trône où le ciel vous appelle,
L'inflexible équité ſoit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéiſſe, obéiſſez aux loix;
Tremblez en contemplant tout le devoir des rois ;
Et ſi de vos flatteurs la funeſte malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la juſtice,
Prête alors d'abuſer du pouvoir ſouverain,
Souvenez-vous de Rome, & ſongez à Tarquin;
Et que ce grand exemple, où mon eſpoir ſe fonde,
Soit la leçon des rois, & le bonheur du monde.

A Arons.

Le ſénat vous la rend, Seigneur, & c'eſt à vous
De la remettre aux mains d'un père & d'un époux.
Proculus va vous ſuivre à la porte ſacrée.

TITUS *éloigné.*

Ô de ma paſſion fureur déſeſpérée !

Il va vers Arons.

Je ne ſouffrirai point, non... permettez, Seigneur...

Brutus & Tullie ſortent avec leur ſuite.
Arons & Meſſala reſtent.

Dieux! ne mourrai-je point de honte & de douleur ?

A Arons.

.... Pourrais-je vous parler ?

ARONS.

Seigneur, le tems me preſſe :
Il me faut ſuivre ici Brutus & la princeſſe ;
Je puis d'une heure encor retarder ſon départ ;
Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans ſon appartement nous pouvons l'un & l'autre
Parler de ſes deſtins, & peut-être du vôtre.

Il ſort.

SCÈNE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SORT, qui nous as rejoints, & qui nous déſunis !
Sort, ne nous as-tu faits que pour être ennemis ?
Ah ! cache, ſi tu peux, ta fureur & tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes ;
Un cœur tel que le ſien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en eſt fait, Titus n'en ſera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi ? Quel vain ſcrupule à vos deſirs s'oppoſe ?

TITUS.

Abominables loix, que la cruelle impoſe !
Tyrans, que j'ai vaincus, je pourrais vous ſervir !
Peuples, que j'ai ſauvés, je pourrais vous trahir !
L'amour, dont j'ai ſix mois vaincu la violence,
L'amour aurait ſur moi cette affreuſe puiſſance !
J'expoſerais mon père à ſes tyrans cruels !
Et quel père? Un héros, l'exemple des mortels,
L'appui de ſon pays, qui m'inſtruiſit à l'être,
Que j'imitai, qu'un jour j'euſſe égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible deſtin !

MESSALA.

Vous eûtes les vertus d'un citoyen Romain :
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître.
Seigneur, vous ſerez roi dès que vous voudrez l'être.
Le ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'empire, & l'objet de vos feux.
Que dis-je ? ce conſul, ce héros, que l'on nomme
Le père, le ſoutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enivre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un trône écraſé par vos mains,
S'il eût mal ſoutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'était qu'un rebelle.
Seigneur, embelliſſez ce grand nom de vainqueur,
Du nom plus glorieux de pacificateur ;
Daignez nous ramener ces jours, où nos ancêtres,

Heureux, mais gouvernés, libres, mais ſous des maîtres,
Peſaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple & la grandeur des rois.
Rome n'a point pour eux une haine immortelle;
Rome va les aimer, ſi vous régnez ſur elle.
Ce pouvoir ſouverain, que j'ai vu tour à tour
Attirer de ce peuple & la haine & l'amour,
Qu'on craint en ces états, & qu'ailleurs on deſire,
Eſt des gouvernemens le meilleur ou le pire,
Affreux ſous un tyran, divin ſous un bon roi.

TITUS.

Meſſala, ſongez-vous que vous parlez à moi?
Que déſormais en vous je ne vois plus qu'un traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être?

MESSALA.

Eh bien, apprenez donc, que l'on vous va ravir
L'ineſtimable honneur dont vous n'oſez jouir,
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre! arrête; dieux! parle.... qui?

MESSALA.

Votre frère.

TITUS.

Mon frère?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné ſa foi.

TITUS.

Mon frère trahit Rome?

MESSALA.

Il ſert Rome & ſon roi.
Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pu défendre.

TITUS.

Ciel! perfide!.. écoutez : mon cœur long-tems ſéduit
A méconnu l'abîme où vous m'avez conduit.
Vous penſez me réduire au malheur néceſſaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frère :
Mais plutôt votre ſang...

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir ;
Frappez, je le mérite en voulant vous ſervir.
Du ſang de votre ami que cette main fumante
Y joigne encor le ſang d'un frère & d'une amante ;
Et leur tête à la main, demandez au ſénat...
Pour prix de vos vertus l'honneur du conſulat ;
Ou moi-même à l'inſtant déclarant les complices,
Je m'en vais commencer ces affreux ſacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crains mon déſeſpoir.

SCÈNE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'AMBASSADEUR Toſcan peut maintenant vous
voir,
Il eſt chez la princeſſe.

TITUS.

... Oui, je vais chez Tullie...
J'y cours. Ô Dieux de Rome! Ô Dieux de ma
patrie!
Frappez, percez ce cœur de ſa honte alarmé,
Qui ſerait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'eſt donc à vous, ſénat, que tant d'amour s'im-
mole?
A vous, ingrats!... allons...

A Meſſala.

Tu vois ce capitole
Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il eſt rempli d'un ſénat déteſté.

TITUS.

Je le ſais. Mais... du ciel qui tonne ſur ma tête
J'entends la voix qui crie : Arrête, ingrat, arrête,
Tu trahis ton pays... Non, Rome ! non, Brutus !
Dieux qui me ſecourez, je ſuis encor Titus.
La gloire a de mes jours accompagné la courſe ;
Je n'ai point de mon ſang déshonoré la ſource ;
Votre victime eſt pure, & s'il faut qu'aujourd'hui
Titus ſoit aux forfaits entraîné malgré lui,
S'il faut que je ſuccombe au deſtin qui m'opprime,
Dieux ! ſauvez les Romains, frappez avant le crime.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

OUI, j'y ſuis réſolu, partez, c'eſt trop attendre;
Honteux, déſeſpéré, je ne veux rien entendre;
Laiſſez-moi ma vertu, laiſſez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raiſons, faible contre ſes pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans, qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus! oui, qu'elle parte... ah dieux!

ARONS.

Pour vos intérêts ſeuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt paſſé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, Seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, que j'ai demandée?

ARONS.

Hélas! que pour vous deux
J'attendais en ſecret un deſtin plus heureux!

J'eſpérais couronner des ardeurs ſi parfaites :
Il n'y faut plus penſer.

TITUS.

Ah ! cruel que vous êtes !
Vous avez vu ma honte, & mon abaiſſement,
Vous avez vu Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendreſſes,
Allez à vos deux rois annoncer mes faibleſſes.
Contez à ces tyrans terraſſés par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous ;
Mais ajoutez au moins, que parmi tant de larmes,
Malgré vous & Tullie, & ſes pleurs & ſes charmes,
Vainqueur encor de moi, libre, & toujours Romain,
Je ne ſuis point ſoumis par le ſang de Tarquin ;
Que rien ne me ſurmonte, & que je jure encore
Une guerre éternelle à ce ſang que j'adore.

ARONS.

J'excuſe la douleur où vos ſens ſont plongés ;
Je reſpecte en partant vos triſtes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je ſoupire.
Elle en mourra, c'eſt tout ce que je peux vous dire.
Adieu, Seigneur.

MESSALA.

Ô ciel !

SCÈNE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

NON, je ne puis ſouffrir
Que des ramparts de Rome on la laiſſe ſortir.
Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous voulez...

TITUS.

Je ſuis loin de trahir ma patrie.
Rome l'emportera, je le ſais; mais enfin
Je ne puis ſéparer Tullie & mon deſtin.
Je reſpire, je vis, je périrai pour elle.
Prens pitié de mes maux, courons, & que ton zèle
Soulève nos amis, raſſemble nos ſoldats.
En dépit du ſénat je retiendrai ſes pas.
Je prétends que dans Rome elle reſte en ôtage.
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels ſoins votre amour vous engage!
Et que prétendez-vous, par ce coup dangereux,
Que d'avouer ſans fruit un amour malheureux?

TITUS.

Eh bien, c'eſt au ſénat qu'il faut que je m'adreſſe.
Va de ces rois de Rome adoucir la rudeſſe;

Dis-leur que l'intérêt de l'état, de Brutus...
Hélas ! que je m'emporte en deſſeins ſuperflus !

MESSALA.

Dans la juſte douleur où votre ame eſt en proie,
Il faut pour vous ſervir...

TITUS.

Il faut que je la voie ;
Il faut que je lui parle. Elle paſſe en ces lieux ;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je ſuis perdu, c'eſt elle.

SCÈNE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

ON vous attend, Madame.

TULLIE.

Ah ſentence cruelle !
L'ingrat me touche encor, & Brutus à mes yeux
Paraît un dieu terrible, armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, & tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez. Daignez du moins...

TULLIE.

Barbare !

Veux-tu par tes discours...

TITUS.

Ah ! dans ce jour affreux,
Je sais ce que je dois, & non ce que je veux ;
Je n'ai plus de raison, vous me l'avez ravie.
Eh bien, guidez mes pas, gouvernez ma furie,
Régnez donc en tyran sur mes sens éperdus ;
Dictez, si vous l'osez, les crimes de Titus.
Non, plutôt, que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces citoyens, qu'a sauvés mon courage ;
Qu'un père, abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin...

TULLIE.

M'en préservent les Dieux !
La nature te parle, & sa voix m'est trop chère ;
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un père ;
Rassure-toi ; Brutus est désormais le mien ;
Tout mon sang est à toi, qui te répond du sien :
Notre amour, mon hymen, mes jours en sont le gage ;
Je serai dans tes mains, sa fille, son ôtage.
Peux-tu délibérer ? Penses-tu qu'en secret
Brutus te vît au trône avec tant de regret ?
Il n'a point sur son front placé le diadême :
Mais sous un autre nom n'est-il pas roi lui-même ?
Son règne est d'une année, & bientôt . . . mais hélas !
Que de faibles raisons, si tu ne m'aimes pas !

Je ne dis plus qu'un mot. Je pars... & je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en eſt tems encore;
Achève, parle, ingrat, que te faut-il de plus?

TITUS.

Votre haine: elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah! c'eſt trop eſſuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures;
Je te rends ton amour, dont le mien eſt confus,
Et tes trompeurs ſermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te ſacrifie,
Et pleurer loin de Rome entre les bras d'un roi,
Cet amour malheureux que j'ai ſenti pour toi.
J'ai réglé mon deſtin; Romain, dont la rudeſſe
N'affecte de vertu que contre ta maîtreſſe,
Héros pour m'accabler, timide à me ſervir,
Incertain dans tes vœux, apprends à les remplir.
Tu verras qu'une femme, à tes yeux mépriſable,
Dans ſes projets au moins était inébranlable;
Et par la fermeté dont ce cœur eſt armé,
Titus, tu connaîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Où tu m'oſes trahir, & m'outrager comme eux,
Où ma foi fut ſéduite, où tu trompas mes feux;
Je jure à tous les Dieux, qui vengent les parjures,
Que mon bras dans mon ſang effaçant mes injures,

Plus juſte que le tien, mais moins irréſolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu;
Et je vais !

TITUS *l'arrêtant.*

Non, Madame, il faut vous ſatisfaire.
Je le veux, j'en frémis, & j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux, que dans ma paſſion
Mon cœur n'a pour excuſe aucune illuſion;
Que je ne goûte point dans mon déſordre extrême,
Le triſte & vain plaiſir de me tromper moi-même,
Que l'amour aux forfaits me force de voler;
Que vous m'avez vaincu ſans pouvoir m'aveugler:
Et qu'encor indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embraſſe le crime.
Haïſſez-moi, fuyez, quittez un malheureux,
Qui meurt d'amour pour vous, & déteſte ſes feux,
Qui va s'unir à vous ſous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre & les parjures.

TULLIE.

Vous inſultez, Titus, à ma funeſte ardeur;
Vous ſentez à quel point vous régnez dans mon cœur.
Oui, je vis pour toi ſeul, oui, je te le confeſſe;
Mais malgré ton amour, mais malgré ma faibleſſe,
Apprends que le trépas m'inſpire moins d'effroi,
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi,

Qui ſe repentirait d'avoir ſervi ſon maître,
Que je fais ſouverain, & qui rougit de l'être.
Voici l'inſtant affreux qui va nous éloigner.
Souviens-toi que je t'aime, & que tu peux régner.
L'ambaſſadeur m'attend; conſulte, délibère;
Dans une heure avec moi tu reverras mon père.
Je pars, & je reviens ſous ces murs odieux,
Pour y rentrer en reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais.

TULLIE.

Titus, arrête;
En me ſuivant plus loin, tu haſardes ta tête;
On peut te ſoupçonner: demeure, adieu, réſous
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.

SCÈNE IV.

TITUS *ſeul.*

TU l'emportes, cruelle, & Rome eſt aſſervie.
Reviens régner ſur elle, ainſi que ſur ma vie;
Reviens, je vais me perdre, ou vais te couronner;
Le plus grand des forfaits eſt de t'abandonner.
Qu'on cherche Meſſala. Ma fougueuſe imprudence
A de ſon amitié laſſé la patience.
Maîtreſſe, amis, Romains, je perds tout en un jour.

SCÈNE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SERS ma fureur, enfin, ſers mon fatal amour;
Viens, ſuis-moi.

MESSALA.

Commandez, tout eſt prêt; mes cohortes
Sont au mont Quirinal, & livreront les portes.
Tous nos braves amis vont jurer avec moi,
De reconnaître en vous l'héritier de leur roi.
Ne perdez point de tems; déjà la nuit plus ſombre
Voile nos grands deſſeins du ſecret de ſon ombre.

TITUS.

L'heure approche; Tullie en compte les momens....
Et Tarquin après tout eut mes premiers ſermens.
Le ſort en eſt jeté.

Le fond du théâtre s'ouvre.

Que vois-je? c'eſt mon père.

SCÈNE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, Licteurs.

BRUTUS.

VIENS, Rome eſt en danger; c'eſt en toi que j'eſpère.
Par un avis ſecret le ſénat eſt inſtruit,
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.
J'ai brigué pour mon ſang, pour le héros que j'aime
L'honneur de commander dans ce péril extrême;
Le ſénat te l'accorde; arme-toi, mon cher fils;
Une ſeconde fois va ſauver ton pays;
Pour notre liberté va prodiguer ta vie;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel!

BRUTUS.

Mon fils!...

TITUS.

Remettez, Seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du ſénat, & le ſort des Romains.

MESSALA.

Ah! quel déſordre affreux de ſon ame s'empare!

BRUTUS.

Vous pourriez refuſer l'honneur qu'on vous prépare!

TITUS.

Qui ? moi, Seigneur ?

BRUTUS.

Eh quoi ! votre cœur égaré
Des refus du ſénat eſt encore ulcéré ?
De vos prétentions je vois les injuſtices.
Ah ! mon fils, eſt-il tems d'écouter vos caprices ?
Vous avez ſauvé Rome, & n'êtes pas heureux ?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux :
Mon fils au conſulat a-t-il oſé prétendre,
Avant l'âge où les loix permettent de l'attendre ?
Va, ceſſe de briguer une injuſte faveur ;
La place où je t'envoie eſt ton poſte d'honneur.
Va, ce n'eſt qu'aux tyrans que tu dois ta colère :
De l'état & de toi je ſens que je ſuis père.
Donne ton ſang à Rome, & n'en exige rien,
Sois toujours un héros ; ſois plus, ſois citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière ;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière ;
Mais ſoutenu du tien, mon nom ne mourra plus ;
Je renaîtrai pour Rome, & vivrai dans Titus.
Que dis-je ? je te ſuis. Dans mon âge débile,
Les Dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile ;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,
Vengeur du nom romain, libre encor, & ſans roi.

TITUS.

Ah ! Meſſala !

SCÈNE VII.

BRUTUS, VALÉRIUS, TITUS, MESSALA.

VALÉRIUS.

SEIGNEUR, faites qu'on ſe retire.

BRUTUS *à ſon fils.*

Cours, vole...

(*Titus & Meſſala ſortant.*)

VALÉRIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah! qu'entends-je?

VALÉRIUS.

On conſpire.
Je n'en ſaurais douter; on nous trahit, Seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur;
Mais le nom de Tarquin vient de ſe faire entendre
Et d'indignes Romains ont parlé de ſe rendre.

BRUTUS.

Des citoyens Romains ont demandé des fers!

VALÉRIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers;
On les ſait. Je ſoupçonne & Ménas & Lélie,
Ces partiſans des rois & de la tyrannie,
Ces ſecrets ennemis du bonheur de l'état,
Ardens à déſunir le peuple & le ſénat.

Meſſala les protége ; & dans ce trouble extrême,
J'oſerais ſoupçonner juſqu'à Meſſala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Obſervons tous leurs pas, je ne puis rien de plus;
La liberté, la loi, dont nous ſommes les pères;
Nous défend des rigueurs peut-être néceſſaires.
Arrêter un Romain ſur de ſimples ſoupçons,
C'eſt agir en tyrans, nous qui les puniſſons.
Allons parler au peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides.
Que les pères de Rome, & de la liberté,
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage?
Dieux, donnez-nous la mort plutôt que l'eſclavage.
Que le ſénat nous ſuive.

SCÈNE VIII.

SCÈNE VIII.

BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

UN esclave, seigneur,
D'un entretien secret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit? à cette heure?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidelle
Il apporte, dit-il, la pressante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le salut en dépend.
Allons, c'est les trahir que tarder un moment.
à Proculus.
Vous, allez vers mon fils; qu'à cette heure fatale
Il défende surtout la porte Quirinale,
Et que la terre avoue, au bruit de ses exploits,
Que le sort de mon sang est de vaincre les rois.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS, les SÉNATEURS, PROCULUS, Licteurs, l'Eſclave VINDEX.

BRUTUS.

OUI, Rome n'était plus ; oui, ſous la tyrannie.
L'auguſte liberté tombait anéantie.
Vos tombeaux ſe rouvraient ; c'en était fait ; Tarquin
Rentrait dès cette nuit la vengeance à la main.
C'eſt cet ambaſſadeur, c'eſt lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creuſait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous ? Rome avait des enfans,
Qui conſpiraient contr'elle, & ſervaient les tyrans
Meſſala conduiſait leur aveugle furie ;
A ce perfide Arons il vendait ſa patrie.
Mais le ciel a veillé ſur Rome & ſur vos jours.
Cet eſclave a d'Arons écouté les diſcours.
(*En montrant l'eſclave.*)
Il a prévu le crime, & ſon avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Meſſala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'inſtant allait être conduit.

J'attendais que du moins l'appareil des ſupplices
De ſa bouche infidelle arrachât ſes complices,
Mes licteurs l'entouraient, quand Meſſala ſoudain,
Saiſiſſant un poignard, qu'il cachait dans ſon ſein.
Et qu'à vous, ſénateurs, il deſtinait peut-être :
Mes ſecrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
C'eſt dans ce cœur ſanglant qu'il faut les découvrir,
Et qui ſait conſpirer, ſait ſe taire, & mourir.
On s'écrie, on s'avance, il ſe frappe, & le traître
Meurt encor en Romain, quoiqu'indigne de l'être.
Déjà des murs de Rome Arons était parti,
Aſſez loin vers le camp nos gardes l'ont ſuivi;
On arrête à l'inſtant Arons avec Tullie.
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le ciel va découvrir toutes les profondeurs;
Publicola partout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grace aux perfides :
Fuſſent-ils nos amis, nos frères, nos enfans,
Ne voyez que leur crime, & gardez vos ſermens.
Rome, la liberté, demandent leur ſupplice;
Et qui pardonne au crime en devient le complice.

A l'eſclave.

Et toi dont la naiſſance & l'aveugle deſtin
N'avait fait qu'un eſclave, & dût faire un Romain,
Par qui le ſénat vit, par qui Rome eſt ſauvée,
Reçois la liberté que tu m'as conſervée;
Et prenant déſormais des ſentimens plus grands,

Soit l'égal de mes fils, & l'effroi des tyrans.
Mais qu'eſt-ce que j'entends ? quelle rumeur ſoudaine ?

PROCULUS.

Arons eſt arrêté, ſeigneur, & je l'amène.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il ?

SCÈNE II.

BRUTUS, les SÉNATEURS, ARONS, Licteurs.

ARONS.

JUSQUES à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains ?
D'un peuple révolté conſeils vraiment ſiniſtres,
Penſez-vous abaiſſer les rois dans leurs miniſtres ?
Vos licteurs inſolens viennent de m'arrêter ;
Eſt-ce mon maître ou moi que l'on veut inſulter ?
Et chez les nations ce rang inviolable...

BRUTUS.

Plus ton rang eſt ſacré, plus il te rend coupable ;
Ceſſe ici d'atteſter des titres ſuperflus.

ARONS.

L'ambaſſadeur d'un roi ! ...

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus ;
Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom ſublime,
Que l'impunité ſeule enhardiſſait au crime.

Les vrais ambaſſadeurs, interprètes des loix,
Sans les déshonorer ſavent ſervir leurs rois;
De la foi des humains diſcrets dépoſitaires,
La paix ſeule eſt le fruit de leurs ſaints miniſtères:
Des ſouverains du monde ils ſont les nœuds ſacrés,
Et par tout bienfaiſans, ſont par tout révérés.
A ces traits, ſi tu peux, oſe te reconnaître;
Mais ſi tu veux du moins rendre compte à ton maître
Des reſſorts, des vertus, des loix de cet état,
Comprends l'eſprit de Rome, & connais le ſénat.
Ce peuple auguſte & ſaint fait reſpecter encore
Les loix des nations que ta main déshonore;
Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons;
Et les ſeuls châtimens qu'ici nous t'impoſons,
C'eſt de voir expirer les citoyens perfides,
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur ſang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton roi,
Et montre en ta perſonne aux peuples d'Italie,
La ſainteté de Rome, & ton ignominie.
Qu'on l'emmène, licteurs.

VALÉRIUS.

Avec deux conjurés il s'eſt oſé défendre ;
Ils ont choiſi la mort plutôt que de ſe rendre ;
Percé de coups, Seigneur, il tombe tout près d'eux ;
Mais il reſte à vous dire un malheur plus affreux.
Pour vous, pour Rome entière, & pour moi plus ſenſible.

BRUTUS.

Qu'entends-je ?

VALÉRIUS.

Reprenez cette liſte terrible ;
Que chez Meſſala même a ſaiſi Proculus.

BRUTUS.

Liſons donc... je frémis, je tremble, ciel ! Titus !
(*Il ſe laiſſe tomber entre les bras de Proculus.*)

VALÉRIUS.

Aſſez près de ces lieux je l'ai trouvé ſans armes,
Errant, déſeſpéré, plein d'horreur & d'alarmes :
Peut-être il déteſtait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, pères conſcrits, retournez au ſénat ;
Il ne m'appartient plus d'oſer y prendre place ;
Allez, exterminez ma criminelle race.
Puniſſez-en le père, & juſque dans mon flanc
Recherchez ſans pitié la ſource de leur ſang.
Je ne vous ſuivrai point, de peur que ma préſence
Ne ſuſpendît de Rome, ou fléchît la vengeance.

*

SCÈNE IV.

BRUTUS *ſeul.*

GRANDS dieux, à vos décrets tous mes vœux ſont ſoumis.
Dieux vengeurs de nos loix, vengeurs de mon pays,
C'eſt vous qui par mes mains fondiez ſur la juſtice,
De notre liberté l'éternel édifice,
Voulez-vous renverſer ſes ſacrés fondemens?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans?
Ah! que Tibérinus en ſa lâche furie
Ait ſervi nos tyrans, ait trahi ſa patrie;
Le coup en eſt affreux, le traître était mon fils.
Mais Titus! un héros, l'amour de ſon pays,
Qui dans ce même jour, heureux & plein de gloire,
A vu par un triomphe honorer ſa victoire!
Titus, qu'au Capitole ont couronné mes mains!
L'eſpoir de ma vieilleſſe & celui des Romains!
Titus! Dieux!

SCÈNE V.

BRUTUS, VALÉRIUS, Suite, Licteurs.

VALÉRIUS.

Du ſénat la volonté ſuprême
Eſt, que ſur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi ?

VALÉRIUS.

Vous ſeul.

BRUTUS.

Et du reſte, en a-t-il ordonné ?

VALÉRIUS.

Des conjurés, Seigneur, le reſte eſt condamné ;
Au moment où je parle ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du ſort de mon fils le ſénat me rend maître ?

VALÉRIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

Ô patrie !

VALÉRIUS.

Au ſénat que dirai-je, Seigneur ?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grace insigne ;
Qu'il ne la cherchait pas... mais qu'il s'en rendra
digne....
Mais mon fils s'est rendu sans daigner résister;
Il pourrait... pardonnez si je cherche à douter ;
C'était l'appui de Rome, & je sens que je l'aime.

VALÉRIUS.

Seigneur, Tullie....

BRUTUS.

Eh bien...

VALÉRIUS.

Tullie au moment même
N'a que trop confirmé ces soupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, Seigneur ?

VALÉRIUS.

A peine a-t-elle revu ces lieux,
A peine elle aperçoit l'appareil des supplices,
Que sa main consommant ces tristes sacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos loix
Ces restes infortunés de nos indignes rois.
Si l'on nous trahissait, Seigneur, c'était pour elle.
Je respecte en Brutus la douleur paternelle ;
Mais tournant vers ces lieux ses yeux appesantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS.

Justes dieux !

VALÉRIUS.

C'est à vous à juger de son crime
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime :

Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amène Titus.

VALÉRIUS.

Plein de votre vertu, Seigneur, je me retire;
Mon eſprit étonné, vous plaint & vous admire;
Et je vais au ſénat apprendre avec terreur,
La grandeur de votre ame & de votre douleur.

SCÈNE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

NON, plus j'y penſe encor, & moins je m'imagine,
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine.
Pour ſon père & pour Rome il avait trop d'amour;
On ne peut en ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penſer, mon fils n'eſt point coupable.

PROCULUS.

Meſſala, qui forma ce complot déteſtable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu ſe couvrir;
Peut-être on hait ſa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au ciel!

PROCULUS.

De vos fils c'eſt le ſeul qui vous reſte ;
Qu'il ſoit coupable, ou non de ce complot funeſte,
Le ſénat indulgent vous remet ſes deſtins ;
Ses jours ſont aſſurés, puiſqu'ils ſont dans vos mains.
Vous ſaurez à l'état conſerver ce grand homme ;
Vous êtes père enfin.

BRUTUS.

Je ſuis conſul de Rome.

SCÈNE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS, *dans le fond du théâtre, avec des licteurs.*

PROCULUS.

Le voici.

TITUS.

C'eſt Brutus ! ô douloureux momens !
Ô terre, entr'ouvre-toi ſous mes pas chancelans !
Seigneur, ſouffrez qu'un fils....

BRUTUS.

Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimai les Dieux m'avaient fait père,
J'ai perdu l'un. Que dis-je ? malheureux Titus ;
Parle : ai-je encor un fils ?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Réponds donc à ton juge, opprobre de ma vie.

(*Il s'assied.*)

Avois-tu résolu d'opprimer ta patrie,
D'abandonner ton père au pouvoir absolu,
De trahir tes sermens ?

TITUS.

Je n'ai rien résolu ;
Plein d'un mortel poison dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorois moi-même, & je me cherche encore ;
Mon cœur encor surpris de son égarement,
Emporté loin de soi, fut coupable un moment ;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle ;
A mon pays que j'aime il m'a fait infidelle :
Mais ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, & vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A besoin de ma perte, & veut un grand exemple.
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est qui puissent m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie :
Et ce sang en tout tems utile à sa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté :
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi ! tant de perfidie avec tant de courage ?
De crimes, de vertus, quel horrible assemblage !

Quoi ! ſous ces lauriers même, & parmi ces drapeaux,
Que ſon ſang à mes yeux rendait encor plus beaux,
Quel démon t'inſpira cette horrible inconſtance ?

TITUS

Toutes les paſſions, la ſoif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un inſtant de fureur...

BRUTUS.

Achève, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes ſens eſt même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
C'eſt trop vous offenſer par cet aveu honteux.
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma furie ;
Terminez mes forfaits, mon déſeſpoir, ma vie,
Votre opprobre, & le mien. Mais ſi dans les combats
J'avais ſuivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, ſi j'aimai ma patrie,
D'un remords aſſez grand ſi ma rage eſt ſuivie,

Il ſe jette à genoux.

A cet infortuné daignez ouvrir les bras ;
Dites du moins, mon fils, Brutus ne te hait pas.
Ce mot ſeul me rendant mes vertus & ma gloire,
De la honte où je ſuis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, deſcendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ſes remords,

Que vous l'aimiez encor, & que malgré ſon crime
Votre fils dans la tombe emporta votre eſtime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. Ô Rome ! ô mon pays !
Proculus... à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triſte objet d'horreur & de tendreſſe :
Lève-toi, cher appui qu'eſpérait ma vieilleſſe :
Viens embraſſer ton père : il t'a dû condamner ;
Mais s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton viſage :
Va, porte à ton ſupplice un plus mâle courage ;
Va, ne t'attendris point, ſois plus Romain que moi :
Et que Rome t'admire en ſe vengeant de toi.

TITUS.

Adieu, je vais périr, digne encor de mon père.

On l'emmène.

SCÈNE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

SEIGNEUR, tout le ſénat ; dans ſa douleur ſincère,
En frémiſſant du coup qui doit vous accabler...

BRUTUS.

Vous connaiſſez Brutus, & l'oſez conſoler ?

Songez, qu'on nous prépare une attaque nouvelle:
Rome ſeule a mes ſoins, mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons, que les Romains, dans ces momens affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux;
Que je finiſſe au moins ma déplorable vie,
Comme il eût dû mourir en vengeant la patrie.

SCÈNE IX & dernière.

BRUTUS, PROCULUS, un SÉNATEUR.

LE SÉNATEUR.

SEIGNEUR...

BRUTUS.

Mon fils n'eſt plus?

LE SÉNATEUR.

C'en eſt fait... & mes yeux...

BRUTUS.

Rome eſt libre. Il ſuffit... Rendons graces aux dieux.

Fin du cinquième & dernier Acte.

Fin du premier Volume.

TABLE

DES PIÈCES

Contenues dans ce premier Volume.

AVERTISSEMENT, page III

Avertissement des éditeurs de cette nouvelle édition, VII

Avertissement sur ŒDIPE, VIII

Lettre de M. de Voltaire au père Porée, jésuite, IX

Préface, XV

ŒDIPE, *Tragédie, avec des chœurs*, 1

*Lettres qui contiennent la critique de l'*ŒDIPE *de* Sophocle, *de celui de* Corneille, *& de celui de l'auteur*, 71

MARIAMNE, *Tragédie, revue & corrigée par l'auteur, en 1762 & en 1771*, 125

Préface sur MARIAMNE, 127

Variantes, 207

BRUTUS, *Tragédie*, 231

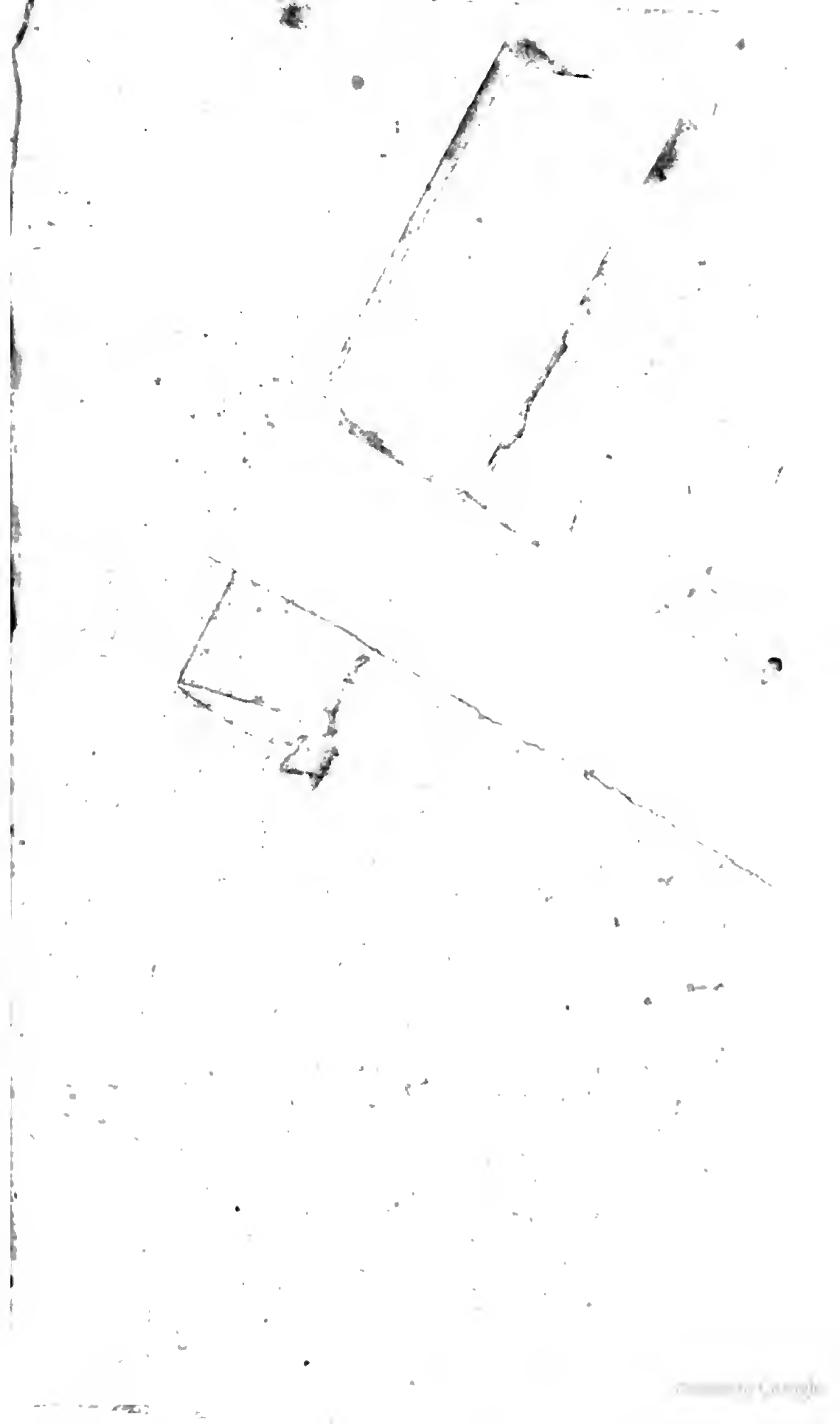
Avertissement sur BRUTUS, 232

Discours sur la Tragédie, à Mylord Bolingbrooke, 223

Fin de la table du tome premier.

30880

N.o d' Invent. 520



BIBL